

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

L'Apologie de la Guerre

dans la

Philosophie Contemporaine

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA
FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Panaite JUGANARU

Capitaine dans l'armée roumaine.

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL (V°)

—
1933

L'Apologie de la Guerre
dans la
Philosophie Contemporaine

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

L'Apologie de la Guerre

dans la

Philosophie Contemporaine

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Panaite JUGANARU

Capitaine dans l'armée roumaine.

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL (V°)

1933

UNIVERSITEIT VAN LEIDEN - AANKOMST VAN DE BOEKEN

L'Apologie de la Guerre

par

Philosophie Contemporaine

1897

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE



DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE

1897

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE

1897

INTRODUCTION

Le but de ce travail intitulé *L'apologie de la guerre dans la philosophie contemporaine*, est d'exposer les arguments par lesquels on a cherché, au cours du XIX^e et du XX^e siècle, à justifier la guerre ou à en expliquer les causes, soit entre Etats, soit entre les classes sociales.

I. Nous avons cru devoir grouper les théories et les opinions sur la guerre entre Etats, d'après trois points de vue : mystico-sentimental, bio-sociologique et positivo-évolutionniste.

a) Les apologies mystico-sentimentales donnent à la guerre une explication théologique : la guerre est d'essence divine; elle est l'expression de la volonté de Dieu. L'homme ne peut qu'obéir à cette volonté surnaturelle. D'autre part, la guerre, en ses effets, est un puissant moyen de progrès pour l'humanité. Donc divine dans son essence et indispensable quant à ses effets, elle est inévitable : la guerre est une fatalité théologique ou d'En Haut.

b) Les apologies bio-sociologiques, à l'inverse des précédentes, donnent à la guerre une explication biologique : la guerre est la conséquence inévitable de la structure bio-anthropologique de l'être humain, structure déterminée par : « l'instinct de conservation », « la lutte pour l'existence » et « la survie du plus fort ». En ce sens, dans ses effets, elle est aussi un moyen de progrès, tant physique que moral ou

intellectuel. — La volonté et la conscience humaines ne comptent que pour peu de chose, elles ne peuvent que se conformer à ce qui constitue l'essentiel de la vie : la lutte, c'est-à-dire la guerre. Le phénomène est inévitable. La guerre, par conséquent, est une fatalité biologique ou d'en bas.

c) Les théories positivo-évolutionnistes, en écartant toute justification ou explication théologiques, métaphysiques ou biologiques, essayent de présenter le phénomène de la guerre dans sa réalité et son évolution, comme produit des facteurs matériels et spirituels des sociétés humaines. Les unes en donnent une explication économique, en prévoyant le passage de la société militariste à la société industrielle : la guerre a été nécessaire pour le passé, elle ne l'est plus pour l'avenir. Les autres, constatent l'importance des « forces morales », de la volonté collective. Cette volonté collective n'est plus imposée du dehors, comme dans les explications théologiques ou biologiques, elle est le produit de la conscience collective.

Même si les explications en sont incomplètes, leur mérite consiste en ce qu'elles considèrent la guerre comme un phénomène social.

II. L'apologie de la guerre sociale se trouve dans deux des branches du socialisme marxiste : le marxisme orthodoxe ou le bolchevisme et le syndicalisme révolutionnaire.

Si les idées essentielles de ces doctrines sont les mêmes : facteur économique, lutte de classes, violence à la base de la transformation sociale, la différence porte sur les moyens d'atteindre le but : pour le bolchevisme le moyen à employer est la guerre,

conçue d'après toutes les règles des guerres entre Etats, tandis que, pour le syndicalisme révolutionnaire, c'est la grève générale, qui en elle-même est aussi une guerre. Mais pour tous les deux, la guerre est le seul moyen de progrès moral et social, par lequel on peut hâter l'avènement de la nouvelle société prolétarienne.

Dans nos conclusions, nous cherchons à démontrer l'insuffisance de l'explication sociologique de la guerre, mettant en relief deux caractères essentiels de ces apologies : d'abord leur simplisme ou dogmatisme, ensuite leur fatalisme. Ces caractères sont la conséquence du fait que les apologistes de la guerre ont essayé d'en expliquer le phénomène, les uns en dehors de toute réalité sociale, les autres en réduisant la multiplicité de causes à quelques principes simplistes.

Or, la guerre, en tant que phénomène social, est extrêmement complexe; elle doit donc être étudiée aussi bien dans sa complexité que dans son évolution.

Nous arrivons ainsi à la constatation que le problème de la guerre ou de la paix dépend, en fait, de la lenteur ou de la rapidité de l'intégration économique, politique et spirituelle, œuvre du temps et surtout des hommes.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

TITRE I

GUERRE D'ETATS OU NATIONALES

CHAPITRE PREMIER

Les apologies mystico-sentimentales.

Joseph de Maistre. — La guerre inexplicable. — La loi de la destruction violente. — La guerre divine. — Observations critiques.

Proudhon. — La guerre phénomène interne. — La guerre fait divin. — La guerre révélation religieuse. — La guerre révélation de la justice. — La guerre discipline de l'humanité. — La nature juridique de la guerre. — Le droit de la force. — Rapport entre le droit de la force et le droit de la guerre. — Le droit des gens. — La gamme de tous les droits. — Les formes de la guerre. — Critique des opérations militaires.

Kant. — La volonté de puissance. — L'essence de l'Etat. — La guerre. — Observations critiques.

Fichte. — Le Moi Absolu. — Le Normalvolk. — La guerre. — Observations critiques.

Hegel. — L'Absolu. — L'Etat, incarnation de l'Esprit Absolu. — La guerre. — La Classe des guerriers. — L'influence de Hegel. — Observations critiques.

Victor Cousin. — *G¹ Geslin de Bourgogne.* — *G¹ Cherfils.*

Maurice Barrès. — *Ernest M. Arndt.* — *Wilhelm Humboldt.* — *Moltke.* — *A. von Boguslawski.* — *Treitschke.* — *Ihering.* — *Gottfried Tzschirner.* — *Max Jähns.*

Observations générales sur les apologies mystico-sentimentales.

La caractéristique fondamentale des apologies mystico-sentimentales réside dans la croyance que la

guerre est d'essence divine; quoique le phénomène se passe parmi les hommes, il est la manifestation suprême de la volonté de Dieu.

Soit que l'explication soit religieuse comme chez Joseph de Maistre et en partie chez Proudhon, soit qu'elle soit métaphysique comme chez Kant, Fichte, Hegel et Proudhon, le fond, pour les uns comme pour les autres, est le même : Dieu est la cause primordiale de la guerre.

En ses effets, la guerre, dans l'esprit de ces apologistes, est un instrument divin pour le progrès moral, intellectuel et physique de l'humanité. Ainsi nous trouvons l'idée de progrès moral, sous forme « d'expiation » chez : Joseph de Maistre, comte Portalis, G^l Geslin de Bourgogne; sous la forme du « maintien et du perfectionnement de la santé morale » des individus et des peuples, chez : Kant, Fichte, Hegel, Proudhon, Feuerbach, Humboldt, Moltke, G^l Boguslawski, Treitschke, Ihering, Tzschirner, Max Jähns. L'idée de progrès intellectuel, chez : Kant, Fichte, Hegel, Cousin, Ancillon, Tzschirner; de progrès juridique chez Ihering. De même, l'idée de progrès physique se trouve chez : Joseph de Maistre, Humboldt, Ancillon, Tzschirner, Max Jähns, G^l Cherfils.

Donc, dans son essence, la guerre est divine, voulue par Dieu; dans ses effets et son but, elle est un moyen de progrès pour l'humanité. Voilà les deux idées se trouvant à la base des apologies mystico-sentimentales.

*
**

Joseph de MAISTRE (1753-1821).

Pour de Maistre, la guerre, « ce terrible sujet », qui s'impose à l'attention de tout le monde, a un caractère divin. Pour arriver à le démontrer, il part de quelques vérités, qui lui semblent autant indiscutables qu'inexplicables :

Humainement, la guerre est inexplicable :

a) D'abord, l'homme, étant donné sa raison, ses sentiments et ses affections, ne peut expliquer comment la guerre est humainement possible. « On insiste beaucoup sur la folie de la guerre, mais plus elle est folle, moins elle est explicable ». On ne peut expliquer la guerre par l'opinion de ceux qui croient que les rois nous commandent, en nous imposant la guerre. « Il y a dans tous les pays, des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permet jamais d'ordonner »¹. Par exemple, Pierre I^{er}, tzar de Russie, eut besoin de toute la force d'un invincible caractère, pour ordonner la coupe des barbes et le raccourcissement des habits, tandis que pour entraîner d'innombrables légions sur le champ de bataille, même au temps de la défaite, il n'eut besoin comme tous les autres souverains, que de parler. Donc, dit de Maistre, il ne s'agit pas d'expliquer la possibilité, mais la facilité de la guerre.

b) *La compassion*. Il y a dans l'homme, malgré une

(1) Joseph de MAISTRE, *Les Soirées de St-Petersbourg*, Paris, Féron-Vrau, 1924, t. II, 7^e entretien, p. 6-10.

immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables : la compassion qui lui est aussi naturelle que la respiration. Alors, se demande de Maistre, « par quelle magie inconcevable, l'homme est-il toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut ? ». Et il déclare qu'il ne comprend rien à cela.

c) *La gloire et la noblesse du guerrier.* On pourra dire : la gloire explique tout ; mais la gloire est l'apanage des chefs ; en second lieu, ce n'est pas résoudre la difficulté, car on se demande précisément d'où vient cette gloire extraordinaire attachée à la guerre ? Ici, de Maistre met en comparaison le soldat et le bourreau qui ont, en fait, le même rôle de tuer les hommes ; mais, entre eux, est une grande différence de fond. Le militaire et le bourreau occupent, en effet, les deux extrémités de l'échelle sociale : rien de si noble que le premier, rien de plus abject que le second. Le militaire est si noble qu'il ennoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions d'exécuteur sans s'avilir ; dès qu'il est question d'un vilain crime, c'est l'affaire du bourreau et non celle du militaire. Le militaire a été, dans tous les temps et chez tous les peuples, entouré de prestige, de respect et couronné de lauriers.

On se pose donc ce problème : pourquoi, ce qu'il

y a de plus honorable dans le monde, au jugement de tout le genre humain, sans aucune exception, a le droit de verser innocemment le sang innocent ? Pourquoi toutes les nations sont-elles demeurées respectivement dans l'état de nature sans avoir jamais osé une seule tentative pour en sortir ?

d) *L'homme a passé de l'état de nature à l'état de civilisation, tandis que les nations sont restées toujours dans l'état de nature.* Pourquoi, se demande de Maistre, les nations n'ont pas eu autant d'esprit ou autant de bonheur que les individus, pourquoi n'ont-elles jamais convenu d'une Société générale pour terminer les querelles, comme elles ont convenu d'une souveraineté nationale pour terminer celles des particuliers ?¹.

e) *L'accord entre l'esprit religieux et l'esprit militaire.* Rien ne s'accorde dans ce monde, poursuit de Maistre, comme l'esprit religieux et l'esprit militaire. La vertu, la pitié même, s'allient très bien avec le courage militaire; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Croyez, dit de Maistre, que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de *Dieu des armées* brille à toutes les pages de l'Écriture Sainte¹.

Ne pouvant répondre à toutes ces questions, de Maistre conclut « qu'il y a quelque chose de *mystérieux* et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire »¹! il y a « une loi occulte et terrible qui a besoin de sang humain »². Cette loi déjà si terrible de

(1) *Id. Ibid.*, pp. 12-21.

(2) *Id. Ibid.*, p. 24.

la guerre, n'est cependant qu'un fragment de la loi générale du monde spirituel pesant sur l'univers : la loi de la destruction violente des êtres vivants.

La loi de la destruction violente, de Maistre l'explique de la manière suivante : dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera*; dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent, et combien sont tuées ! Mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert, le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre ¹. « Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout et rien ne lui résiste » ¹.

(1) *Ib.* *Ibid.*, p. 21.

Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non, sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les extermine tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui, qui est un être moral et miséricordieux ; lui, qui est né pour aimer ; lui, qui pleure sur les autres, comme sur lui-même ; qui trouve du plaisir à pleurer et qui va même jusqu'aux fictions pour se faire pleurer ; lui enfin à qui il a été déclaré : « qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte de sang qu'il aura versé injustement » ¹. C'est la guerre qui accomplira le décret. Le décret de qui ? de Dieu. Pourquoi ? Pour punir, par la guerre, les coupables qui n'ont pas été frappés par le glaive des lois, car si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre.

La guerre est donc, d'après de Maistre, un instrument de vengeance pour Dieu et un moyen d'expiation pour les hommes ; « puisqu'au moment précis, amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui ». « L'homme, innocent meurtrier, n'est qu'un instrument passif, qui se plonge, tête baissée, dans l'abîme qu'il a creusé lui-même ; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort » ¹.

Avec ces explications, mélange de mysticisme et de darwinisme social, de Maistre conclut à l'essence divine de la guerre :

a) La guerre est donc divine en elle-même puisque c'est une loi du monde ¹.

(1) *Id. Ibid.*, pp. 22-34.

b) La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel, conséquences tant générales que particulières; conséquences peu connues, parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables.

c) La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne, et dans l'attrait non moins explicable qui nous y porte.

d) La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui sont rarement frappés dans les combats, et seulement lorsque leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

e) La guerre est divine par la manière dont elle se déclare. Il n'est pas question d'excuser quelque mal à propos; mais combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés eux-mêmes par les circonstances. « Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui » ¹.

f) La guerre est divine dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine ² : car ils peuvent être tout différents entre deux nations, quoique l'action de la guerre se montre égale de part et d'autre. Il y a des guerres qui avilissent les nations, et les avilissent pour des siècles; d'autres qui les exaltent, les perfectionnent de toutes manières, et remplacent même bientôt, ce qui est extraordinaire, les pertes momentanées, par un surcroît visible de population.

(1) *Id. Ibid.*, pp. 22-24.

(2) *Id. Ibid.*, p. 25.

g) La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine le succès. Si on jette d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue, dans la guerre, la puissance morale, on conviendra que nulle part, la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un département, dont la Providence s'est réservé la direction, et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque le succès dépend presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui.

Donc, en général, dit de Maistre, « les batailles ne se gagnent ni ne se perdent point physiquement » ¹. La puissance morale a une action immense à la guerre.

Observations critiques. — Le Dieu vengeur répugne à la conscience des croyants. La plupart des croyants se refusent à imaginer Dieu comme un être altéré de sang, se complaisant à voir ses créatures s'entre-gorger pour des fins qui leur apparaissent incertaines. Le Dieu vengeur de de Maistre répugne à la conscience des hommes pour lesquels Dieu est synonyme de bonté infinie. « La guerre, c'est-à-dire l'homicide en grand, ne peut venir de Dieu qui a dit : Tu ne tueras pas » ². « Il est étrange de constater qu'un spiritualisme exaspéré s'accorde, dans les menus détails, avec un certain matérialisme » ³, analogue au darwinisme social.

(1) *Id. Ibid.*, p. 39.

(2) Jean DE TRIAC, *Guerre et Christianisme*, Paris, Firmin-Didot, 1896, pp. 8-9, cité par A. CHARPENTIER, *La guerre et la patrie*, Paris, Delpeuch, 1926, p. 12.

(3) Raoul ALLIER, *La mystique de la guerre*, Paris, Librairie de foi et vie, 1915, p. 8.

b) La loi divine de la guerre n'est ni juste ni générale. Cette critique a été faite d'une façon remarquable, par l'abbé Garaude dans son livre intitulé *La Guerre*. Il s'exprime ainsi : « Toute loi divine doit être juste et, les choses étant égales d'ailleurs, ne doit créer ni catégorie, ni exception, ni privilège; car Dieu ne fait exception de personne; or, la loi de sang et d'expiation de M. de Maistre n'a ni le caractère de justice ni celui de généralité; le Créateur aurait porté cette loi pour punir et expier le péché dont tous les hommes coupables devraient tomber sous le châtiment qu'elle inflige; or, cela n'est point ainsi. Tous les hommes sont bien coupables, mais la loi ne frappe que les plus jeunes et presque toujours les moins coupables. Le son du clairon, en effet, n'appelle sur le champ de bataille que les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Les hommes appartenant à l'âge viril sont rarement requis, et jamais l'âge de la vieillesse ne paye son tribut. Cependant, l'âge viril est l'époque des grandes aberrations, des grands orages et des chutes profondes; la vieillesse a également sa dépravation et a souvent à gémir sur ses honteuses défaillances. Donc, si la loi d'expiation était juste, elle devrait prendre ses victimes pour la guerre, dans les rangs des trois âges, car partout il y a des innocents et des coupables. Elle ne procède cependant pas ainsi. Les femmes sont heureuses aussi, car la loi consacre en leur faveur le droit d'impunité et les dispenses de payer leur part de sang. Voilà donc la moitié du genre humain encore à l'abri de cette *loi occulte et terrible*. Est-ce donc que le vice ne flétrit pas le beau sexe ?

Est-ce que la femme n'a pas à rougir de ses bassesses ? Est-ce que le sang des vierges n'a pas, comme celui des jeunes gens, sa vertu expiatoire ? Pourquoi, dès lors, ces choquantes exceptions ? Non, encore une fois, cette loi ne serait pas juste, conséquemment, elle ne serait pas divine ».

« La guerre est une loi d'expiation ; il faut du sang pour apaiser la colère de Dieu outragé par les péchés des hommes ; Dieu le veut ainsi, dites-vous ? Vous ne contesterez pas qu'il y ait beaucoup de guerres injustes ; ou, plutôt, vous serez forcé de convenir que toute guerre est injuste, ou pour une partie belligérante ou pour l'autre, comme je l'ai dit dans l'un des chapitres précédents ; mais toute guerre injuste est un crime et le plus grand des crimes... Vous voulez donc expier des crimes par des crimes plus grands encore ! Quel pitoyable système ! ou, plutôt, quel révoltant paradoxe ! Il est évident, par ce que nous venons de dire, que cette théorie philosophico-religieuse, si habilement présentée par son auteur, n'est point favorisée par la raison : celle-ci la condamne au lieu de l'avouer ».

« Voyons si elle sera plus favorablement traitée par la théologie ? Si la guerre est de droit divin, nous devrions trouver quelques traces de ce droit dans la révélation ; à moins que Dieu n'eût voulu le laisser à l'état latent, ayant l'air de craindre de s'en reconnaître l'auteur ; or, au lieu de trouver dans l'Ecriture Sainte la consécration de cette loi terrible, nous n'y trouvons que sa réprobation. Le Seigneur y témoigne l'horreur qu'il a des victimes humaines et défend aux hébreux, non seulement d'en

offrir aux dieux étrangers, mais encore de lui en offrir à lui-même » ¹.

De même Alfred de Vigny : « Il n'est point vrai que même contre l'étranger, la guerre soit divine; il n'est point vrai que la terre soit avide de sang. La guerre est maudite par Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées » ².

c) La guerre est un phénomène social humainement explicable. Inexplicable, mystérieux pour les consciences ignorantes des primitifs, qui voyaient dans tous les phénomènes de la vie, l'intervention des puissances célestes, elle — la guerre — est parfaitement explicable, — pour les consciences raisonnables et sincères, — comme résultat de la vie collective avec ses croyances, ses passions, ses besoins, ses aspirations, etc.

Il n'y a rien de mystérieux et d'inexplicable, comme affirme de Maistre, dans la « facilité de la guerre », dans « la compassion », dans « la gloire et la noblesse du guerrier », dans « l'accord entre l'esprit religieux et l'esprit militaire ». Les hommes toujours applaudissent et encouragent ceux qui se chargent de défendre leur vie et leur droit.

d) La théorie de de Maistre, qui « pourrait présenter quelque apparence de raison à une époque où la religion occupait, dans tous les pays, une place

(1) Cité par A. CHARPENTIER, *La guerre et la patrie*, pp. 14-15.

(2) Alfred DE VIGNY, *Servitude et grandeur militaire*, Paris, Delagrave, p. 82, cité par A. CHARPENTIER, *ibid*, p. 16.

de premier plan et se confondait presque avec la puissance royale, a forcément perdu de sa valeur en ce siècle où certains Etats ont laïcisé leur gouvernement » ¹.

*
**

PROUDHON (1809-1865).

Proudhon, dans son œuvre *La guerre et la paix*, — cherche — lui aussi — à expliquer la guerre — en partant de cet axiome que « toute chose a sa loi évidente ou cachée ». La guerre étant le fait capital qui domine l'histoire, l'explique et la conduit, elle doit avoir aussi son idée, sa raison supérieure, son principe et sa finalité.

La guerre procède du droit de la force, droit méconnu par tous les juristes. Il est d'autant plus nécessaire de réhabiliter ce droit, que tous les droits : droit civil, droit politique, droit économique, droit des gens, en dérivent : logiquement par voie de nécessité, historiquement par voie de succession. « Rétablir la guerre dans son antique prestige et rendre hommage à l'esprit guerrier calomnié par l'esprit industriel n'équivaut pas à admettre la perpétuité de la guerre dans ses anciennes formes. Il résulte, au contraire, de la corruption de la nature de la guerre par sa cause originelle qu'elle doit, non pas disparaître, mais se transformer, passer de la phase héroïque à la phase économique » ².

(1) A. CHARPENTIER, *La guerre et la patrie*, p. 17.

(2) PROUDHON, *La guerre et la paix*, 1 vol. des Œuvres complètes de Proudhon. Nouvelle édition, Bouglé et Moysset. Introd. et notes par H. Moysset, Paris, Rivière, 1927, p. XVII.

La guerre est un phénomène interne. — La guerre, dit Proudhon, de même que la religion et la justice, est, dans l'humanité, un phénomène plutôt interne qu'externe, un fait de la vie morale bien plus que de la vie physique et passionnelle.

Physiquement ou empiriquement chacun possède une idée quelconque sur la guerre. Mais ce que l'on ne connaît pas, à beaucoup près, aussi bien, c'est la nature essentiellement juridique de la guerre; c'est sa phénoménalité morale, son idée; c'est par conséquent le rôle, positif autant que légitime, qu'elle joue dans la constitution de l'humanité, dans ses manifestations religieuses, dans le développement de la pensée civilisatrice, dans la vertu et jusque dans la félicité des nations. Ce que nous savons de la guerre se réduit, à très peu près, aux faits et gestes extérieurs, à la mise en scène, au bruit des batailles, à l'écrasement des victimes.

Mais il ne suffit pas de connaître les choses d'après seulement leur aspect extérieur. Les signes — dans la religion, par exemple, bien que faisant partie du culte, ne constituent pas la phénoménalité religieuse; ils ne serviraient à rien pour l'intelligence de la religion; tout au contraire, c'est l'intelligence préalable de la religion qui en rend les signes intelligibles. Or, pour comprendre la religion, il faut étudier l'âme humaine : ce qui veut dire que la phénoménalité religieuse appartient non point à l'observation physique, mais à l'observation psychologique. De même, la justice est, comme la religion, chose intérieure. Ses actes se passent dans la conscience; l'observation interne, par conséquent, peut seule les atteindre; ce

qui signifie que pour comprendre la justice, de même que pour la religion, il faut interroger la conscience, et non s'en rapporter uniquement aux solennités des tribunaux. A aucune époque plus qu'à la nôtre, la justice ne s'est dépouillée du symbolique appareil dont se plaisait à l'entourer l'esprit formaliste, ou, pour mieux dire, plastique, des anciens.

A ces deux exemples, on pourrait ajouter ceux de la parole et de l'écriture. Ce ne sont pas les sons du larynx, ni les articulations de la langue et des lèvres, pas plus que les caractères de l'alphabet, qui, par eux-mêmes, donnent le secret du langage, du verbe humain. Tout au contraire, c'est la pensée qui rend raison des procédés de la parole et de l'écriture; ce qui entraîne à cette conséquence que : la grammaire, l'art de parler et d'écrire, a ses lois dans les conceptions et opérations de l'entendement, et son foyer dans la conscience.

Il en est ainsi de la guerre. On ne le comprend pas tant qu'on s'arrête au matérialisme des batailles et des sièges. La stratégie et la tactique, la diplomatie et la chicane, ont leur place dans la guerre, comme l'eau, le pain, le vin, l'huile, dans le culte; comme, le gendarme et l'huissier, le cachot et les chaînes, dans la justice; comme les sons du larynx et les caractères d'écriture dans les manifestations de l'esprit. Mais tout cela ne révèle de soi aucune idée; les actes matériels de la lutte n'expriment rien par eux-mêmes. La guerre, de même que le culte et la procédure, doit être considérée comme la manifestation d'un acte de notre vie interne; « par conséquent il faut en demander les formes et les lois, non plus

seulement à l'expérience du dehors, aux récits de l'historien, aux descriptions enthousiastes des poètes, aux *factums* du plénipotentiaire, aux combinaisons du stratège, mais aussi, mais surtout, aux révélations de la conscience, à l'observation psychologique » ¹.

Au premier abord, le mot de guerre n'éveille en nous que des idées de malheur et de sang. Mais par la réflexion nous sommes surpris de voir que nous ne faisons ni ne pensons rien qui ne la suppose, et que notre entendement en forme la plus vaste et la plus indispensable des catégories. « La guerre comme le temps et l'espace, comme le beau, le juste et l'utile, est une forme de notre raison, une loi de notre âme, une condition de notre existence » ². C'est grâce à elle que tous les ordres de la pensée humaine : conscience, religion, justice, poésie, etc... se développent sans cause.

La guerre est un fait divin. « Chez tous les peuples, la guerre se présente à l'origine comme un fait divin » ³. On appelle *divin* tout ce qui, dans la nature, procède immédiatement de la puissance créatrice, dans l'homme de la spontanéité de l'esprit ou de la conscience. En d'autres termes, on appelle divin, tout ce qui, se produisant au dehors de la série, ou servant de terme initial à la série, n'admet de la part du philosophe ni question, ni doute. Le divin s'impose de vive force : il ne répond point aux interrogations qu'on lui adresse, et ne souffre aucune démonstration. L'apparition de l'homme sur le globe

(1) *Id. Ibid.*, p. 27.

(2) *Id. Ibid.*, p. 28.

(3) *Id. Ibid.*, p. 29-31.

est un fait divin. La création de notre globe, celle de l'univers sera toujours pour nous un miracle. Or le miracle, quoi que nous fassions, est l'involucre inévitable de notre science. Tout ce qui se laisse aborder par l'analyse, définir, classer, sérier, sort par là même du mystère.

Proudhon affirme donc que la guerre est, ou du moins qu'elle est restée jusqu'à présent pour nous, une chose divine : tour à tour célébrée et maudite, sujet inépuisable d'accusations et de panégyriques; au fond, soustraite jusqu'ici à l'empire de notre volonté, et impénétrable à notre raison comme une théophanie. Si la guerre n'était qu'un conflit de forces, de passions, d'intérêts, elle aurait depuis longtemps disparu sous l'action combinée de la raison et de la conscience. Par respect pour lui-même, l'homme aurait cessé de faire la guerre à l'homme, comme il a cessé de le manger, de le faire esclave, de vivre dans la promiscuité, d'adorer des crocodiles et des serpents.

Mais il existe autre chose dans la guerre : c'est l'élément moral qui fait d'elle la manifestation la plus splendide et en même temps la plus horrible de notre espèce. Cet élément moral consiste en ce que la guerre, la vraie guerre, non seulement n'est pas plus injuste d'un côté que de l'autre, mais qu'elle est des deux parts et nécessairement, juste, vertueuse, morale, sainte, ce qui fait d'elle un phénomène d'ordre divin, même miraculeux en l'élevant à la hauteur d'une religion. « La guerre, comme dit de Maistre, est divine en elle-même, parce qu'elle est une loi du monde; est divine dans la gloire mysté-

rieuse qui l'environne, dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte; est divine dans la protection accordée aux grands capitaines même aux plus hasardeux, qui sont rarement frappés dans les combats; la guerre est divine par la manière dont elle se déclare; est divine par ses résultats, qui échappent absolument aux spéculations des hommes ». Par conséquent, la même conscience qui produit la religion et la justice, produisant aussi la guerre; la même spontanéité d'enthousiasme qui anime les prophètes et les justiciers, emportant les héros : voilà ce qui constitue le caractère de divinité de la guerre. Si nous pouvions expliquer ce mystère, la guerre cesserait d'être divine, si non, elle est éternelle¹.

« Salut à la guerre. Elle est le signe de la grandeur de l'homme. S'il n'était qu'industriel et sociable et point guerrier, il n'aurait que la destinée des bêtes. En perdant l'orgueil de l'héroïsme, il perdrait la faculté révolutionnaire, la plus merveilleuse de toutes qui soit en lui et la plus féconde, et notre civilisation ne serait qu'une étable »¹. C'est la guerre qui a créé l'idée dynamique de valeur, laquelle est devenue l'unité de mesure de toutes les forces de l'activité humaine; c'est par le sang humain que la société accède à la civilisation, les peuples à l'organisation de l'Etat, la royauté à l'onction sainte. Il n'est pas de peuple ayant acquis dans le monde quelque renom, qui ne se glorifie, avant tout, de ses annales militaires : ce sont les plus beaux titres à l'estime de la postérité.

(1) *Id. Ibid.*, p. 29-31.

*La guerre révélation religieuse*¹. La guerre étant, comme nous l'avons vu, la plus vaste et la plus essentielle catégorie de notre raison, marque de son sceau tous les ordres de la pensée. Après avoir donné l'essor à la conscience, elle en a fait jaillir la religion. C'est à elle que la théologie doit ses mythes les plus brillants, ses dogmes les plus profonds. Aussi peut-on poser en aphorisme : peuple guerrier, peuple religieux et théologique. La guerre et la religion, chez les races nobles, se donnent la main.

Chez les anciens Scythes, d'après Bergmann, l'idée de la divinité est à peine conçue, au spectacle des puissances de la nature, que Dieu prend aussitôt le titre et les attributs de guerrier. Tivus, le dieu du ciel, le plus ancien et le plus grand des dieux, est en même temps le dieu des combats. Ses successeurs, Odin, Thor, Appolon, Hercule, Mars, Pallas, Diane, etc... tiennent de lui et se partagent cet honneur.

Les descendants de Sem pensent à cet égard comme ceux de Japhet : « Jéhovah est un homme de guerre, dit la Bible ; qui est semblable à lui ? ». Ailleurs, elle le nomme « *le Dieu des armées, dont la gloire remplit le ciel et la terre* ».

La guerre, en cette vie et en l'autre, est toute la religion des anciens peuples du Nord. Ils ne conçoivent point d'autre espérance, d'autre félicité.

Plus ancien que Moïse, Zoroastre, enseigne qu'Ormuzd et Ahrimane, le bon et le mauvais principe, se livrent un éternel combat ; de cette lutte divine résulte la création, ou le renouvellement perpétuel

(1) *Id. Ibid.*, p. 33-37.

des existences. Ainsi, selon cette théologie, qu'on retrouve chez les Indiens, le monde n'était pas créé, que déjà l'éternel Vainqueur terrassait Satan et ses anges, assurait par sa victoire l'homme contre le péché, déterminait le plan de la Providence et l'économie de l'univers.

Le christianisme n'a fait que développer l'idée du magisme. Qu'est-ce que le Christ ? Le vainqueur des démons, le fondateur de la monarchie élue, qui vient apporter « non la paix, mais le glaive ».

Longtemps avant le Christ, longtemps avant les César, les Alexandre, les Cyrus, les Nabuchodonosor, les Sémiramis, les Sésostris, par delà toutes les annales des Etats, Bacchus et Osiris, avaient parcouru la terre en conquérants. Le même exemple devait être suivi par Allah.

Par conséquent, la théologie devient impossible sans l'idée de guerre; les dieux n'ont pas de sens; bien plus, ils n'ont rien à faire. La terre, sans la guerre, n'aurait aucune notion du ciel.

Mais la théologie des modernes est-elle plus raisonnable, et leur morale plus épurée ? Qui ne voit que si la guerre a servi primitivement de moule à la théologie, ce n'est pas par l'effet d'une superstition féroce, mais bien parce qu'elle a été conçue de tout temps comme la loi de l'Univers, loi qui se manifestait aux yeux des premiers humains, dans le ciel par l'orage et la foudre, sur la terre par l'antagonisme des tribus et des races ? La vie de l'homme est un combat, dit Job : *Militia est vita hominis super terram*. Pourquoi ce combat ? C'est là, encore une fois, qu'est le mystère, le fait divin. Tout ce que les

traditions, la symbolique des peuples, la spéculation des métaphysiciens et les fables épiques des poètes nous ont appris sur ce terrible sujet, c'est que l'humanité est divisée d'avec elle-même; qu'en elle et dans la nature, le Bien et le Mal, comme deux puissances ennemies, sont en lutte; c'est donc que jusqu'à la consommation finale, la guerre sera toujours la condition de toute créature. Abstraction faite même du dogme de la chute, elle est le fond de la religion. « La guerre existe entre les peuples, comme elle existe dans toute la nature et dans le cœur de l'homme » ¹.

Ainsi l'idée de guerre enveloppe, domine, régit, par la religion, l'universalité des rapports sociaux. Tout, dans l'histoire de l'humanité, la suppose. Rien ne s'explique sans elle; rien n'existe qu'avec elle : qui sait la guerre, sait le tout du genre humain.

La guerre révélation de la justice ². La guerre est le droit divin dans son expression plastique : « *Dieu et mon épée* ». Or, si la religion avec ses dogmes, son culte, son sacerdoce, n'est autre chose que la représentation mystique de notre nature guerrière et des phénomènes extérieurs qui y correspondent, le droit divin n'est que la figure du droit humain; pour mieux dire, il est son introducteur, son initiateur. Nous pouvons donc ici les réunir, d'autant mieux que le droit divin, que nous nous imaginions avoir aboli, est, à peu près, le seul encore qui nous gouverne. Le droit de conquête, toujours si cher à

(1) *Id. Ibid.*, p. 35.

(2) *Id. Ibid.*, p. 38-44.

toutes les nations modernes, n'est autre chose que le droit divin. Devant les arrêts des batailles, le peuple s'incline avec respect et les conquérants sont les seuls princes que la multitude respecte; les pacifiques, les débonnaires, sont méprisés, bafoués, jetés à l'échafaud ou au couvent; ce qui prouve que la foule — le peuple — a la religion de la force. Chose singulière, en 1814, l'homme du droit divin était Napoléon, le conquérant; l'homme du droit humain, révolutionnaire, était Louis XVIII, auteur de la Charte. Dans l'esprit des masses, le premier passait pour légitime.

De même qu'elle sert de base à la royauté, la guerre sert de base à la démocratie. Toute la valeur du suffrage universel repose sur cette maxime de pur droit divin : *Vox populi, vox dei*, en d'autres termes : « le droit du peuple, c'est le droit de la force » ¹. La constitution politique, essentiellement guerrière, ou de droit divin, conduit à la loi civile, laquelle a pour pivot la propriété. Or, la propriété, d'après la tradition et le code, est l'émanation du droit de conquête, *jus utendi et abutendi*. De même, le droit civil, le droit pénal, etc. Dieu, Force, Guerre, dans l'esprit des masses, sont synonymes.

Done, les idées de souveraineté, d'autorité, de gouvernement, de dynastie, de hiérarchie, de classes, de constitution, de majorité, d'égalité, de propriété, sont une élaboration guerrière, et c'est par cette élaboration que la notion de droit a compénétré la multitude humaine. Cette affinité de la justice et de la guerre s'étend jusqu'aux choses d'ordre économique, dominées par la notion de la concurrence. L'empereur Na-

(1) *Id. Ibid.*, p. 40.

poléon I^{er} avait le sentiment profond de la vérité, pour nous, éminemment paradoxale, que la guerre, telle que la conçoit et l'affirme la conscience du genre humain, et la justice sont une seule et même chose. Il est certain que chez Napoléon la passion de légiférer fut égale au moins à celle de combattre : il eut cela de commun avec tous les conquérants. Il y a plus : les nations les plus belliqueuses, que nous avons signalées déjà comme les plus théologiques, sont en même temps les plus justicières. Qu'eût été la civilisation, sans la conquête romaine, ce qui veut dire sans le droit romain ?

*La guerre, révélation de l'idéal*¹. Point de peuple qui n'ait eu sa Bible ou son Iliade. L'épopée est l'idéal populaire, hors duquel il n'existe pour un peuple ni inspiration, ni chants nationaux, ni drame, ni éloquence, ni art. Or, l'épopée repose tout entière sur la guerre. Sans la guerre, non seulement l'homme n'eût rien conçu de la religion et de la justice, mais il serait encore privé de toute faculté esthétique, il n'aurait jamais su produire ni goûter le sublime et le beau. Supprimons le rapport secret qui fait de la guerre une condition indispensable, de près ou de loin, aux créations de l'idéal, nous verrons aussitôt l'âme humaine de partout abaissée, la vie, tant individuelle que sociale, frappée d'un insupportable prosaïsme. « Si la guerre n'existait pas, la poésie l'inventerait ».

Rien de plus beau à voir, au jugement de tous les peuples, qu'une armée. La Bible n'a pas trouvé de

(1) *Id. Ibid.*, p. 44-46.

meilleure comparaison, quand elle a voulu peindre la beauté de la Sulamite : « Tu es belle, ô ma bien-aimée, s'écrie l'époux du Cantique des cantiques, tu es imposante comme une armée rangée en bataille ». C'est pour cela qu'en tous pays, l'armée figure au premier rang dans les fêtes nationales, dans les pompes du culte et les funérailles illustres.

Les siècles de chefs-d'œuvre sont les siècles de victoires. Il n'y a point de poésie, point d'art pour le vaincu, pas plus que pour le boutiquier et l'esclave.

*La guerre, discipline de l'humanité*¹. Ce n'est plus l'instinct populaire, ce n'est plus la légende; c'est la philosophie en personne, c'est Hegel qui parle. « La guerre, dit-il, est indispensable au développement moral de l'humanité. Elle donne le relief à notre vertu et y met le sceau; elle retrempe les nations que la paix a amollies, consolide les Etats, affermit les dynasties, éprouve les races, donne l'empire aux plus dignes, communique à tout, dans la société, le mouvement, la vie, la flamme »¹.

Ancillon, pasteur de l'Eglise réformée, et ministre des affaires étrangères de Prusse (1831), s'associe à cette idée : « La paix, dit-il à son tour, amène l'opulence; l'opulence multiplie les désirs des sens, et l'habitude de ces plaisirs produit la mollesse et l'égoïsme. Acquérir et jouir devient la devise de tout le monde : les âmes s'énervent et les caractères se dégradent. La guerre et les malheurs qu'elle traîne à sa suite développent les vertus mâles et fortes :

(1) *Id. Ibid.*, p. 51, 52.

sans elle le courage, la patience, la fermeté, le dévouement, le mépris de la mort, disparaîtraient de dessus la terre. Les classes mêmes, qui ne prennent aucune part aux combats, apprennent à s'imposer des privations et à faire des sacrifices... Chez un peuple civilisé jusqu'à la corruption, il faut quelquefois que l'Etat entier péricle, pour que l'esprit public se réveille » ¹.

Le comte Portalis, s'exprime dans le même sens qu'Ancillon :

« Résultat inévitable du jeu des passions humaines dans les rapports des nations entre elles, la guerre, dans les desseins de la Providence, est un agent puissant dont elle use, tantôt comme d'un instrument de dommage, tantôt comme d'un moyen réparateur » ¹.

Ainsi la guerre, disent à l'unisson ces auteurs, est mauvaise de sa nature; mais elle est providentielle, ou, pour mieux dire, prophylactiquement nécessaire à l'humanité, qu'elle préserve de la corruption, comme la discipline préserve du relâchement le religieux, comme la fêrule guérit l'élève de ses mauvais penchants, comme la médecine amère purge le malade. La guerre nous régénère par le combat : *castigat pugnando mores* ¹.

Mais les affirmations de ces auteurs ne suffisent pas, c'est qu'il faut établir directement la virtualité de la guerre par une argumentation rigoureuse.

La condition par excellence de la vie, dit Proudhon, de la santé et de la force chez l'être organisé,

(1) *Id. Ibid.*, p. 52.

est l'action. C'est par l'action que tout être développe ses facultés, en augmente l'énergie, et atteint à la plénitude de sa destinée. Mais pour qu'il y ait action, exercice physique, intellectuel ou moral, il faut un milieu en rapport avec le sujet agissant, un non-moi qui se pose devant le moi comme lieu et matière d'action, qui lui résiste et le contredise. L'action sera donc une lutte : agir, c'est combattre.

Etre organisé, intelligent, moral et libre, l'homme est donc en lutte, c'est-à-dire en rapport d'action et de réaction, d'abord avec la nature. Mais l'homme n'a pas affaire seulement avec la nature; il rencontre aussi l'homme sur son chemin, l'homme, son égal, qui lui dispute la possession du monde et le suffrage des autres hommes, qui le concurrence, qui le contredit, et, puissance souveraine et indépendante, lui oppose son *veto*. Cela est inévitable et cela est bien. Cela est inévitable, parce qu'il est impossible que deux créatures, — en qui la science et la conscience sont progressives, tout en ne marchant pas du même pas, qui, sur toutes choses partent de points de vue différents, avec des intérêts opposés, et travaillent à s'étendre à l'infini, — soient jamais entièrement d'accord. La divergence des idées, la contradiction des principes, la polémique, le choc des opinions, sont un effet certain de leur rapprochement. — D'autre part cela est bien, parce que par la diversité des opinions et de sentiments, et aussi par l'antagonisme que cette diversité engendre, se crée, au-dessus du monde organique, spéculatif et affectif, un monde nouveau, le monde des transactions sociales, monde du droit et de la liberté, monde politique, monde moral. Mais, avant transaction, il y a nécessairement lutte.

La vraie vertu n'est pas purement négative. Elle ne consiste pas seulement à s'abstenir de tout ce que le droit et la morale réprouvent; elle consiste aussi, et bien davantage encore, à faire acte d'énergie, de talent, de volonté, de caractère, contre le débordement de toute personnalité qui, par le seul fait de vie, tend à nous effacer. *Sustine*, dit le stoïcien, et *abstine* : soutenir, c'est-à-dire combattre, résister, faire force, vaincre, voilà le premier point et le plus essentiel de la vie, *hoc est primum et maximum mandatum*; s'abstenir, voilà le second. Jusqu'où ira ce duel ? Dans certains cas jusqu'à la mort de l'une des parties : telle est la réponse des nations¹. « Et tout cela sans injustice, sans perfidie, sans outrage, par le seul effet de cette loi de nature qui nous fait de la lutte, même à main armée, même, dans certains cas, à outrance, une condition de vie et de vertu. Ainsi la guerre est inhérente à l'humanité et doit durer autant qu'elle »².

*L'homme de guerre plus grand que nature*¹. C'est surtout par l'exaltation de la personne virile que la guerre manifeste son prestige. L'homme sous les armes paraît plus grand que nature; il se sent plus digne, plus fier, plus sensible à l'honneur, plus capable de vertu et de dévouement. « Ceins ton épée sur ta hanche, brave des braves; marche dans ta force et dans ta beauté ». C'est en ces termes que le barde hébreu adresse la parole au jeune roi : *Accinge gladio tuo super femur tuum, potentissime; specie tua et pulchritudine tua intende* !³.

(1) *Id. Ibid.*, p. 54.

(2) *Id. Ibid.*, p. 55.

(3) *Id. Ibid.*, p. 57.

Chez les anciens, le guerrier est l'ami, le protégé des puissances célestes. Son courage lui vient d'en haut; un dieu le couvre de son égide, le rend invincible, invulnérable. « Vous ne touchez pas mes oints », dit Jéhovah, le dieu des armées. On voit par tant, que l'onction ou consécration guerrière, le tatouage, toujours en honneur chez nos soldats et nos marins, est le signe de la protection divine. L'onction du guerrier a servi de modèle à celle du prêtre; c'est à son imitation encore que fut institué, comme l'a très judicieusement observé Volney, le sacre des rois. « Le guerrier est sacré pour la défense du droit, pour la punition du crime et la protection du faible : telle est la première forme de la justice dans la société » ¹.

La gloire sied à l'homme de guerre et ne sied qu'à lui. Le guerrier seul s'en fait suivre; parce que seul, aux yeux du peuple, il paraît d'une taille surhumaine. Est-ce Mazzini, un sectaire, est-ce M. de Cavour, un diplomate, qui a entraîné les Italiens ? Non, c'est un héros, c'est Garibaldi. Le peuple grandit, idéalise toujours ses hommes; il n'oublie pas surtout de leur donner le casque, l'épée et le bouclier.

Le mot *héros*, que nous avons conservé du grec, est un augmentatif désignant l'homme fort, dévoué, sans peur ni reproche. Un dieu est avec lui, un dieu préside à toutes ses exécutions. Lui-même est fils des dieux, il participe des deux natures. Le dogme de l'incarnation est sorti de cette notion de l'héroïsme : *Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum*.

(1) *Id. Ibid.*, p. 57.

Mais le juge naturel de l'homme, c'est la femme. Or, qu'estime surtout la femme dans son compagnon ? Le travailleur ? Non, l'homme de guerre. La femme peut aimer l'homme de travail et d'industrie comme un bijou, le savant comme une rareté ; le juste, elle le respecte ; le riche obtiendra sa préférence, mais son cœur va au militaire. Aux yeux de la femme, le guerrier est l'idéal de la dignité virile.

« Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, que le chef de l'Etat doive être toujours, au jugement du peuple, un homme de guerre, le prince des héros, le fort entre les forts, le noble des nobles » ¹

Abstraction faite de la guerre, il ne reste rien du passé de l'humanité, ni rien pour l'intelligence de l'avenir. « La paix même n'est qu'une expression corrélatrice de la guerre ; fait divin elle aussi. Nous n'avons de cette autre catégorie de notre entendement qu'une idée négative, exprimée par l'absence de lutte et de destruction, et cependant elle doit être une réalité positive, puisqu'elle est le plus grand des biens ; elle doit avoir son action propre, ses créations particulières » ².

La philosophie, dit Proudhon, n'a rien compris à ce prestige de la guerre, à ce culte de la force, à ce fanatisme surnaturel : il faut expliquer ce qu'elle a laissé sans explication, dévoiler le mythe guerrier, non pas pour y mettre fin, mais pour en transformer le sens.

*
**

Si nous retraçons la voie suivie par Proudhon pour

(1) *Id. Ibid.*, p. 60.

(2) *Id. Ibid.*, p. 68.

expliquer la guerre, nous trouvons que les points essentiels de sa théorie, jusqu'au point où nous en sommes arrivés : la théorie du droit de la force, sont les suivants :

a) D'abord le but de Proudhon est d'expliquer l'idée, la raison supérieure, le principe et la finalité de la guerre. Nous verrons plus loin que l'idée, la raison supérieure ou le principe, siégeant à la base de la guerre, est le principe de la justice.

b) La lutte ou la guerre c'est l'essence même de la vie individuelle ou collective, la loi la plus générale de la nature.

c) Comme fonction, la guerre ou la lutte est un phénomène de la vie interne — spirituelle de l'individu et de l'humanité; « elle est la plus vaste et la plus indispensable des catégories de notre entendement, une forme de notre raison, une loi de notre âme, une condition de notre existence ».

d) D'elle — de la guerre ou de la lutte — découlent tous les ordres de la pensée humaine : conscience, religion, justice, poésie, etc...

La nature juridique de la guerre et du droit de la force. — Trois propositions fondamentales, dit Proudhon, régissent, en matière de guerre et de droit international, la pratique des nations :

1° Il existe un droit de la guerre. — 2° La guerre elle-même est un jugement. — 3° Ce jugement est rendu au nom et en vertu de la force.

Vrai ou faux, voilà ce que croit, d'une façon plus ou moins explicite, le commun des mortels.

Or, ces trois propositions renferment une contra-

diction radicale entre le sentiment unanime des peuples et la doctrine des jurisconsultes.

L'opinion des juristes. — Grotius d'abord et son traducteur Barbeyrac; Wolf ensuite et Vattel, abrégiateur de Wolf; Pinheiro-Ferreira, annotateur de Vattel; Burlamaqui et son continuateur de Felice; Kant et son école, Martens et son éditeur M. Vergé, de même que Pufendorf, Hobbes, et la multitude des juristes catholiques, protestants, philosophes, nient la réalité d'un droit de la guerre. Ce qu'ils entendent par cette expression n'est nullement ce que le sens naturel des mots indique, et que partout le bon sens populaire proclame : Droit de guerre, comme on dit : droit de travail, droit de l'intelligence, droit de l'amour. Pour eux, le droit de la guerre n'est pas autre chose qu'une sorte de fiction légale, suggérée par le malheur des temps, afin de mettre un terme à la lutte des passions et des intérêts. En elle-même, disent-ils, la guerre est incompatible avec la notion du droit. Dans l'opinion de ces juristes, et d'après toutes leurs définitions, la justice de la guerre est essentiellement unilatérale : pour qu'il y ait guerre juste chez A., il faut de toute nécessité qu'il y ait injustice chez B., son antagoniste. Droit et guerre sont termes qui s'excluent réciproquement¹.

La seconde proposition, dit Proudhon, sur laquelle se manifeste la divergence entre le sentiment universel et l'opinion de l'école est celle-ci : La guerre est un jugement². Cicéron définit la guerre, d'après

(1) *Id. Ibid.*, p. 78.

(2) *Id. Ibid.*, p. 83.

l'opinion commune, une manière de vider les différends par les voies de la force. On est bien forcé d'en venir là, quand tout autre mode de solution est devenu impraticable. La discussion est le propre de l'homme; la violence le propre des bêtes. Avant Cicéron, Aristote avait écrit que la guerre la plus naturelle est celle qu'on fait aux bêtes féroces et aux hommes qui leur ressemblent. Il refuse positivement à la guerre toute valeur juridique.

Grotius ne considère pas la guerre comme un jugement; il y voit l'effet de l'absence de toute justice, la négation de toute autorité judiciaire. Que les nations, dit-il, comme les citoyens apprennent à déterminer leurs droits mutuels; qu'elles se constituent elles-mêmes en tribunal arbitral, et il n'y aura plus de guerre. Pufendorf : « La paix est ce qui distingue l'homme des bêtes ». Vattel : « La guerre est cet état dans lequel on poursuit son droit par la force ». Pinheiro-Ferreira définit la guerre : « l'art de paralyser les forces de l'ennemi ». D'autres, avant lui, avaient prétendu que la guerre est l'art de détruire les forces de l'ennemi.

Mais la contradiction la plus absolue, dit Proudhon, entre la judiciaire des masses et la manière de voir des juristes, est sur la troisième proposition : le jugement de la guerre est rendu au nom et en vertu de la Force¹.

Cicéron : « La force est la raison des bêtes » — Grotius : « La force ne fait pas le droit, bien qu'elle serve à le maintenir et à l'exercer » — Vattel : « On revendique son droit par des titres, par des témoi-

(1) *Id. Ibid.*, p. 87.

gnages, par des preuves; on le poursuit par la force ». — Ancillon : « La force et le droit sont des idées qui se repoussent : l'une ne peut jamais fonder l'autre ». — Kant qui ne connaît rien à celle de la guerre, se met à la suite de Grotius, de Wolf et de Vattel : « Les nations ont leur droit de faire la guerre, comme un moyen licite de poursuivre leur droit par la force, quand elles peuvent avoir été lésées, et puisque cette revendication ne peut avoir lieu par un procès ». Martens : « La guerre est un état permanent de violences indéterminées entre les hommes ». — Schutzenberger : « La guerre est toujours injuste en soi, en ce sens que la force décide du droit, ou, pour parler plus exactement, qu'il n'y a pas d'autre droit que la force » (Barni trad. de Kant). M. Hautefeuille, dit à son tour en copiant Hobbes : « Il est dans l'ordre de la nature que le règne de la force précède celui du droit ».

Ainsi donc, sans multiplier les exemples, l'opinion des juristes, des commentateurs, des traducteurs est que : la force ne peut jamais faire droit. Il serait monstrueux de voir dans la force la base ou l'expression du droit.

L'opinion des masses, des peuples. — Interrogeons maintenant le témoignage universel, et voyons comment s'établit dans la conscience des peuples, un sentiment tout contraire.

« A l'origine, dans cet état de l'humanité appelé à tort ou à raison état sauvage, l'homme, avant d'avoir appris l'usage de ses facultés intellectuelles, ne connaît, n'estime que la force corporelle. A ce

moment, force, raison, droit, sont pour lui synonymes » ¹. La mesure de la force donne celle du mérite, par conséquent, celle du droit; en tant que créatures si fraîchement écloses, unies par de si rares et de si faibles rapports, il y a lieu de parler de droits et de devoirs.

La société se forme, le respect de la force grandit avec elle : du même coup se détache peu à peu de l'idée de force, l'idée de droit. La force est glorifiée, consacrée, divinisée sous des noms et des images humaines : Hercule, Thor, Samson. La population se divise en deux catégories, *aristoï*, *optimates*, littéralement les plus forts, et, par extension, les plus braves, les plus vertueux, les meilleurs; et la plèbe composée de faibles, d'esclaves, de tout ce qui n'a pas la force, *ignavi*. Les premiers constituent le pays légal, les hommes du droit, c'est-à-dire ceux qui possèdent des droits; les autres, sont en dehors du droit, *ex-leges*; ils n'ont pas de droit; ce sont des individus à face humaine, *anthrôpoï*, ce ne sont pas des hommes, *andres*.

Cette société d'hommes forts, d'aristocrates, forme une souveraineté, un pouvoir, deux termes qui, se prenant l'un pour l'autre, rappellent encore l'identité des deux notions : le droit et la force.

Jusqu'alors les litiges, provenant de la prérogative des forces, se règlent, et les injures se réparent, par le duel ou combat judiciaire, jugement de la force. Mais bientôt à ce combat se substitue le prince, représentant de la souveraineté ou force collective, contre lequel nul n'est assez fort pour combattre, et qui ne

(1) *Ib. Ibid.*, p. 89.

voulant pas que ses hommes se battent, se charge de dire lui-même le droit, de faire justice. Mais cette substitution du jugement du prince au combat des parties, d'où vient-elle ? Tout simplement de ce principe que, qui a la force a la raison, et que devant le jugement exprimé du prince, nul n'a droit d'affirmer un sentiment contraire. Le plus fort donc était le dépositaire de cette force ou puissance publique, dont l'un des principaux attributs est de dire le droit.

Le respect de la force, la foi en sa puissance juridique, suggéra l'expression de guerre juste et sainte : *justa et pia bella*.

Par conséquent, la guerre, selon le témoignage universel, est un jugement de la force. Droit de la guerre et droit de la force sont ainsi un seul et même droit. Et ce droit n'est pas une vaine fiction de législateur : c'est, selon la multitude qui l'affirme, un droit réel positif, primitif, historique, capable de servir de principe, de motif et de base à une décision judiciaire.

« Tout cela, remarquons-le bien, ne signifie pas, comme ont l'air de le dire les juristes, que la force fait tout le droit, qu'il n'y a pas d'autre droit que la force : cela veut dire simplement que la force constitue le premier et le plus irréfragable des droits » ¹, que si postérieurement, il s'en crée d'autres, ils relèveront toujours en dernière analyse de celui-là; qu'ainsi, tandis qu'entre individus de la même cité, le combat judiciaire est remplacé par le jugement du prince, entre cités indépendantes, le seul droit reconnu, le seul jugement valide, sera tou-

(1) *Id. Ibid.*, p. 90.

jours celui de la force. C'est pour cela que dans l'opinion de tous les peuples, la conquête, prix de la force et du courage, est réputée légitime, la plus légitime des possessions; fondée qu'elle est sur un droit supérieur à toutes les conventions civiles, à l'usuca-pion, à la succession patrimoniale, à la vente, etc., sur le droit de la force.

Mais les juristes, l'école, la philosophie entière, n'en ont rien compris. Leur opinion est diamétralement opposée à celle de la raison populaire. Ainsi Grotius dit que « le droit de la guerre est le respect de l'humanité dans la guerre » ¹. Mais il ne s'agit point de la manière dont se feront les exécutions militaires, il s'agit du droit qui les provoque, qui les motive, et qui en est le produit.

Wolf et Vattel, constituant « le droit des gens sur une fiction — celle d'une cité supérieure — autoritaire » ² nient l'antagonisme et le droit de la force; mais la voix des nations dit que la société est fondée sur l'antagonisme, et que dans cet antagonisme, le droit, arbitraire souverain, a pour expression première la supériorité de la force. — Kant, s'embourbe dans l'utopie; « sans une théorie exacte de la guerre et de son droit, le système de la raison pratique croule, et l'édifice kantien ne subsiste plus que sur une aile » ³. Hegel jeta son regard d'aigle sur la guerre, et il l'approuve, il en proclame les résultats généraux comme étant bons, en quoi il n'a pas tort. Mais il ne donne d'autre raison, de cette bonté des résultats généraux de la guerre, sinon qu'ils existent;

(1) *Id. Ibid.*, p. 95.

(2) *Id. Ibid.*, p. 98.

(3) *Id. Ibid.*, p. 103-106.

il ne s'inquiète pas si le principe en est moral ou immoral; « il affirme que la guerre, étant inévitable, est par cela même infaillible, qu'elle ne se trompe pas ». Du droit de la guerre ainsi conçu, Hegel concluait, avec Hobbes, à l'absolutisme gouvernemental, à l'omnipotence de l'Etat, à la subalternisation de l'individu. Mais, dit Proudhon, parler ainsi de la guerre et du droit de la force, mêler le bien et le mal, le vrai et le faux, c'est déshonorer la philosophie.

Hobbes, homme de génie, « bien que sa doctrine ne contienne que la moitié de la vérité, eut la gloire de chercher, l'un des premiers, les principes de l'ordre social, dans la pure et droite raison, et en dehors de toute foi ou révélation religieuse »¹. Sa conception en peu de mots est celle-ci : En morale et en politique il part de cette hypothèse que l'homme est par sa nature égoïste, méchant, hostile à l'homme. Il soutient que le droit ne commence qu'avec les contrats et n'a point d'autre base, et de là il conclut que le meilleur gouvernement est celui de la force, le despotisme monarchique sous la forme la plus absolue.

Quelle est la faiblesse de sa théorie ? Hobbes, le matérialiste, l'athée, l'apologiste de la tyrannie, affirme et démontre la nécessité de la justice (l'état de contrat) par la réduction à l'absurde de l'hypothèse de la non-existence de la justice (l'état de nature). Mais la science du droit ne s'arrête pas à cette conclusion de la nécessité; elle affirme, de la manière la plus positive, au nom du sens intime et de l'expérience psychologique, l'existence d'un principe de

(1) *Id. Ibid.*, p. 112.

justice, que toutes les religions ont présenté comme une révélation et un ordre de Dieu, et qu'une philosophie plus attentive regarde comme le dictamen de la raison et de la conscience. « La justice, disons-nous aujourd'hui, à la fois idée et sentiment, loi d'esprit et puissance de l'âme, est immanente à notre nature, aussi réelle, aussi facile à reconnaître que l'amour, la sympathie, la maternité et toutes les affections du cœur » ¹. Le motif d'intérêt, comme le dit Hobbes, eût été impuissant par lui-même à maintenir l'état social. « Une force de cohésion est ici indispensable; cette force nous la trouvons dans le principe de la justice, qui plus puissant sur les cœurs, à la longue, que l'intérêt et la nécessité, pousse l'homme à l'association, fait et maintient les Etats » ¹. Ce principe ou cette puissance de justice, le plus universel et le plus constant de nos instincts, est le respect de notre propre dignité, le respect de notre âme, respect qui nous saisit à la vue non seulement de ce qui nous souille et nous offense, mais de tout ce qui offense et souille notre semblable.

Hobbes de même s'est trompé : sur la religion, dans laquelle il voit soit une institution d'en haut, soit une invention des prêtres; non comme la symbolique ou formule primitive de la société et de la justice; sur la guerre elle-même, qu'il considère comme un état de malheur — l'antithèse du véritable droit, et non comme la loi du progrès et de l'humanité; il s'est trompé aussi dans la définition du droit, qu'il appelle, dans son acception absolue, la faculté qu'a l'homme de tout faire — sans distinction du bien et

(1) *Id. Ibid.*, p. 120, 121.

du mal, pour la conservation de son corps et de ses membres, et non comme le respect de la dignité humaine, dans notre personne et dans la personne de nos semblables; respect, qui n'est autre, au fond, que celui que la religion nous inculque pour les puissances célestes, et qui a pour effet sur notre volonté de nous soumettre à la société, et de nous forcer d'obéir à ses lois.

Hobbes ne dit presque rien sur le droit de la force. On sait que sa théorie part de l'hypothèse de deux états successifs de l'humanité : l'état de guerre, mauvais, qu'il proscriit, et l'état contractuel ou état de paix, le seul qu'il approuve. Dans le premier état, règne le droit absolu, qui n'est autre que le non-droit, ayant pour maxime unique l'utilité. Dans le second état, ce droit absolu et uniforme se spécifie et se restreint de mille manières, au moyen des contrats, mais toujours sous la maxime de l'utilité. Dans ces deux états, la force ne figure que comme moyen d'action vis-à-vis de l'ennemi ou des violateurs du pacte : bien loin que Hobbes la reconnaisse comme un élément ou une forme du droit, c'est contre cela, contre son exercice barbare, anarchique, immoral, qu'est dirigée l'institution sociale, formée par les contrats. « Faire de Hobbes le théoricien ou l'apologiste du droit de la force, du droit du plus fort, c'est tout simplement prendre le contre-pied de sa pensée, une pure calomnie » ¹.

Par conséquent, à la base de sa sociologie, Proudhon met la force, en s'appuyant sur le consentement des masses, pour lesquelles l'essence de la vie est

(1) *Id. Ibid.*, p. 122.

l'antagonisme et la mesure des mérites, la force; la force donc approuvée par la conscience juridique des peuples — de la multitude, constitue le premier et le plus irréfragable des droits.

Le droit de la force. — « En vertu du droit de la force, le plus fort a droit, en certaines circonstances, à être préféré au plus faible, rémunéré à plus haut prix, ce dernier fut-il d'ailleurs plus industrieux, plus aimant ou plus ancien. Et comme nous avons vu le droit du travail, de l'intelligence et de l'amour émaner directement de la faculté qui sert à le définir, dont il est la couronne et la sanction, pareillement le droit de la force a aussi son principe dans la force, c'est-à-dire toujours dans la personne humaine sous l'hypostase de la force. Comme les autres, le droit de la force est très réellement et dans toute l'énergie du terme, un droit. Mais il faut préciser que droit et force ne sont pas choses identiques; de toutes nos facultés, il n'y a que la conscience qui nous serve à connaître, sentir, affirmer et défendre le droit et dont la justice puisse reconnaître l'identité avec elle-même. La force n'a rien à voir dans les affaires de l'intelligence et de l'amour; elle n'a rien de commun avec l'âge et le temps; dans le travail même, elle n'intervient que comme instrument, par conséquent elle ne le supplée point et ne peut en usurper les prérogatives. Mais la force fait partie de l'être humain, elle contribue à sa dignité; conséquemment elle a aussi son droit qui n'est pas le droit, tout le droit, mais qu'on ne saurait, sans déraison, méconnaître » ¹.

(1) *Id. Ibid.*, p. 129.

La force n'est donc pas zéro devant le droit, comme on se plaît à le répéter. La force en elle-même est bonne, utile, féconde, nécessaire, estimable dans ses œuvres, par conséquent, digne de considération. Tous les peuples l'honorent et lui décernent des récompenses. Ainsi la force est, comme toutes nos autres puissances, sujet et objet, principe et matière de droit. Partie constituante de la personne humaine, elle est une des mille faces de la justice; à ce titre, elle peut devenir à son tour, le cas donné, par une simple manifestation d'elle-même, justicière. Ce sera le plus bas degré de la justice : toute la question sera de la faire intervenir à propos.

La force est d'autant plus à prendre en considération dans la théorie de l'origine et du dégagement des droits, que la métaphysique moderne ramène tout à des forces; la matière est une force, aussi bien que l'esprit, la science, le génie, la vertu, les passions, de même que les capitaux et les machines, sont des forces. Nous appelons puissance une nation organisée politiquement, pouvoir la force politique, collective, de cette nation. — « De toutes les forces, la plus grande, tant dans l'ordre spirituel et moral que dans l'ordre matériel, est l'association, qu'on peut définir l'incarnation de la justice » ¹.

Ici nous apparaît, dit Proudhon, dans toute son évidence, ce que nous ne faisons que soupçonner tout à l'heure, savoir : que le droit de la force tant honni, est non seulement le premier en date, le plus anciennement reconnu, mais la souche et le fondement de toute espèce de droits. Les autres droits ne

(1) *Id. Ibid.*, p. 132.

sont, à vrai dire, que des ramifications ou transformations de celui-là. En sorte que, bien loin que la force répugne par elle-même à la justice, il serait plus exact de dire que la justice n'est elle-même que la dignité de la force.

Ce qui a causé l'erreur des juristes, à l'égard du droit de la force, c'est qu'ils n'ont compris de la force que la violence et l'abus; c'est qu'ils n'ont pas su reconnaître, dans le progrès de la justice, une sorte de développement et de différenciation du droit du plus fort, et pour cela aux époques de décadence et de dissolution, ils n'ont pas su voir que, la perte des libertés et des droits, était un retour au droit simple de la force; car « dans une société parvenue à un degré élevé de civilisation, la force qui abuse se diminue elle-même et tend à se perdre » ¹.

Mais une remarque essentielle est à faire ici : si chaque faculté, puissance, force, porte son droit avec elle-même, les forces, dans l'homme et dans la société, doivent se balancer, non s'anéantir. Le droit de l'une ne peut pas porter préjudice au droit de l'autre.

« Dans une âme maîtresse d'elle-même, dans une société bien ordonnée, les forces ne luttent un moment que pour se reconnaître, se contrôler, se confirmer et se classer. L'opposition des forces a donc pour fin leur harmonie. A cet égard, la destinée des Etats sur le globe n'est pas autre que celle des citoyens d'une même ville, ou des provinces d'un même Etat. Tout antagonisme dans lequel les forces, au lieu de se mettre en équilibre, s'entre-détruisent,

(1) *Id. Ibid.*, p. 132, 133.

n'est plus de la guerre, c'est une subversion, une anomalie » ¹.

Le rapport entre le droit de la force et le droit de la guerre. — Une chose est maintenant certaine, dit Proudhon, c'est que le droit fait son entrée dans le monde par la voie de la force. Le droit de force étant donc, dans l'ordre du développement historique, la souche d'où partent toutes les autres, celui qui naturellement vient après lui, et qui forme le premier embranchement, est le droit de la guerre, à la suite duquel se présenteront, les uns après les autres, le droit des gens ou international, le droit politique, le droit civil, etc...

Mais avant de définir qu'est-ce que le droit de la guerre, il faut préciser de nouveau, que le droit de la force est de sa nature, comme tous les autres droits, pacifiques, puisqu'il implique le droit de l'homme, la dignité de la personne humaine, en un mot la justice.

Quand donc commence la guerre ? La guerre commence, dit-il, alors que le droit de la force, la dignité humaine, la justice n'est pas respecté; et quand la liberté — l'honneur de l'individu ou la souveraineté de l'Etat est en péril. De là, le droit de la guerre, qui dérive du droit de la force et le suppose; mais il n'est pas la même chose que le droit de la force. Il est au droit de la force ce que le code de procédure civile est au code civil, ou le code d'instruction criminelle au code pénal. « Le droit de la guerre est le code de procédure du droit de la force, c'est

(1) *Id. Ibid.*, p. 134.

pourquoi nous définirons la guerre : la revendication et la démonstration, par les armes, du droit de la force ; ou, comme nous l'avons dit d'autre côté, la guerre est un jugement, vrai ou fictif, de la force » ¹. Ce principe remplissait l'âme des anciens ; il plane sur toute leur histoire, mêlé, il est vrai, à d'effroyables abus, parce que le cœur de l'homme est plein de passions et que ses œuvres sont impures ; mais le droit est saint, aussi bien dans la guerre que dans le travail et la propriété.

Le droit des gens. — Nous avons vu que ce qui distingue le droit de la guerre du droit de la force, c'est que celui-ci est le droit par lequel un individu, une corporation, un Etat, réclame une chose comme lui appartenant en raison de la supériorité de sa force, tandis que le droit de la guerre a pour but de régler la manière dont il sera procédé, en cas de refus du défendeur, à la démonstration des forces, laquelle servira en même temps de jugement.

Le droit des gens diffère à son tour du droit de la guerre, en ce qu'il a pour but, non de régler les formes de la guerre, et ce qui s'y rattache : parlemens, armistices, traités de paix, ambassades, etc..., mais de déterminer les cas de guerre et d'en assigner les résultats, en formulant par avance les conclusions de la victoire sur toutes les questions que peuvent soulever l'opposition des puissances, et éventuellement leur conflit. En deux mots, comme la guerre surgit de la négation de droit de la force et a pour but d'en assurer l'exercice, l'objet du droit des gens

(1) *Id. Ibid.*, p. 141.

est, soit d'éviter la guerre, soit de la réduire au strict nécessaire, soit enfin d'en déterminer les effets, en fixant théoriquement, d'après le droit de la force, les obligations des peuples les uns envers les autres et les conséquences de leurs luttes.

Mais en fait de relations internationales, dit Proudhon, il n'existe aucun principe reconnu. Chaque Etat suit sa tradition, chaque peuple son instinct, au risque de se perdre dans sa propre cupidité : l'Italien, en politique, est machiavéliste; l'Anglais utilitaire et malthusien; le Français glorieux et artiste; le Russe, comme l'a dit Napoléon I^{er}, est Grec du Bas-Empire; l'Allemand cherche, sans le trouver, son droit historique, ce qui fait qu'il n'y a toujours point d'Allemagne. Tout est à créer. La Révolution française elle-même n'a produit que des aspirations. « Mais le premier mot reste à dire, et ce mot bien simple, c'est que *la guerre ne finira, la justice et la liberté ne s'établiront parmi les hommes, que par la reconnaissance et la délimitation du droit de la force* » ¹.

Le droit de la force, le droit de la guerre et le droit des gens se soutenant, s'impliquant et s'engendrant les uns les autres, gouvernent l'histoire. Ils sont la providence secrète qui mène les Nations, fait et défait les Etats, et mettant d'accord la force et le droit, conduit la civilisation par la route la plus sûre et la plus large.

Après avoir défini le caractère, la primordialité et l'importance du droit de la force, après avoir analysé tous les droits existant dans la société, Prou-

(1) Id. *Ibid.*, p. 162.

dhon donne la gamme de tous les droits qui découlent du droit de la force :

1. Droit de la force;
2. Droit de la guerre;
3. Droit des gens;
4. Droit politique;
5. Droit civil ou domestique;
6. Droit économique;
7. Droit philosophique, ou de la pensée libre;
8. Droit de la liberté, où l'humanité, formée par la guerre, par la politique, par les institutions, par le travail et le commerce, par les sciences et arts, n'est plus régie que par la liberté pure, sous la loi unique de la raison.

Dans cette gamme des droits, la force fait la basse, la liberté est l'octave. La dominante varie selon le caractère de la race et le degré de civilisation. Par conséquent « la tendance est à la liberté pure devenue synonyme du droit pur; c'est l'idéal de la civilisation, l'expression la plus élevée de la force » ¹.

*
**

Tous les efforts de Proudhon ont été de déterminer le principe, l'élément moral contenu dans la guerre, la justice. Toutes ses démonstrations, exemples, formules aboutissent à cette conclusion où il met en relief un des points essentiels de sa doctrine politique contenue dans son livre : « La formation, la fusion, la décadence, la décomposition et la reconstitution des Etats, obéissent à une direction générale, dont le but est de créer peu à peu l'harmonie et la

(1) *Id. Ibid.*, p. 193.

liberté sur le globe. L'agent ou ministre de cette haute pensée est la guerre. Si les jugements de la guerre sont conformes au plan providentiel, ils deviennent définitifs et nulle puissance ne peut les abroger. Au contraire, si ces jugements sont entachés de fraude, de hasard, de surprise, d'incompétence ou d'abus, ils ne tiennent pas, la raison historique les casse. Il n'y a pas de victoire valable en dehors du plan tracé par cette raison supérieure et des conditions de combat qu'elle prescrit. Il ne suffit pas à la guerre qu'on soit le plus fort, si la guerre est faite sans motif; il ne suffit pas davantage, en supposant la légitimité du conflit, que l'on ait battu l'ennemi, si l'on n'a pas véritablement la supériorité de la force. Le droit de guerre violé, la victoire devient stérile et nulle; car, comme la guerre a ses formes et sa compétence, comme elle a ses prévarications et ses erreurs, elle a aussi sa sanction, sanction incorruptible, je dirais presque divine en quoi elle l'emporte sur tous les tribunaux... et on compilerait toutes les histoires qu'on n'y trouverait pas un seul fait qui contredise cette théorie : la guerre est le jugement de la force. Elle devient un contre-sens dès que, par un artifice quelconque, la victoire est obtenue sur la force. C'est pourquoi l'action guerrière ne finit pas au champ de bataille » ¹.

Par conséquent nous connaissons le principe contenu dans le phénomène de la guerre : la justice. Il faut connaître aussi les manifestations ou les formes de la guerre. Or, Proudhon trouve et démontre que les formes de la guerre ne correspondent pas à son principe.

(1) *Id. Ibid.*, XXV.

Les formes de la guerre ou la guerre dans les formes. — On appelle guerre dans les formes, dit-il, celle « où les puissances belligérantes sont censées remplir, l'une envers l'autre, les conditions qui assurent la loyauté du combat, l'efficacité de la victoire, par conséquent, la légitimité et l'irrévocabilité de l'incorporation » ¹. La guerre étant la procédure du droit de la force, elle a comme toute procédure, ses formes.

Ces règles ou formes de la procédure guerrière n'ont rien d'arbitraire. Comme nous l'avons vu, la guerre est le sommet de l'humaine vertu, une justice divine, évoquée par la conscience des nations, pour le plus grand et le plus solennel jugement. Le champ de bataille est la véritable assise des peuples; c'est la communion et le paradis des braves. Pour cela, la guerre doit procéder avec toute la circonspection, toutes les formalités et garanties de la justice. Tout ce qui peut assurer la sincérité et l'honorabilité de la lutte, le triomphe légal de la force, est d'obligation à la guerre; tout ce qui peut y porter atteinte, fausser la victoire, soulever les protestations de la défaite, envenimer les ressentiments, est défendu. La victoire déshonorée, n'aurait de garantie que dans le massacre; le vainqueur, condamné à la destruction totale du vaincu, n'aurait accompli qu'une œuvre d'infamie et d'impuissance.

A la guerre, selon Grotius, et tous les auteurs, il est permis non seulement de blesser et de tuer, ce qui est la conséquence inévitable du combat, mais d'assassiner, permis d'empoisonner; permis de pas-

(1) *Id. Ibid.*, p. 218.

ser au fil de l'épée des populations entières, sans distinction d'âge ni de sexe; permis de les transporter; permis de saccager, brûler, dévaster; permis de violer; permis de réduire à l'esclavage; permis de massacrer les prisonniers; permis de piller, rançonner, déposséder, confisquer; permis de dépouiller les sépultures...

Mais on sait que le progrès des mœurs a, jusqu'à un certain point, adouci ces droits et qu'il est passé dans les habitudes militaires de s'abstenir de tous sévices ou dégâts inutiles. — « Si nous pouvions espérer, dans cet exercice redoutable de la puissance armée, une réforme, avouons que bien loin de nous effrayer de l'effusion du sang, nous verrions, dans ce mystère de la mort et de la justice, la consommation de la félicité humaine, nous adorerions la guerre, comme la manifestation la plus sublime de la conscience, et nous nous inclinerions à la voix du canon comme le peuple d'Israël à la voix de Jéhovah ».

« Malheureusement, la guerre n'est point telle, dans son action, que son principe et sa fin la supposent. La théorie dit blanc, la pratique exécute noir, tandis que la tendance est au droit, la réalité ne sort pas de l'extermination. Entre le fait et l'idée, non seulement la contradiction est complète, elle paraît irrémédiable » ¹.

Critique des opérations militaires, de la tactique et de la stratégie. — D'après Proudhon, la tactique et la stratégie doivent être renouvelées de fond en comble, en réclamant, au nom du droit de la force,

(1) *Id. Ibid.*, p. 227.

et pour l'honneur même des armes, une distinction plus exacte des choses qui sont licites à la guerre et de celles qui doivent être considérées comme illicites, par suite, une détermination légale des mouvements. Il pose ce principe, contraire à l'opinion généralement répandue, — qu'à la guerre ce sont surtout les forces physiques et morales, qui doivent vaincre; que l'habileté du tacticien et du stratège ne doit paraître qu'en seconde ligne et seulement comme directrice des forces.

Napoléon, ce grand capitaine, méconnaissant complètement les vrais principes de la guerre et la loi des forces, après avoir réuni à son empire, par des incorporations mal entendues, la moitié de l'Europe, succomba sous l'avalanche de ces forces soulevées, pour laisser après sa chute la France moindre qu'il ne l'avait prise. « Trop souvent et dans une trop large mesure il avait remplacé la masse par la vitesse, la force par le génie, le temps par l'intensité de son action » ¹. Ce fut l'illusion de sa vie, illusion si forte, qu'elle séduisit ses contemporains et tous ses compagnons d'armes et qu'elle séduit encore aujourd'hui ses historiens. Jamais l'art des batailles ne produisit pareil virtuose; jamais non plus favori de la victoire ne fut aussi humilié par la force.

Devant cette consécration éclatante des lois rationnelles de la guerre, devant cette impuissance de l'art, à suppléer entièrement à la force, nous sommes donc fondés à soutenir, dit Proudhon, que si l'intelligence, si toutes les facultés morales d'un peuple ont leur rôle à la guerre, ce ne peut être qu'à titre

(1) *Id. Ibid.*, p. 237.

de directrices de la force, et nullement en vue de la remplacer; qu'il faut, par conséquent, se défier des victoires rapides, des conquêtes faciles, des incorporations improvisées; par-dessus tout, de toute violence qui s'écarte du caractère d'une lutte généreuse, tout ce qui tend à substituer les horreurs d'une extermination sans combat et les massacres de l'embuscade au duel régulier des forces en conflit, doit être réprouvé.

Or, examinant la tactique des batailles modernes, on n'y découvre point ce caractère de haute moralité, de conservation, partant de certitude, qui seul rend la guerre loyale et la victoire légitime. Proudhon trouve même que, sous ce rapport, nous avons depuis deux siècles fortement rétrogradé; on fait plus de mal à l'ennemi, grâce à la violence des chocs et à la supériorité des armes, mais on s'en fait proportionnellement davantage à soi-même, ce qui rend la victoire équivoque. On tue plus de monde sans obtenir plus de succès. Le matérialisme de la bataille s'est accru avec la civilisation, précisément le contraire de ce qui aurait dû se produire.

Ainsi les formes de la guerre ne correspondent pas à son principe. La pratique contredit cette magnifique conception. Après avoir reconnu, défini, analysé, l'élément moral qui pénètre et remplit la guerre, après avoir fait la théorie de cet élément et en avoir développé les lois, Proudhon a reconnu, dans cette même guerre, la présence d'un élément opposé, bestial. Il n'y a pas seulement dans la guerre, de la religion, du droit, de la poésie, de l'héroïsme et de l'enthousiasme; il s'y mêle, à dose au moins égale, de

la colère, de la haine, de la perfidie, une soif de butin inextinguible avec la plus grossière impudicité. La guerre se présente donc à nous sous une double face : la face d'archange et la face de démon. « Sublime en sa mission avouée de justicière, la guerre est infâme dans la cause secrète qui la produit ». Pour déterminer la cause exacte de la guerre, il faut pénétrer au delà des apparences politiques. La guerre provient de la « rupture de l'équilibre économique » ¹. Considérée dans le temps comme dans l'espace, cette rupture n'est pas un accident chronique, elle est un phénomène constant que Proudhon désigne sous le nom de « paupérisme ».

*
**

Cette dernière explication étant de nature économique et parce que Proudhon voit la transformation de la guerre étroitement liée à l'évolution économique de la société humaine, nous l'avons rangé, sur ce point de vue, parmi les auteurs qui ont donné à la guerre une explication positivo-évolutionniste (p. 170).

*
**

KANT (1724-1804).

Kant montre dans *l'Origine probable de l'espèce humaine* (1786), dit M. Basch, comment aux deux instincts primordiaux de la nature humaine — l'instinct de nutrition et l'instinct sexuel — la raison vient

(1) Id. *Ibid.*, p. 326.

joindre d'abord la prévision, c'est-à-dire la faculté de ne pas vivre entièrement dans le présent, mais de prévoir et de prévenir l'avenir, et ensuite la conscience que c'est l'homme qui est la fin dernière de la nature. Une fois muni de ces pouvoirs, l'homme passe de l'ère de la paix et de l'union à celle du travail et de la discorde, prologue de la vie sociale. Les cultivateurs et les citoyens s'opposent aux pasteurs nomades et la guerre éclate entre eux. Puis Kant énumère tous les maux qu'entraîne la civilisation. Mais, tout comme Leibnitz, il cherche à disculper la Providence, en montrant le bien qui jaillit des maux sociaux. Sans doute, les plus grands maux qui écrasent les peuples civilisés, nous viennent de la guerre : c'est elle qui absorbe toutes les forces vives de l'Etat, tous les fruits de la civilisation, lesquels pourraient être employés au progrès de la culture déjà existante; il la rend responsable des restrictions violentes imposées en tous lieux à la liberté.

Mais Kant se demande « ce que deviendraient sans la guerre, la civilisation, l'union des classes dans la république et la liberté laissée aux hommes ? » ¹.

La volonté de puissance. — Tous les maux sont justiciables par le fait que le but de la nature est la création d'un type de plus en plus parfait, l'homme. La voix qui conduit à la réalisation de ce type est l'histoire; par conséquent, c'est la philosophie de l'histoire qui explique l'ascension de l'homme animal à

(1) KANT, *Muthmasslicher Anfang des Menschengeschlechtes*, Hartenstein, 1867, t. IV, p. 316 à 329, cité par V. BASCH, *Doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne*, Paris, Alcan, 1927, p. 61.

l'homme vraiment homme, dont l'essence est d'être doué de raison et d'une conscience qui lui impose le devoir de développer pleinement cette faculté raisonnable. Or ce développement, pour l'homme, n'est possible que dans la vie de l'espèce; l'homme ne veut pas seulement vivre individuellement comme l'animal, mais au contraire vivre avec les autres et prendre conscience de la supériorité qu'il a sur eux. De cette façon, la volonté de vie devient la volonté de puissance, laquelle est l'instinct fondamental de l'homme, en tant qu'animal social. C'est, donc, cette volonté de puissance qui est le grand ressort de l'humanité; c'est grâce à ce ressort que se développent d'une part, les forces physiques et intellectuelles qui maintiennent ou élèvent l'homme dans la société, c'est grâce à lui aussi que, d'autre part, s'établissent l'ordre juridique et l'ordre politique, mettant les hommes à l'abri d'une mutuelle barbarie. Une fois cet ordre, tant juridique que politique, établi, naît un état de paix et de sécurité, par lequel le primitif antagonisme et la nécessaire émulation entre les hommes ne sont pas détruits, mais réfrénés. Cet état de paix et de sécurité n'est pas un état de félicité individuelle; les passions de l'homme ou leur maîtrise ne le rendent ni plus heureux ni plus vertueux; mais la Providence se sert de ces moyens, c'est-à-dire de l'antagonisme inné en lui, pour permettre à l'homme de déployer ses facultés rationnelles; la fin dernière qu'Elle vise est une Société des Nations basée sur des fins morales; elle y parviendra par une émulation pacifique, sur l'ensemble des forces. L'histoire est donc l'éducation du genre humain. La

nature a mélangé chez l'homme les instincts égoïstes et sociaux dans une proportion telle qu'il en devait naître nécessairement, d'une part, une lutte pour la suprématie sociale et, de l'autre, des forces créatrices d'ordre juridique et politique, capables de réfréner ses instincts égoïstes. L'homme part du mal pour arriver à travers « un chemin âpre et rude, à travers des catastrophes menaçant la destruction de tout le genre humain, à la création d'un bien qui n'a pas été voulu, mais qui une fois atteint, se maintient par lui-même » ¹.

Comment est-il possible, se demande Kant, de concilier l'inévitable antagonisme entre les instincts anti-sociaux et les instincts sociaux. « Ces instincts sont nécessaires tous deux : sans la volonté de puissance les hommes s'endormiraient dans une lâche paresse et une voluptueuse quiétude; sans les instincts sociaux les hommes s'entredévorerait. C'est la création de l'Etat qui réconcilie les deux instincts » ².

L'essence de l'Etat, d'après Kant, réside dans la nature morale de l'homme, et l'origine de l'Etat s'explique par le fait que les hommes, qui sont naturellement égoïstes et condamnés, par leur ambition, leur volonté de puissance et leur cupidité, à vivre dans un état de guerre au moins virtuel, finissent par trouver cet état insupportable et conviennent de renoncer à la liberté illimitée de l'état de nature, en faveur d'une puissance ayant droit et force de contrainte sur toute manifestation de force illégitime et de recevoir en

(1) Cité par V. BASCH, *Ibid.*, p. 63.

(2) KANT, *Idee zur einer allgemeine Geschichte in weltbürgerlicher Absicht*, t. IV, p. 143 à 144. Cité par V. BASCH, *Ibid.*, p. 63.

échange une liberté limitée, mais garantie par la loi ¹.

Il en est de même des Etats. Là aussi, la nature s'est servie de l'antagonisme qui jaillit nécessairement entre eux et qui se manifeste par les guerres, armements et les incalculables misères qu'ils entraînent. Mais les guerres sont, en quelque sorte, des essais tendant à faire naître de nouveaux rapports d'Etats et à former, par la destruction et le démembrement des corps politiques anciens, des corps nouveaux, qui à leur tour ne pourront pas subsister tels qu'ils sont et devront subir des révolutions nouvelles, jusqu'à ce que, par une nouvelle institution, par des conventions et une législation communes, jaillisse enfin un Etat qui puisse subsister. « Toute l'histoire de l'espèce humaine n'est que la réalisation du dessein de la Providence, pour produire une constitution parfaite de tous les Etats. Cette institution ne pourrait être réalisée que par l'établissement de la Paix perpétuelle » ².

Mais, à côté de cet idéal de Paix perpétuelle, Kant est forcé de reconnaître l'actualité de la guerre, comme une nécessité inévitable de l'humanité vers le progrès : « La guerre, pourvu qu'elle soit menée avec ordre et qu'elle ne lèse pas les droits civils, a quelque chose de sublime et l'âme d'un peuple, qui fait la guerre de cette façon, est d'autant plus sublime que celui-ci est exposé à plus de périls et qu'il a su les affronter avec plus de courage; une longue paix, au contraire, fait prédominer, d'habitude, l'esprit mer-

(1) V. BASCH, *Ibid.*, p. 64.

(2) *Idee zur einer allgemeine Geschichte in weltbürgerlicher Absicht*, loc. cit., p. 148 à 157, cité In. *Ibid.*, p. 66.

cantile et avec lui, le vil égoïsme, la lâcheté et la mollesse » ¹. Dans l'absence d'un concert entre tous les Etats et en présence d'obstacles qu'opposent la possibilité même de ce système organique, l'ambition, la cupidité et l'esprit de domination, de ceux qui détiennent le pouvoir, font que la guerre est inévitable.

« La guerre est un essai involontaire et mystérieux, mais cependant voulu peut-être par la Providence, bien que dû à des passions incoercibles, que tentent les hommes, sinon de réaliser, au moins de préparer la légalité et la liberté des Etats et par là, l'unité d'un système de ces Etats fondé sur la morale. De cette façon la guerre, malgré les terribles fléaux dont elle accable l'espèce humaine et les fléaux plus terribles encore dont sa préparation menace les sociétés en temps de paix, serait un ressort de plus pour développer jusqu'au plus haut degré les talents utiles à la civilisation, puisque l'espoir d'un état de paix et de bonheur des peuples s'éloigne tous les jours davantage » ². « Jusqu'au moment suprême de la constitution des Etats-Unis d'Europe, que chaque peuple ait la main sur la garde de l'épée; autrement, il pourrait disparaître avant le grand jour » ³.

Observations critiques. — Kant, dit M. Victor Basch, affirme que la guerre est une nécessité actuelle de l'humanité; elle est une étape provisoire et inférieure que l'humanité est obligée de parcourir, étape dont

(1) KANT, *Kritik der Urteilskraft*, loc. cit., t. V, p. 270 et 271, cité Id. *Ibid.*, p. 69.

(2) KANT, *Kritik der Urteilskraft*, t. V, p. 446, cité Id. *Ibid.*, p. 70.

(3) Citations par A. FOULLÉE, *Esquisses psychologique des peuples européens*, Paris, Alcan, 1927, p. 310.

se sert la Providence comme d'un moyen pour parvenir à ses fins véritables qui sont la justice, la liberté et la paix. « Kant est et reste l'ennemi irréconciliable de la guerre, est et reste l'apôtre fervent de la paix » ¹.

De même M. Maurice de Wulf trouve « qu'on ne découvre rien dans la doctrine de Kant qui ressemble à une déification de la société, à une justification de l'absolutisme gouvernemental. Ceux qui font remonter à Kant la paternité intellectuelle des principes du militarisme allemand oublient que Kant s'est dressé comme l'apôtre de la paix » ².

*
**

FICHTE (1762-1814).

Fichte imposa à la doctrine kantienne deux transformations : « la première est la transformation moniste : il n'y a qu'une seule réalité, c'est le *Moi Absolu*, correspondant à l'Esprit Absolu de Hegel. La seconde est la transformation idéaliste : en déclarant que le *Moi* ou l'Esprit Absolu est la seule réalité, il s'ensuit que le *non-moi*, ou l'objet que cette Intelligence absolue se représente, n'est qu'un produit de cet Esprit; ce non-moi est ce que nous appelons notamment le monde extérieur; si bien que tout cet ensemble de corps, de plantes, d'animaux, d'organismes humains, etc., n'ont aucune existence en dehors de l'Esprit qui les engendre ».

(1) Victor BASCH, *Doctr. pol. philos. class. Allem.*, p. 71.

(2) Maurice de WULF, *Guerre et philosophie*, Paris, Bloud et Gay, 1916, p. 8.

« Le Moi Absolu, cette sorte d'Esprit Racique, Impersonnel, descend dans un nombre indéfini de Moi individuels..... De toutes les nations dans lesquelles l'Esprit Impersonnel se réalise, la meilleure est la nation allemande » ¹. Pour arriver à cette théorie, Fichte « suppose qu'au début de l'humanité il a existé comme deux espèces profondément différentes : d'une part, un peuple en qui la Raison a élu domicile, tout proche encore de la divinité, dont émane l'homme et qui incarne toutes les facultés vraiment humaines, c'est-à-dire divines, de l'espèce : *le Normalvolk*, et, de l'autre, les peuplades sauvages et grossières, filles de la terre rude et de la nature élémentaire, guidées par les seuls instincts de la conservation de soi et de la propagation de soi. L'histoire est la lutte entre ces deux espèces » ².

Tout d'abord le *Normalvolk*, grâce à la connaissance des métaux, soumit les peuplades qui les ignoraient. Puis, en Asie, il subjugué les nations autochtones et forme les grands Empires despotiques des Assyriens, des Mèdes et des Perses. De là, il envoie dans l'Europe encore barbare, en Grèce, à Rome, quelques chefs comme Cecrops, Cadmus, Pelops, qui y forment des petits Etats, des colonies dont ils se proclament les rois, jusqu'à ce qu'il se fonde des républiques, dans lesquelles le peuple, descendant des autochtones, lutte contre les aristocrates, descendant du *Normalvolk*, et l'emporte sur eux, jusqu'à ce que Rome réussisse à réunir à nouveau en un seul Etat toutes les nations que le *Normalvolk* avait peu à peu

(1) Maurice de WULF, *Ibid.*, p. 10, 11.

(2) V. BASCH, *Doctr. polit. philos. class. Allem.*, p. 84.

cultivées, et établisse, dans tous l'univers connu, la liberté civile, la participation au droit, de tous les hommes libres, une législation juste, des finances réglées, des lois humaines et le respect des religions de toutes les nations. Puis la vraie religion du Normalvolk — le christianisme — sortit des lieux inconnus où elle était née, se répandit à travers tout l'empire de la culture, devint religion d'Etat, et créa un monde nouveau : l'Etat chrétien dont la mission fut de réaliser l'égalité et la liberté personnelles.

Ce sont les peuples germaniques qui, ayant seuls formé des établissements stables, furent les principaux représentants de la culture nouvelle.

Les Etats particuliers grandissent et les plus puissants d'entre eux aspirent à la Monarchie Universelle. La tendance vers cette monarchie devient le principe moteur de l'histoire moderne¹.

Dans chaque période de l'histoire, la patrie de l'européen c'est l'Etat d'entre les Etats européens qui est au sommet de la culture. Cet Etat en commettant de graves erreurs, périra avec le temps en cessant, par conséquent, d'être au sommet de la culture. Mais c'est parce qu'il périt et qu'il faut qu'il périsse que surgissent d'autres Etats et, parmi ces Etats, un Etat en particulier qui occupera à son tour le sommet occupé par le premier. — Les hommes peuvent rester fidèles à l'Etat écroulé; « quant à l'esprit frère du soleil, il sera irrésistiblement attiré par l'Etat nouveau où règne la lumière et le droit et s'y tournera »¹.

(1) *Id. Ibid.*, p. 85-89.

Une nation qui, comme la nation allemande, ne vise qu'à garder pour elle-même, et qu'à affirmer la forme particulière de son existence, et non pas à l'imposer aux autres, n'a pas été mise sans intention au milieu des peuples, lesquels, dès qu'ils ont acquis la plus médiocre parcelle de culture, éprouvent immédiatement le besoin de la répandre au dehors. Mais dans le plan éternel présidant à la marche du genre humain, elle est destinée à servir de digue contre cette indiscretion intempestive, afin de donner, non seulement à elle-même mais à tous les autres peuples de l'Europe, la garantie que tous peuvent poursuivre, de la façon qui leur convient, le but commun.

« Le génie étranger sèmera les voies foulées par l'antiquité de fleurs, et tissera autour de la sagesse de vie, qu'il prendra pour la philosophie, un vêtement gracieux. Mais l'esprit allemand ouvrira des puits nouveaux, introduira la lumière et le jour dans leurs abîmes, lancera d'énormes blocs de pensées dont les siècles futurs se construiront des demeures. Le génie étranger sera un sylphe charmant planant d'un vol léger au-dessus des fleurs germées elles-mêmes de son sol, nichant en elles sans les courber, et s'imbibant de leur rosée rafraîchissante... L'esprit allemand est un aigle qui, d'un effort violent, lance dans les airs son corps pesant et, de ses ailes puissantes, et exercées, accumule, sous lui, des masses d'air, pour s'approcher le plus près du soleil dont la vision le ravit » ¹.

(1) FICHTE, *Reden an die Deutsche Nation*-Œuvres, p. 339, 340, cité par V. BASCH, *Ibid.*, p. 95, 96.

Entre cosmopolitisme et patriotisme, dit Fichte, il n'y a pas antinomie : celui-là n'est que l'expression la plus parfaite de celui-ci. Le moyen de réaliser ce cosmopolitisme est de répandre le plus largement possible la science. Or, c'est en Allemagne qu'est vraiment née la science et, par conséquent, les Allemands seuls peuvent comprendre que la propagation de la science est la fin dernière de l'humanité. Si bien que ce sont seulement les Allemands qui peuvent être patriotes et travailler, tout en travaillant pour la nation, pour le genre humain tout entier ¹.

« D'après cette manière de concevoir le patriotisme, dit M. Maurice de Wulf, résulte que les autres peuples sont à l'Allemagne ce que le *Non-Moi* est au *Moi*. De même qu'en métaphysique le *Non-Moi* ou le monde extérieur n'a, devant le *Moi-Absolu*, d'autre raison d'être que d'alimenter le besoin d'agir de cet Esprit....., de même les autres peuples n'ont de raison d'être que s'ils entrent dans le champ d'éclairage de la nation élue » ².

La guerre. — Dans l'esprit de Fichte, d'après M. Victor Basch, c'est seulement le concept de guerre véritable qu'il envisage, c'est-à-dire la guerre pour la liberté. Il la conçoit de la manière suivante : « Une multitude d'hommes unis par une histoire commune, en vue de l'établissement d'un Etat, s'appelle un peuple, et l'indépendance et la liberté de ce peuple consistent à se développer par lui-même en un Etat. Cette liberté et cette indépendance sont mises en pé-

(1) *Id.*, *Der Patriotismus und sein Gegenteil*, *Patriotische Dialogen aus dem Jahre 1807*. Œuvres, t. XI, p. 221 à 274, cité *Id.* *Ibid.*, p. 90.

(2) Maurice de WULF, *Guerre et Philosophie*, p. 13.

ril lorsque la marche de ce développement est entravée par la violence, lorsqu'on tente d'incorporer cet Etat dans un autre Etat ou lorsqu'on menace de détruire ses droits. Si alors le peuple se lève pour défendre sa vie, son individualité, ses prérogatives, la guerre qui éclate est « la guerre véritable », non plus la guerre qui ne regarde que les familles régnantes, mais la guerre populaire à laquelle les lâches seuls songent à se soustraire. Pour cette guerre-là, joyeusement, les citoyens donneront leurs biens, donneront leur vie; dans cette guerre-là, ils se refuseront à toute paix avant la victoire définitive, c'est-à-dire avant qu'ils soient garantis contre toute menace ultérieure » ¹. « Par la guerre aussi et par la lutte commune, un peuple devient un peuple ». Mais il faut naturellement que cette guerre soit une guerre nationale, une guerre voulue par tous, une guerre de défense et de libération.

Les Français, dit Fichte, ne pourront jamais s'élever jusqu'à l'idée complète et profonde de la liberté et d'un empire du droit, puisqu'ils n'ont pas l'idée de la valeur personnelle véritablement créatrice. « C'est cet Empire de la liberté et du droit, ce concept d'un Etat vraiment un et harmonieux que les Allemands ont reçu de l'architecte du monde la mission de réaliser. Chez eux, l'Etat, l'Empire, (das Reich) jaillira de la liberté personnelle et individuelle, de la personnalité cultivée avant et en dehors de tout Etat, puis cultivée dans les différents Etats qu'ils ont formés ou qu'ils formeront » ¹.

(1) Cité par V. BASCH, *Doctr. polit. philos. class. Allem.*, p. 104 et 105.

Observations critiques. — a) Les opinions sur les idées de Fichte ont été assez variées. Ainsi M. Victor Basch trouve que Fichte a été seulement « l'homme de la révolution, de la levée en masse, de la nation armée, un patriote, comme l'ont été les géants de 1793, un jacobin mystique » ¹.

D'autre part, M. Boutroux affirme, dans une étude publiée dans la *Revue des deux mondes*, que « c'est de Fichte que procède pour la grande part, la philosophie de l'Allemagne militariste » ².

La vérité est que la théorie de la prédestination du Normalvolk eut une grande influence sur l'esprit allemand, quoique cette théorie soit purement sentimentale et dépourvue, aussi comme la prétendue supériorité de la langue allemande, de base scientifique.

b) Le « Moi absolu » de Fichte est une notion obscure, dogmatique; « hardiesse dogmatique, d'abord dans le sens de l'idéalisme, puis dans le sens de la philosophie de l'Absolu, tel est le caractère par lequel Fichte se distingue de Kant, dont la préoccupation constante était de se tenir à égale distance du subjectivisme et du mysticisme » ³.



(1) *Id. Ibid.*, p. 109.

(2) Cité par Maurice de WULF, *Guerre et philosophie*, p. 7.

(3) Xavier LÉON, *La philosophie de Fichte*, Paris, Alcan, 1902, préface de Emile BOUTROUX, p. XVI.

HEGEL (1770-1831).

Le point de départ du hegelianisme, c'est la philosophie de Kant, pour lequel la réalité est un dualisme, le *noumène* et le *phénomène*. Les successeurs de Kant ont cherché, par différentes méthodes, à remplacer ce dualisme par des conceptions unitaires. Ainsi, comme nous l'avons vu, pour Fichte : le développement de la réalité c'était le *Moi absolu*, qui crée le matériel de la connaissance, donc la réalité; la création est un acte irrationnel, inconscient, de l'Esprit, du *Moi absolu*. Pour Schelling, l'Absolu n'est ni esprit ni matière; il est supérieur à tous deux : la création est une impulsion irrationnelle de l'Absolu.

Hegel supprime l'irrationnel; pour lui la réalité est un procès logique : tout ce qui est réel est rationnel et, inversement, tout ce qui est rationnel est réel. Le fondement de la réalité ultime, l'Absolu, n'est pas un acte (Fichte), mais une idée logique. La création n'est pas inconsciente, irrationnelle (Fichte, Schelling), elle est consciente, rationnelle, logique. Nous pouvons nous élever jusqu'à l'Absolu par la voie de la raison seulement.

L'évolution de l'Esprit Absolu objectivé. — Les événements qui se sont déroulés depuis l'origine de l'humanité, sont dus à la marche raisonnable et nécessaire de l'Esprit de l'Univers, de cet Esprit dont la nature (la liberté) est toujours une et identique, mais qui déploie cette nature dans la réalité du monde. Etre libre, c'est ne dépendre de rien de ce qui est en dehors de soi; c'est avoir conscience de soi et de

faire de soi ce qu'on est en soi, de se concentrer sur soi.

L'histoire universelle est la succession des étapes de cette concentration de l'Esprit Universel, dont la forme objective, réelle, c'est l'Etat ou l'Empire. Or l'Empire, l'incarnation de l'Esprit Universel, après avoir appartenu à l'Orient, à la Grèce, à Rome, a passé à la race germanique.

Au peuple qui représente le plus exactement, à un moment donné, l'Idée de l'Esprit du monde, échoit la domination du monde à cette époque et la réalisation de cette Idée. Ce rôle ne peut lui incomber qu'une fois. « Contre le droit absolu, qui est le sien, d'être le représentant du degré présent du développement de l'Esprit du monde, les esprits des autres nations n'ont aucun droit et ils ne comptent plus dans l'histoire, car leur temps est passé » ¹.

L'Etat, l'incarnation de l'Esprit absolu. — La présence de Dieu au sein de l'Univers, dit Hegel, exige que l'Etat soit : sa cause est le pouvoir de la raison se réalisant comme volonté. Lorsqu'on considère l'idée de l'Etat, il ne faut pas avoir devant les yeux des Etats particuliers, des institutions déterminées, mais l'Idée, ce véritable Dieu ².

La Raison, donc matière infinie et forme infinie de toute vie naturelle et spirituelle est objectivée, réalisée dans l'Etat. L'Etat est la « vie morale réelle », « la réalisation de la fin absolue, c'est-à-dire de la liberté », qui « dans ses lois cristallise le général »,

(1) HEGEL, *Philosophie des Rechts, Werke*, t. IX, p. 340, 433, 436, 439, cité par LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, thèse, Paris, Giard, 1906, p. 461.

(2) Victor BASCH, *Doctr. polit. philos. class. Allem.*, p. 216-225.

incarne l'*Idée divine* telle qu'elle se révèle sur terre, est l'objet même de l'histoire universelle « où la liberté s'objective et vit dans la jouissance de cette objectivité », « le foyer et le centre de toutes les manifestations concrètes de la vie d'un peuple : de l'art, du droit, des mœurs, de la religion, et de la science » ¹.

L'individu subordonné à l'Etat. — L'individu, la famille et la communauté ne sont que des étapes de la marche de l'Idée. Il advient que ces étapes s'opposent radicalement. Mais, quelque violente qu'elle soit, cette opposition ne saurait être que transitoire, puisque les antagonistes sont les porteurs, à des rangs différents, du même idéal moral, de la même fin cosmique et que, nécessairement, le moment arrive où ils s'harmonisent, étant entendu que l'incarnation inférieure de l'idéal moral, l'individu, finisse par reconnaître la supériorité de l'incarnation de cet idéal, qui représente la communauté, et s'y subordonne.

« L'Etat, fin en soi absolue, en qui la liberté atteint à sa pleine réalisation, a des droits souverains sur l'individu dont le devoir suprême est d'être membre de l'Etat ». « C'est le devoir de tout individu de reconnaître son néant devant l'individualité substantielle de l'Etat ».

Le peuple constitue cette partie de l'Etat, qui ne sait pas ce qu'elle veut, seulement l'Etat, l'incarnation de la Raison, est le fruit d'une connaissance avertie dont le peuple est incapable.

L'Etat, puissance absolue sur terre. — Tout Etat « puissance absolue sur terre » a, vis-à-vis d'un autre

(1) *Id. Ibid.*, p. 216-225.

Etat, une souveraine autonomie et son droit premier et absolu est de voir cette autonomie reconnue par cet autre Etat. L'obligation d'observer les traités contractés est le principe fondamental du droit international. Mais comme tous les Etats sont souverains, ils sont, les uns vis-à-vis des autres, dans l'état de nature, et leurs droits ont leur réalité non dans une volonté placée au-dessus d'eux, mais dans leur propre volonté. Il ne saurait donc y avoir entre les Etats qu'un arbitrage. Mais cet arbitrage est toujours contingent.

L'idée kantienne d'une paix perpétuelle, ménagée par une Société des Nations, dont l'arbitrage, en cas de conflit, serait reconnu par tous les Etats, ce qui rendrait toute guerre impossible, suppose l'accord unanime de tous les membres de la Société, accord qui repose, en dernière analyse, sur la volonté souveraine de chacun d'entre-eux et reste, par conséquent, frappé de contingence.

Les conflits entre les Etats ne peuvent, donc, si les volontés particulières ne parviennent pas à s'entendre, être résolus que par la guerre. « Par conséquent c'est la guerre seule qui peut désormais décider, non pas lequel des droits affirmés par les deux parties est le droit véritable, — car les deux parties ont des droits véritables, — mais bien lequel des deux droits doit céder à l'autre. C'est à la guerre qu'appartient cette décision précisément, parce que les deux droits contradictoires sont également vrais et qu'il faut autre chose — la guerre — qui les rende inégaux,

pour qu'ils puissent se concilier, ce qui ne peut avoir lieu que si l'un cède à l'autre » ¹.

Le fait donc que les intérêts extraordinairement multiples et complexes des différents Etats entrent nécessairement en conflit et qu'il est impossible de décider, dans la plupart des cas, si l'intérêt de tel Etat doit légitimement l'emporter sur l'intérêt de tel autre, explique et justifie la guerre, car, d'après Hegel, le droit n'est pas autre chose que l'intérêt d'un Etat fixé et concédé par les traités. Or les traités, d'après lui, sont frappés de contingence, ils sont révocables; donc un Etat ne peut être lié à sa parole, à ses actions, puisque, autrement, il serait en contradiction avec sa nature même : la liberté absolue. « Les droits de l'Etat dépassent ceux de toutes les autres manifestations de la volonté libre; l'Etat est la liberté dans sa forme la plus concrète; au-dessus de lui il n'y a plus que la vérité absolue, et suprême de l'Esprit de l'Univers » ².

La guerre, d'après Hegel, découle inévitablement de la nature de l'Etat. Elle se justifie par les considérations suivantes : dans l'immense être articulé et organisé que constitue l'Etat, tout ce qui n'est pas lui et, par conséquent, aussi la propriété et la vie, n'est que du fini et du contingent. Ce qui est contingent, par nature, a le sort du contingent et ce sort est nécessaire. Il est donc nécessaire que des choses finies comme la propriété et la vie soient posées comme des contingences. Un peuple, où les choses finies et

(1) HEGEL, *Die Verfassung Deutschlands in Hegel Schriften zur Politik und Rechtsphilosophie*, éd. Georges Lasson, Leipzig, 1913, p. 100, 101, cité par V. BASH, *Ibid.*, p. 132.

(2) ID, *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, 2^e édition, Œuvres, t. VII, Berlin 1840, p. 68, 69, cité ID. *Ibid.*, p. 195.

contingentes prétendent devenir des absolus où les citoyens s'enlisent dans la vie bourgeoise, est voué à la mort. Or le moyen d'en échapper, c'est la guerre, seule qui peut sauvegarder la santé morale des nations. « Tout comme le mouvement des vents préserve la mer de l'état de pourriture où la plongerait un calme persistant, de même la suprême agitation de la guerre protège les peuples contre l'état d'inerte stagnation où les acculerait une paix durable ou une paix éternelle » ¹.

La guerre donc, d'après Hegel, n'est pas seulement, à certains moments, une nécessité inéluctable, mais elle est ennoblissante, puisque lors d'une guerre la totalité des déterminations particulières à la vie est totalement sacrifiée à la nation. Cette accoutumance au mépris de ce que nous avons de plus précieux, notre existence même, accroît la santé morale des peuples. C'est dans la guerre que se déploient, avec le courage, toutes les autres vertus : la sobriété suprême, le suprême effort de l'esprit et du corps. En effet, la guerre, telle qu'elle résulte nécessairement du développement de la moralité, n'est pas une guerre de famille contre famille, mais de peuple contre peuple, c'est-à-dire est dénuée de tout facteur personnel. De même la mort qu'elle suscite, naissant de l'universalité, ne vise que l'universalité et ne recèle aucun élément de colère ni de vengeance particulière; l'instrument de la guerre moderne, le fusil, est l'instrument de la mort universelle, indifférente, impersonnelle. Aussi le seul motif plausible d'une guerre, doit être, non une blessure infligée à l'hon-

(1) Victor BASCH, *Ibid.*, p. 240.

neur d'un individu, mais seulement à l'honneur national » ¹.

« D'autre part, les guerres heureuses empêchent les troubles intérieurs et fortifient la puissance de l'Etat. Enfin, les peuples, dont l'indépendance ne s'étaie pas sur leur force armée ou qui sont incapables de défendre leur souveraineté intérieure, sont condamnés à disparaître. Durant les époques de paix, les hommes s'enlisent dans la vie bourgeoise et y ossifient leurs particularités, ce qui est l'avant-coureur de la mort. Certains philosophes ont posé la paix perpétuelle comme l'idéal dernier auquel doit tendre l'humanité. Pour la réaliser, Kant a proposé de créer une union des princes qui eût résolu la querelle des Etats, et la Sainte Alliance a été comme la réalisation de ce projet. Mais l'Etat est un individu et dans toute individualité est incluse une négation; si donc un certain nombre d'Etats s'unissent en famille, il faut que cette union, en tant qu'elle est individuelle, se crée un antagonisme. Sans doute, la guerre jette l'incertitude et l'insécurité dans le régime de la propriété, mais cette insécurité crée un mouvement qui, en dernier ressort, profite à l'Etat. Lorsqu'elle se manifeste sous la forme de hussards faisant blanc de leurs épées, on lance des malédictions contre les conquérants. Néanmoins, là où elles sont fondées sur la nature des choses, les guerres éclatent, puis les semailles recommencent à lever et les vaines protestations se taisent devant les solennelles répétitions de l'histoire » ².

(1) *Id. Ibid.*, p. 155.

(2) *Id. Ibid.*, p. 241.

Le courage, la vertu de la classe absolue : la classe des guerriers. — La vertu spécifique des militaires professionnels, le courage, est une vertu « formelle », puisqu'elle est l'incarnation suprême de la liberté dans son indépendance absolue de toute fin, de toute propriété, de toute jouissance particulière et de la vie elle-même. Ces militaires constituent la classe de l'universalité, à qui incombe le devoir de réaliser « l'idéalité en soi », c'est-à-dire le sacrifice total de soi au salut de l'Etat ¹.

« La moralité absolue n'est ni amour de la patrie, ni amour du peuple, ni amour des lois, mais la vie absolue dans le peuple et pour le peuple ». Et à cette moralité absolue correspond la « classe absolue », la classe des guerriers, dont la suprême vertu consiste à être toujours prêts à sacrifier leur vie à la communauté ².

Il faut rappeler que, d'après Hegel, les trois degrés de moralité : absolue, relative et de confiance, se cristallisent en trois classes : la classe absolue, la classe des bourgeois, et la classe des agriculteurs. La première « la classe absolue » est dénuée de toute préoccupation matérielle et a pour fonction propre de faire la guerre ².

L'influence d'Hegel. — La philosophie d'Hegel eut une grande influence non seulement en Allemagne, mais aussi à l'étranger et particulièrement sur tous les hommes d'action, aussi bien politiques que militaires; en Allemagne, sur le développement de la philosophie de l'école historique allemande; sur Marx

(1) *Id. Ibid.*, p. 241.

(2) *Id. Ibid.*, p. 290, 162.

et Engels avec leur matérialisme historique. En France, sur Victor Cousin et même sur Proudhon; et aussi sur le fascisme italien — comme le prétendent quelques auteurs italiens. Même le bolchevisme peut être considéré comme ayant quelque parenté avec le système hégélien.

Observations critiques. — M. Victor Basch, dans son étude approfondie : *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne*, trouve que Hegel ne peut être considéré ni comme un apologiste de la guerre, ni comme un étatiste intransigeant, ni même comme l'apôtre de la force brutale. « La vérité, dit-il, c'est que Hegel n'est nullement ce que nous appelons un belliciste. Ses vues relatives à la guerre résultent avec une logique absolue, de sa doctrine de l'Etat. Si l'Etat est vraiment la plus haute expression de l'Esprit, la cristallisation parfaite de la moralité, le terrestre et le divin à la fois, le Dieu réel, il est évident que rien ne devra porter atteinte à sa souveraineté. Or, — M. Jean Bourjade l'a montré excellemment dans une remarquable étude sur *l'Idéalisme et la guerre* — la guerre est la plus haute affirmation de la souveraineté d'un peuple, et l'exercice suprême de sa souveraineté interne et de sa souveraineté externe, est le moment où l'Etat atteint son unité idéale. (Jean Bourjade — dans *La paix par le droit*, févr. 1926). C'est pendant la guerre que toutes les énergies et toutes les ressources de l'Etat s'absorbent en lui, que tous les citoyens ne font plus qu'un avec lui. Et si atteinte est portée à la souveraineté de l'Etat, si même cette souveraineté n'est que

menacée, comment n'aurait-il pas le droit de recourir à la force ? Le triomphe de cette force ne va jamais contre le droit, puisque le droit n'est qu'une forme inférieure de l'Esprit dont l'Etat est la forme parfaite, puisque l'âme profonde de la réalité est Raison, puisque l'histoire universelle est le tribunal universel, et que le peuple qui l'emporte est celui qui, à tel moment de l'histoire, représente le plus parfaitement l'Idée. — Sans doute on peut, comme le fait M. Jean Bourjade, reprocher à Hegel d'avoir fait à la violence une place que son système ne nécessitait nullement. Mais la guerre, dit M. Basch, est une manifestation de ce qui, dans l'humanité, n'est pas encore entièrement pénétré d'Idée. Lorsque la Raison aura élevé jusqu'à elle ce qui, dans la nature, se soustrait encore à sa loi et ce qui, dans l'homme, elle n'a pas encore humanisé, toute guerre et toute violence disparaîtront. C'est là, nous l'avons vu, la pensée même de Kant »¹.

Mais le système hégélien dans son ensemble et jugé à la lumière des faits et de ses conséquences pratiques, reste soumis à des graves critiques :

a) D'abord l'Absolu de Hegel, point de départ de sa philosophie, y compris celle de la guerre, est une notion incompréhensible et obscure, objet de contemplation religieuse, non de rationalité comme elle prétend l'être. M. Lagorgette trouve que « le philosophe jongle avec des fictions dont l'obscurité n'est pas de nature à convaincre. Lui-même — Hegel — confessait un jour, à un disciple qui prétendait pouvoir suivre ses raisonnements : « vous êtes plus

(1) V. BASCH, *Ibid.*, p. 319.

heureux que moi » ¹. « La métaphysique de Fichte, de Schelling, de Schleiermacher, de Hegel, de Franz von Baader, donne le vertige — dit M. Maurice de Wulf. Elle se nourrit des notions de l'absolu les plus inaccessibles et parfois les plus contradictoires » ². De même M. Windelband, dans ses études sur Hegel, écrit : « On peut compter sur ses dix doigts ceux qui ont achevé la lecture de la Phénoménologie de Hegel. Qu'on se dépêche à étudier Hegel, car la génération capable de le comprendre est en voie de s'éteindre » ². Feuerbach déjà trouvait que la philosophie hégélienne n'est que le dernier des systèmes théologiques, car elle remplace Dieu par un être d'où tout dérive, l'Idée absolue » ³.

b) *L'Etat, Dieu hégélien*, « puissance absolue sur terre », placé au milieu du monde dans la sphère de l'arbitraire, du hasard et de l'erreur, étant vis-à-vis des autres Etats à l'état de nature, disposant par sa nature d'une « liberté absolue », activant d'après ses intérêts et sa propre volonté, placé au-dessus du caractère contingent des traités, n'ayant comme moyen pour juger les conflits que le jugement politique et le pouvoir militaire, hors de toute considération sentimentale ou morale, reste toujours dans la sphère de la nécessité, de l'arbitraire et du principe affirmatif, donc de la force. — Son système porte contre la tendance du temps où « la souverai-

(1) LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, p. 461.

(2) Maurice de WULF, *Guerre et philosophie*, p. 21.

(3) Cité par D. RIAZANOV, *Marx et Engels*, Paris. Edit. Soc. Int., 1923, p. 51.

neté politique et juridique d'un Etat est modérée et contrôlée par le droit international » ¹.

c) Hegel n'admet nullement, avec l'école française, les guerres en vue de la « civilisation », du « progrès », de la « justice », de l'« humanité » ; il n'admet que celles qui ont en vue l'intérêt de l'Etat « menacé ou lésé » ².

*
**

Joseph de Maistre, Proudhon, Kant, Fichte et Hegel, comme nous venons de le voir, sont arrivés à conclure à l'essence divine de la guerre, après avoir expliqué le phénomène, même si cette explication est métaphysico-religieuse.

Nous allons voir maintenant une autre série d'auteurs, qui aboutissent à la même conclusion : l'essence divine de la guerre, en constatant seulement le caractère général et bienfaisant du phénomène, sans lui donner aucune explication.

*
**

Victor Cousin (1792-1867), sous l'influence de Hegel, développe les mêmes idées que celui-ci, sur la nécessité et le rôle de la guerre. « La guerre, dit-il, comme la diversité des éléments, est nécessaire à la vie... (combat des partis, parlementarisme, au dedans; guerre, au dehors). Les luttes des peuples d'une épo-

(1) Louis LE FUR, *La souveraineté de l'Etat et ses limitations nécessaires*, Paris, 1932, p. 16.

(2) A. FOUILLEE, *Esquisse psychologique des peuples européens*, p. 288.

que entre eux constituent la vie de cette époque; nulle ne s'est écoulée sans la guerre, nulle ne le pouvait. La guerre a sa racine dans la nature des idées des différents peuples, qui étant nécessairement bornées, partielles, exclusives, sont nécessairement hostiles, agressives, tyranniques; donc elle est nécessaire. Il ne faut pas s'en plaindre, car c'est par elle que le progrès s'accomplit¹. La guerre n'est pas autre chose qu'un échange sanglant des idées à coups d'épées et à coups de canons. La victoire et la conquête ne sont pas autre chose que la victoire de la vérité du jour sur la vérité de la veille, devenue erreur du lendemain ».

Chaque peuple représente une idée; or, la plus forte idée dans une époque est nécessairement celle qui est le plus en rapport avec l'esprit de cette époque. Quand l'idée d'un peuple a fait son temps, ce peuple disparaît et il est bon qu'il disparaisse; mais, il ne cède pas la place sans résistance : de là la guerre. Il faut y applaudir et la glorifier... On parle sans cesse des hasards de la guerre; « pour moi, dit Cousin, je défie qu'on me cite une seule partie perdue par l'humanité ». De fait, il n'y a pas une grande bataille qui ait tourné contre la civilisation. Le vaincu est toujours celui qui a mérité de l'être; accuser le vainqueur et prendre parti contre la victoire, c'est prendre parti contre l'humanité et se plaindre du progrès de la civilisation. « J'ai absous, dit Cousin, la victoire comme nécessaire et utile; j'entreprends maintenant de l'absoudre comme juste dans le sens

(1) *Cours de l'histoire de la philosophie*, 1828, 9^e leçon, t. I, p. 12 s., 28-37, 43 s., cité par LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, p. 461.

le plus étroit du mot; j'entreprends de démontrer la moralité du succès... Le vainqueur est non seulement le civilisé, mais le meilleur, le plus moral et c'est pour cela qu'il est vainqueur... Tout est parfaitement juste en ce monde... L'histoire est fatale, c'est une géométrie inflexible, tout y est bien, car tout mène au but marqué par la Providence » ¹.

Le Général Geslin de Bourgogne, au cours de l'affaire Dreyfus, s'exprimait à Vannes en ces termes : « On oublie trop que le soldat est fait pour la guerre, que la guerre est une expiation, que Dieu la déchaîne quand il lui plaît, pour châtier les fautes des peuples et les régénérer dans le sang; que pour ces grandes hécatombes humaines, il faut des sacrificateurs et il faut des victimes. — Or, le soldat y est, à la fois, sacrificateur et victime. Comme sacrificateur, il immole et il doit immoler jusqu'à ce qu'il tombe; il s'offre en victime expiatoire et son sacrifice est consommé » ².

Le Général Cherfils, dans *Le Gaulois*, du 4 mars 1912, écrit : « Le désarmement reste impossible à jamais, parce que la guerre est d'essence divine et qu'elle répond à une des grandes lois d'équilibre moral du monde. Dieu a voulu être appelé dans les Ecritures, le Dieu des armées, comme pour donner la céleste sanction de sagesse aux luttes qui arment les peuples les uns contre les autres et qui entre-

(1) Cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 463.

(2) Alfred NAQUET, *L'humanité et la patrie*, Paris-Stock, p. 337, cité par A. CHARPENTIER, *La guerre et la patrie*, p. 7.

tiennent, dans les races humaines, l'énergie féconde source de toutes les grandeurs... ».

« ...Mais il faut élever le débat et reconnaître, avec Joseph de Maistre, que la guerre est un bien en soi; elle est la saignée qui rétablit la santé morale du monde congestionné de mauvais désirs. Elle est encore l'exutoire par quoi se rétablit l'équilibre de la sur-reproduction de l'espèce, chez les races saines et bien portantes, Les peuples ne désarmeront jamais heureusement pour la grandeur morale de la civilisation » ¹.

Maurice Barrès (1862-1923), dans l'*Echos de Paris* du 2 juillet 1915 dit : « Je lève les yeux dans le ciel par dessus ces ruines. Ce n'est pas pour chercher les obus. Je cherche la divinité qui préside à ces grandes scènes » ².

Ernest Maurice Arndt (1769-1860), poète allemand, connu surtout par les chants de guerre qui contribuèrent en 1812 à soulever l'Allemagne contre Napoléon, dit que « celui qui combat les tyrans est un homme sacré. C'est la guerre qui plaît au Seigneur » ³.

Wilhelm von Humboldt (1767-1835), philologue et homme d'Etat prussien trouvait « dans l'influence de la guerre sur le caractère du peuple, un des phénomènes les plus profitables au perfectionnement du genre humain » ⁴.

(1) G^l CHERFILS, *Pour l'Armée*, Paris, Berger-Levrault, pp. 332-334, cité par A. CHARPENTIER, *Ibid.*, p. 7.

(2) ERMENONVILLE, *Le Collier de Bellone*, Paris, Progrès civique, p. 18, cité Id. *Ibid.*, p. 9.

(3) *Katechismus für den Deutschen Kriegs-, u. Wehrmann*, 1812, cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 454.

(4) *Berlin. Monatsschrift*, 1792, N° 10, p. 346, cité Id. *Ibid.*, p. 454.

Le Comte Moltke (1800-1891), général prussien, dans sa réponse du 11 décembre 1880 à une lettre du professeur Bluntschli, lui annonçant l'envoi du *Manuel des lois de la guerre* de l'Institut de droit international, écrivait : « La paix perpétuelle est un rêve, et ce n'est même pas un beau rêve. La guerre est un élément de l'ordre du monde établi par Dieu. Les plus nobles vertus de l'homme s'y développent : le courage et le renoncement, la fidélité au devoir et l'esprit de sacrifice; le soldat donne sa vie. Sans la guerre le monde croupirait et se perdrait dans le matérialisme ». Le 10 février 1881 il répétait en les atténuant les mêmes paroles à Goubareff qui lui avait envoyé sa brochure sur la *force morale* : « On ne saurait nier qu'une guerre même victorieuse, ne soit un malheur pour le peuple, car aucune annexion, aucun milliard ne peut compenser les vies humaines et le deuil des familles. Mais, qui peut échapper en ce monde au malheur que la nécessité nous impose ? Ne sont-ils pas tous deux, de par l'ordre de Dieu, une condition de notre existence terrestre ? La guerre est terrible comme un fléau du ciel, elle est bonne cependant, c'est un destin comme eux. Et la guerre a aussi ses beaux côtés : elle met en évidence des vertus qui sans elle, sommeilleraient ou s'éteindraient ». Dans sa jeunesse, de Moltke s'était même déclaré formellement partisan « sinon d'une paix universelle et éternelle, du moins de l'idée si souvent ridiculisée d'une paix européenne ». Les guerres, disait-il, deviendront de plus en plus rares. On objecte que s'il n'y en avait aucune, l'humanité perdrait son énergie morale, en désapprenant de sacrifier sa vie pour une idée. Ce

n'est pas tout à fait inexact. Mais plus la guerre sera rare, plus il sera nécessaire de trouver un champ d'action pour les forces débordantes des jeunes générations ¹.

A. von Boguslawski, général allemand, répète lui aussi, les idées de de Moltke. La guerre a du bon et du mauvais; mais l'abus n'a rien de commun avec l'emploi judicieux. Si les guerres de mercenaires eurent de déplorables effets, on ne prouve pas que les grandes guerres du XIX^e siècle aient produit un affaissement durable de la moralité publique. La bataille sans doute « réveille la brute qui sommeille en l'homme, habitue à attenter à la propriété et à la vie de l'ennemi même désarmé, mais qu'est cela auprès de l'aide mutuelle qu'on se prête à cette fin, du sentiment de l'honneur, de la maîtrise des passions qui y président, et de la piété qui en résulte. La crainte de la défaite amène à renforcer les institutions politiques et à élever la jeunesse dans l'amour de l'Etat et de la patrie. La guerre amplifie le rayon visuel des peuples. Elle fournit des occasions à l'héroïsme et des sujets à la poésie » ².

Henric von Treitschke (1834-1896), historien allemand, combat avec ardeur les utopies pacifiques, qui se manifestent aux époques d'affaiblissement intellectuel et de matérialisme, où l'on adore le veau d'or et où l'on se fie naïvement à la décision d'aréopages diplomatiques, pour changer le cours de l'his-

(1) Cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 457.

(2) *Der Krieg in seiner wahren Bedeutung für Staat und Volk*, 1892, p. 4, 5, 73, 78, 83, 102, 106, cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 457.

toire. Il n'est pas seulement absurde, mais immoral de flétrir la guerre, qui est une nécessité pratique et théorique. La supprimer serait porter atteinte aux sentiments les plus sacrés de l'homme et mutiler la nature humaine. Elle est « un bienfait de l'humanité » ¹.

D'après lui « le rôle historique de la Prusse avait commencé le jour où cette puissance incorpora, les uns après les autres les Etats allemands pour lesquels l'heure de la mort avait sonné ». « Dieu ne parle plus aux princes par des prophètes et par des songes; mais, il y a vocation divine partout où se présente une occasion favorable d'attaquer un voisin et d'étendre ses propres frontières. L'issue des événements est un jugement de Dieu » ².

Rudolf von Ihering (1818-1892), jurisconsulte allemand, affirme qu'à un moment favorable, la guerre peut en quelques années avancer le développement de l'Etat et du droit, plus que des siècles d'existence paisible. Etat normal chez les Romains, elle fut l'école où ils devinrent grands; c'est une école éternelle de discipline où se trempe fortement le caractère ³.

Tout le droit existant et en vigueur est un enfant de l'histoire et nous devons nous incliner, dans un sentiment de vénération, devant la force victorieuse, produit mystérieux des forces et des lois morales, qui

(1) *Deutsche Gesch. im 19 Jahrh, Hist. u. pol. Aufsätze*, Leipzig, t. II, p. 782, cité *Id. Ibid.*, p. 458.

(2) Cité par A. FOUILLEE, *Esquisse psych. des peuples europ.*, p. 287.

(3) *Esprit du droit romain*, t. I, p. 6, 246, cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 458.

dominent les éclats les plus sauvages de la guerre... La puissance du vainqueur, voilà ce qui fait et détermine le droit et c'est en reconnaissant ce principe que la guerre prend fin et que la paix revient. C'est de cette manière que notre sentiment juridique se concilie avec la dure loi de l'histoire¹.

Gottfried H. Tzschirner, trouve que la guerre est plus qu'un obstacle à l'engourdissement et à l'affaiblissement, une occasion de beaux gestes : elle fut la condition de la formation et de l'évolution du genre humain. Véritable ange de la mort, elle accomplit les arrêts du destin et de cette destruction jaillit une nouvelle vie. Elle répandit les peuples sur la terre et les fit passer de la barbarie à la civilisation, qu'ensuite elle propagea. « Les guerres sont les voyages des peuples ». Longtemps ce furent, pour les nations isolées, le seul moyen de contact, de transmission des idées et des inventions. Par elle s'opéra la transmission de la philosophie orientale à l'hébraïsme et du christianisme, qui en est dérivé, au monde germanique. Par elle aussi se sont effectués ou achevés tous les grands événements du monde : la fondation de l'Etat et des Etats, leur destruction quand le temps est venu (Orient, Grèce, Rome). Sans la guerre, l'Etat actuel n'existerait pas, car le présent est fondé sur le passé. C'est non pas une fatalité désordonnée, mais un décret de la Providence. Cependant, dit-il, « la guerre par les destructions qu'elle cause, empire la condition des peuples et re-

(1) *Macht und Recht*, Bonn, 1876, cité par A. FOUILLÉE, *Ibid.*, p. 289.

tarde le développement de leur civilisation. Elle est un mal moral et un mal physique : le conquérant triomphe parfois du peuple qui défend ses droits les plus sacrés; elle amène dans des pays entiers le malheur et la corruption » ¹.

Le Major Max Jähns, dit que les guerres, même blâmables moralement, ont des résultats positifs de culture : régulation de la population, peuplement de la terre, régénérescence; création et développement de la propriété, de l'Etat, de ses finances, encouragement au commerce et à l'industrie, sélection, civilisation. Les nations s'y rajeunissent, s'y découvrent elles-mêmes, leurs éléments s'y coordonnent. Le besoin fait notre force; la guerre est le coup de fouet de la peur. La statistique peut dénombrer les morts, les blessés, elle ne peut chiffrer la valeur éducatrice de l'armée, l'affirmation de soi-même, l'accroissement de puissance obtenu par la victoire. « Vraiment les effets civilisateurs, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, sont surprenants par leur incomparable grandeur : partout la guerre s'est montrée, ici conservatrice, là ouvreuse, là agent actif, là Dieu-juge, là Dieu-initiateur ». Bref, la guerre n'est pas seulement un phénomène naturel, une loi de nature, mais la mère de toute chose. Janus, dieu de la guerre, était le dieu de tout commencement ².

*
**

(1) *Ueber den Krieg, ein Philos. Versuch*-, Leipzig, 1815, p. 108 s, 202, 214, 229, 271, 275, cité par LAGORGETTE, *ibid.*, p. 464.

(2) *Ueber Krieg, Frieden u. Kultur*, Berlin 1893, p. 45, 47, cité *Id. Ibid.*, p. 465.

Observations générales sur les apologies mystico-sentimentales.

Avant de passer aux observations sur les apologies mystico-sentimentales, il est nécessaire de faire quelques remarques se rapportant aux théories de la guerre.

Trois moments ou états psychiques s'imposent, quand on nous demande de prendre une attitude ou d'expliquer le phénomène de la guerre : d'abord, son existence et ses effets au cours de l'histoire de l'humanité, puis ses causes et enfin son avenir.

Il y a accord unanime sur l'existence du phénomène : personne ne peut douter que l'histoire de l'humanité est presque toute entière l'histoire des guerres dans les sociétés humaines. Mais la grande différence porte sur ses causes, ses effets et son avenir. En d'autres termes, accord dans notre attitude de constater le phénomène, désaccord quant à son explication et sa finalité; d'où diversité d'arguments, d'interprétations sur lesquels se fondent les conclusions et les prévisions : la guerre éternelle pour les uns, transformation et même disparition pour les autres.

Mais il est à remarquer que les différences fondamentales portent sur les causes, c'est-à-dire sur sa nature intime; quelques auteurs soutiennent que la guerre est divine, d'autres qu'elle est liée à la structure de l'être humain, d'autres enfin qu'elle est le produit du complexe de la vie sociale.

*
**

Pour les apologistes mystico-sentimentaux, comme nous l'avons vu, la guerre est divine en son essence

et bienfaisante quant à ses effets. — Leurs explications prennent tantôt une forme religieuse, comme chez de Maistre et en partie chez Proudhon, tantôt métaphysique chez Proudhon encore ou Kant, Fichte et Hegel. Les autres auteurs se contentent de constater le phénomène, d'en apprécier les effets bienfaisants et de conclure à sa divinité; ce sont : Cousin, G^l Geslin de Bourgogne, G^l Cherfils, M. Barrès, Arndt, Humbold, Moltke, Boguslawski, Treitschke, Ihering, Tzschirner, Jähns.

Ce qu'il y a de caractéristique chez tous ces apologistes, c'est que devant l'impuissance d'une explication sociologique, ils passent à une explication métaphysico-religieuse, plus proche de leurs systèmes philosophiques ou de leur tempérament.

Joseph de Maistre, prenant pour base quelques vérités qui lui paraissent autant indiscutables qu'inexplicables : sentiment de compassion, sympathie à l'égard de nos semblables en contraste avec la cruauté humaine dans la guerre, état de civilisation des individus en contraste avec l'état de nature des Etats, accord entre l'esprit religieux et l'esprit militaire, etc., conclut qu'humainement la guerre est inexplicable, qu'une loi occulte et terrible a besoin de sang humain, et que par conséquent la guerre est divine. Pour lui, la guerre est un acte de justice par lequel Dieu punit et corrige les hommes.

Comme nous l'avons vu dans la critique de cet auteur, la loi divine de la guerre, n'est ni juste, ni générale, ni conforme à la conscience des croyants pour lesquels Dieu est synonyme de bonté et de justice suprêmes. De plus, le spiritualisme de de Maistre

ne peut se concilier avec la loi occulte et terrible de la destruction violente des êtres vivants.

Proudhon se rapproche de l'explication religieuse de de Maistre, en tant que cette explication lui sert à déterminer l'élément moral, la raison qui explique la guerre : principe de justice. L'idée de justice se trouve chez tous les deux ; mais tandis que de Maistre parle d'une justice divine, Proudhon siège cette justice dans la conscience humaine, laquelle a aussi un caractère divin, puisque divin, d'après lui, est tout ce qui dans la nature procède immédiatement de la puissance créatrice, et dans l'homme de la spontanéité de l'esprit et de la conscience.

Même procès de doute dès le début, chez Proudhon : pourquoi la guerre dans l'histoire de l'humanité est considérée par les peuples comme divine, comme une révélation religieuse, révélation de l'idéal, discipline de l'humanité ; pourquoi les hommes, sans cesse, consentent-ils de lutter et de sacrifier leur vie ? En face de ces états de fait, la permanence de la guerre implique une cause ou une loi fondamentale. Cette cause, cette loi fondamentale, Proudhon ne la trouve plus dans la Providence, comme de Maistre, mais dans le principe de justice étroitement lié à la personnalité humaine, personnalité considérée comme une force consciente. Dès lors, le miracle disparaît, Proudhon s'éloigne de de Maistre, il donne à la guerre et au droit de la force une interprétation juridique ; pour lui, la guerre est un jugement rendu au nom et en vertu de la force ; il s'appuie dans ses démonstrations plutôt sur l'opinion des masses, des peuples, que sur celle des juristes.

Mais poussant plus loin l'analyse, Proudhon constate une insuffisance dans son interprétation juridique : à la guerre il n'y a pas seulement de la justice, de la religiosité, de l'enthousiasme, de la poésie, etc., il y a aussi de l'injustice, de la haine, de la perfidie; la guerre en formes contredit la guerre en principe; donc, la guerre est injuste dans la plupart des cas.

Par ces considérations, Proudhon passe de l'explication métaphysique à l'explication économique de la guerre : la guerre provient de la rupture de l'équilibre économique, c'est-à-dire du paupérisme. — Le passage, il est vrai, est brusqué, sans transition, mais il s'explique par l'effort intellectuel de Proudhon de ne pas construire dans l'abstrait, mais de s'appuyer sur la réalité des choses.

Kant lui-même est dominé par le doute à l'égard de la nature intime de la guerre. Après avoir affirmé que la guerre est mauvaise, il soutient cependant que tous les maux se justifient par le fait que le but de la nature est de créer un type humain de plus en plus parfait. La nature, dans ses buts, se sert de la volonté de puissance des individus et des sociétés, laquelle est un instinct fondamental chez eux.

Ne pouvant expliquer le phénomène par la « chose en soi » Kant manifeste son doute en affirmant que la guerre est un essai involontaire et mystérieux, mais cependant voulu peut-être par la Providence. Un tel doute venant de Kant, considéré comme l'exponent de la pensée humaine, est pour le moins qu'on en puisse dire décourageant.

Il est encore à remarquer que, par le sens qu'il

donne à la volonté de puissance, à la guerre peut-être providentielle et à sa loi de la Raison pratique : « Agis de telle sorte que la maxime de la volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle », Kant est plus proche de Fichte et d'Hégel, que de Proudhon ou de de Maistre, même étant considéré comme l'apôtre de la paix. On peut donc affirmer que Proudhon est supérieur à Kant dans ses idées de justice et de paix.

Pour Fichte, la guerre juste et véritable est la guerre pour l'indépendance, pour la liberté. En effet, rien de plus vrai que cette affirmation : chaque individu ou peuple doivent lutter pour défendre ou gagner la liberté.

Mais cette idée de guerre juste pour l'indépendance acquiert un caractère tout à fait curieux et particulier rattachée à la théorie du Normalvolk de Fichte, surtout lorsque toutes deux sont transportées dans le domaine métaphysique en les assimilant au Moi Absolu. — Dès lors, comme le Normalvolk est prédestiné à porter la flamme de la civilisation, évidemment que la guerre, pour lui, se justifie toutes les fois que le moindre obstacle se dresse sur son chemin, obstacle venant de peuples soi-disant inférieurs. Voilà comment l'idée de la guerre d'indépendance et de liberté se trouve entièrement déformée par les concepts du Normalvolk et du Moi Absolu. Mais le Normalvolk de Fichte et l'Absolu de Hegel amenèrent le peuple allemand bien près de l'abîme pendant la guerre mondiale. — Ne nous éloignons pas trop du relatif et de la réalité sociale, ce n'est que par eux que nous pouvons connaître la vérité, même la vérité de la guerre.

Formulée pour la première fois par Darwin, « la lutte pour l'existence », avec son corollaire nécessaire « la sélection naturelle », fut amplement développée et interprétée par tous les auteurs qui ont essayé de donner à la guerre une explication biologique. La forme d'explication diffère de l'un à l'autre, mais le fond demeure toujours le même : l'éternelle loi de « la lutte pour l'existence » et « la survie du plus fort », à qui aucun élément de la nature ne peut se soustraire. La guerre n'est autre chose que la conséquence nécessaire de cette loi.

Quelques-uns de ces apologistes fondent leurs théories sur les instincts de l'être humain. Chez Nietzsche, nous trouvons l'instinct de la vie manifesté par « la volonté de puissance » ; chez Hamelius : les instincts de la vie gouvernent les hommes et les sociétés ; chez Gumplowicz et Ratzenhoffer : les instincts d'exploitation et d'hostilité entre les individus, nations et races ; pour Quinton, c'est l'instinct guerrier — de lutte, à côté de l'instinct de conservation et de reproduction.

Les autres considèrent la guerre comme un chapitre de la loi bio-sociologique qui gouverne la vie des individus comme des sociétés : naissance, lutte, destruction, mort. Nous trouvons cette idée chez G^l Dragomirof, Félix le Dantec et A. D. Xénopol.

Enfin les autres expliquent et justifient les effets de cette loi générale, dans les sociétés humaines : la guerre est le seul moyen de sélection collective ; ce sont les idées de von Bernhardt et de Steinmetz.

Dans ses effets, la guerre, pour les apologistes bio-sociologiques, de même que pour les apologistes mys-

tico-sentimentaux, est un moyen de progrès dans tous les domaines de l'activité humaine; l'évolution et la civilisation sont le produit de la guerre.

*
**

DARWIN (1809-1882).

Darwin est connu dans le domaine scientifique par son idée de « sélection naturelle », comportant une variation progressive des formes vivantes par la survie, dans la lutte pour l'existence, de celui qui est le mieux outillé.

Lui-même reconnaît que le point de départ de sa conception fut influencé par Malthus, lequel affirme que la population s'accroît en progression géométrique, tandis que les moyens de subsistance sont en progression arithmétique; d'où une concurrence vitale, nommée par Darwin « la lutte pour l'existence ».

« La concurrence vitale, dit-il, résulte inévitablement de la progression rapide selon laquelle tous les êtres organisés tendent à se multiplier. Chacun de ces êtres qui, durant le cours naturel de sa vie, produit plusieurs œufs ou plusieurs grains, doit être exposé à des causes de destruction à certaines périodes de son existence, en certaines saisons ou en certaines années; autrement d'après la loi des progressions géométriques, l'espèce atteindrait à un nombre d'individus si énorme que nulle contrée ne pourrait suffire à les contenir. Et puisqu'il naît un nombre d'individus supérieur à celui qui peut vivre,

Formulée pour la première fois par Darwin, « la lutte pour l'existence », avec son corollaire nécessaire « la sélection naturelle », fut amplement développée et interprétée par tous les auteurs qui ont essayé de donner à la guerre une explication biologique. La forme d'explication diffère de l'un à l'autre, mais le fond demeure toujours le même : l'éternelle loi de « la lutte pour l'existence » et « la survie du plus fort », à qui aucun élément de la nature ne peut se soustraire. La guerre n'est autre chose que la conséquence nécessaire de cette loi.

Quelques-uns de ces apologistes fondent leurs théories sur les instincts de l'être humain. Chez Nietzsche, nous trouvons l'instinct de la vie manifesté par « la volonté de puissance » ; chez Hamelius : les instincts de la vie gouvernent les hommes et les sociétés ; chez Gumpłowicz et Ratzenhoffer : les instincts d'exploitation et d'hostilité entre les individus, nations et races ; pour Quinton, c'est l'instinct guerrier — de lutte, à côté de l'instinct de conservation et de reproduction.

Les autres considèrent la guerre comme un chapitre de la loi bio-sociologique qui gouverne la vie des individus comme des sociétés : naissance, lutte, destruction, mort. Nous trouvons cette idée chez G^l Dragomirof, Félix le Dantec et A. D. Xénopol.

Enfin les autres expliquent et justifient les effets de cette loi générale, dans les sociétés humaines : la guerre est le seul moyen de sélection collective ; ce sont les idées de von Bernhardt et de Steinmetz.

Dans ses effets, la guerre, pour les apologistes bio-sociologiques, de même que pour les apologistes mys-

tico-sentimentaux, est un moyen de progrès dans tous les domaines de l'activité humaine; l'évolution et la civilisation sont le produit de la guerre.

*
**

DARWIN (1809-1882).

Darwin est connu dans le domaine scientifique par son idée de « sélection naturelle », comportant une variation progressive des formes vivantes par la survie, dans la lutte pour l'existence, de celui qui est le mieux outillé.

Lui-même reconnaît que le point de départ de sa conception fut influencé par Malthus, lequel affirme que la population s'accroît en progression géométrique, tandis que les moyens de subsistance sont en progression arithmétique; d'où une concurrence vitale, nommée par Darwin « la lutte pour l'existence ».

« La concurrence vitale, dit-il, résulte inévitablement de la progression rapide selon laquelle tous les êtres organisés tendent à se multiplier. Chacun de ces êtres qui, durant le cours naturel de sa vie, produit plusieurs œufs ou plusieurs grains, doit être exposé à des causes de destruction à certaines périodes de son existence, en certaines saisons ou en certaines années; autrement d'après la loi des progressions géométriques, l'espèce atteindrait à un nombre d'individus si énorme que nulle contrée ne pourrait suffire à les contenir. Et puisqu'il naît un nombre d'individus supérieur à celui qui peut vivre,

il doit donc exister une concurrence sérieuse, soit entre les individus de la même espèce, soit entre les individus d'espèce distincte, soit enfin une lutte contre les conditions physiques de la vie. C'est une généralisation de la loi de Malthus appliquée au règne organique tout entier, mais en ce cas il ne peut exister aucun moyen artificiel d'accroître les subsistances, ni aucune abstention prudente dans les mariages... » ¹. « Même l'espèce humaine, dont la reproduction est si lente, peut doubler en nombre dans un espace de 25 ans; d'après cette progression, il suffirait de quelque mille ans, pour qu'il ne restât plus la moindre place pour sa multiplication... » ¹.

Cette idée de « sélection naturelle » ², comme conséquence de la survie de celui qui est le mieux outillé dans la lutte pour l'existence, passe chez les apologistes bio-sociologiques pour une loi générale de la nature inorganique et organique. Rien ni personne ne peut s'y soustraire, depuis l'atome de la matière inorganique jusqu'à l'atome supérieur des êtres vivants, c'est-à-dire l'homme. En généralisant l'idée et en lui donnant un aspect de loi scientifique, par analogies et déductions simplistes, ils lui ont laissé le caractère destructif, cruel, sauvage, instinctif, inconscient et violent, sans tenir compte et des diffé-

(1) Charles R. DARWIN, *Origine des Espèces*. Trad. Clem. Royer, 1862, p. 94, cité par René GONNARD, *Histoire des doctrines de la population*, Paris, Nouv. Lib. Nat. 1923, p. 298.

(2) Chez Corrado GINI, elle est formulée de cette manière : dans le processus de croisement des populations jeunes et des populations vieilles, « la loi mystérieuse de sélection naturelle élimine les combinaisons défavorables et consolide celles qu'ont apportées avec elles les éléments les plus sains » — *Nascita, evoluzione et morte delle nazione*, cité dans *Le Mois*, octobre 1931, p. 128.

rences essentielles entre la matière morte et la matière animée et particulièrement des différences qui existent entre l'animal et l'homme.

Le fond demeurant le même : « la lutte âpre pour l'existence », les formes d'explication de la guerre humaine ont varié; les uns se sont appuyés simplement sur des analogies chimiques, comme Félix le Dantec et G^r Dragomirof; les autres sur des analogies zoologiques, comme Nietzsche, Gumpłowicz, Ratzenhoffer, Bernhardt et même Steinmetz; d'après eux, ce sont les mêmes rapports « d'hostilité absolue », de « rapacité » entre les nations et les races qu'entre les animaux.

Observations critiques. — Les hommes de science, contemporains, en analysant les exagérations du « darwinisme social », ont cherché à répondre à deux questions : d'abord, la lutte pour l'existence a-t-elle un caractère destructif et violent dans l'esprit de Darwin ? Ensuite, la sélection naturelle peut-elle être considérée comme une loi scientifique ?

a) La lutte pour l'existence, qui en anglais se traduit par « *struggle for existence* » ne signifie pas destruction, anéantissement des uns au profit des autres¹. « *Struggle for existence* » dans la langue anglaise ne veut pas dire : guerre, mais effort. D'après M. Chalmers Mitchell, « par races favorisées dans la lutte pour la vie, Darwin n'entendait nullement celles qui étaient le mieux armées pour l'ex-

(1) « La lutte pour l'existence entre cellules, organes ou individus n'est pas la guerre;... la guerre est un fait social propre à l'humanité ». — G. L. DUPRAT, *La psycho-sociologie de la guerre*, Paris, Giard et Brière, 1916, p. 3.

termination violente de leurs semblables, mais celles qui étaient le mieux adaptées à leur milieu, y compris le climat, la nourriture, les chances d'union en vue de la progéniture, l'adaptation générale qu'elles occupent dans la trame complexe de la vie » ¹. « Je doit déclarer, dit Darwin, que j'emploie le terme de lutte dans un sens large et métaphorique, impliquant la dépendance mutuelle des êtres » ¹. « Ce n'est que plus tard, lorsque les poètes et les vulgarisateurs se mirent à l'œuvre, que la lutte pour l'existence acquit la signification spéciale de férocité et de cruauté et devint une expression de la nature remplie de carnage » ¹.

b) La sélection naturelle, surtout par la guerre, ne peut être considérée comme une loi scientifique. « Le monde scientifique est d'accord au sujet de l'évolution, mais il n'est pas d'accord au sujet de la sélection naturelle. Il est tout simplement ridicule, dit M. Chalmers Mitchell, d'affirmer que la sélection naturelle et la lutte pour l'existence peuvent revendiquer le droit d'être considérées comme une loi scientifique » ¹.

Même Huxley « le premier défenseur de Darwin et le protagoniste le plus ardent de l'évolution, ne pensait pas que la sélection naturelle fût une loi scientifique » mais « une hypothèse admirable, qui projette de la lumière sur beaucoup de faits obscurs » ².

*
**

(1) *Le darwinisme et la guerre*, Paris, Alcan, 1916, p. 32-33.

(2) *Ibidem*, p. 22.

Frédéric NIETZSCHE (1844-1900).

Nietzsche, le disciple le plus direct de Mommsen, dit M. Höffding, attribue une grande importance à la force et à la richesse débordante de la vie. La poussée de la vie s'exprime sous la forme d'une « volonté de puissance ». Le but de la vie donc est d'avoir le plus de force, de santé, de bonheur et de donner à la puissance la liberté de s'exercer sur les autres. Il faut condamner les notions actuelles de « bien » et de « vrai ». D'après Nietzsche est bon, est vrai, ce qui aide à l'expansion de la vie dans toute sa liberté. Il faut condamner la pitié, parce qu'elle est la morale des faibles. Pour les élus, la seule morale qui leur convienne, c'est la morale de la force, de la dureté, de l'égoïsme.

Le dualisme social. — Si la vie doit progresser et aller de l'avant, son progrès et son ascension ne peuvent être représentés que par une caste supérieure, capable de se livrer aux occupations libérales, et qui présuppose une caste inférieure, sorte de cyclopes, — chargée d'accomplir le travail matériel, lequel est toujours plus ou moins un travail forcé. Seule la caste supérieure doit posséder la liberté d'esprit. « La caste supérieure — celle du plus petit nombre — étant la plus parfaite, a aussi les droits du plus petit nombre; il faut donc qu'elle représente le bonheur, la beauté, la bonté sur terre »¹. Les deux classes doivent être maintenues séparées. Leur antagonisme est nécessaire. Il faut pourvoir la

(1) NIETZSCHE, *Antéchrist*, § 57, cité par H. Höffding, *Philosophes contemporains*, Paris, Alcan, 1924, p. 154.

classe inférieure, le plus possible, de vertus de machines ou de vertus de troupeaux. La religion, la morale usuelle et les vertus bourgeoises conviennent très bien au troupeau, mais ne sont pas faites pour les élus. « Je ne voudrais pas, dit Nietzsche, apprécier trop bas les vertus aimables; mais la grandeur d'âme ne s'accorde pas avec elles » ¹.

La classe inférieure ou race inférieure, c'est-à-dire la démocratie, sert donc de base matérielle et a pour fonction d'accomplir le travail matériel. La race supérieure, l'aristocratie, a, elle aussi, un but à atteindre : elle doit travailler à la venue du surhomme. Il y a donc encore dans l'avenir une fin, et le but de l'histoire n'est pas atteint avec l'aristocratie : ce but c'est la formation d'une nouvelle race à l'intérieur de la race supérieure.

Le surhomme constitue le but poursuivi par l'histoire. La nécessité d'une création absolument nouvelle de valeurs s'impose. L'importance de l'histoire n'est pas dans le processus infini de l'évolution ou dans les destinées de la grande masse. C'est en chacun des hommes véritablement grands, que se concentre toute la valeur de l'histoire; en eux, elle atteint son but et si le long processus historique est pris en considération, c'est parce qu'il fournit l'occasion et la force nécessaires à l'apparition d'hommes de cette espèce ².

Mais comment maintiendra-t-on toute la distance obligatoire entre ces deux classes : supérieure et inférieure ? Le seul et dernier moyen, d'après Nietzsche,

(1) *Id. La volonté de puissance, Id. Ibid.*, p. 154.

(2) *HÖFFDING, Ibid.*, p. 153.

c'est le maintien de l'Etat militaire, par lequel on peut conserver la grande tradition, eu égard au type supérieur de l'homme, le type fort.

La guerre. — Les hommes sont inégaux. Pour accroître parmi eux la somme de vie, de puissances, il faut choisir les actes qui différencient les combats, l'égoïsme, le mépris des autres. « La guerre est la bonne épreuve, le seul concours impartial et juste, à vrai dire le seul imaginable ». Le meilleur triomphe. Mais « pour que l'épreuve soit concluante, il faut que la guerre soit sans merci et exempte de pitié. Les seules vertus sont la bravoure et la cruauté, l'audace, la ruse, l'intelligence, en un mot, la force ». « La guerre et le courage ont fait de plus grandes choses que l'amour du prochain. La bonne guerre sanctifie toute chose. — Non la paix avant tout, mais la guerre » ¹.

D'autre part, l'instinct de vie et l'instinct de la connaissance s'opposent; or, si la connaissance, la raison, condamne la guerre, ne faudrait-il pas pour intensifier la vie, y revenir au nom de l'instinct? L'instinct fait accomplir à l'homme, non seulement ce qui lui fait plaisir, mais tout ce qui développe sa vie; cet instinct n'est-il pas de beaucoup préférable à la réflexion, laquelle prenant comme but la justice et la culture mentale, sacrifie la vie, et surtout la vie physique? Ce qui est presque unanimement considéré comme progrès, n'est-il pas plutôt une cause de déchéance? Qu'advierait l'homme si, développant encore ses idées morales et juridiques, on étendait le

(1) Ainsi parlait Zarathoustra, p. 58, cité par LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, p. 440.

respect à des êtres de plus en plus faibles ? Primitivement, on n'avait d'égards que pour les forts; aujourd'hui, on considère tous les hommes comme égaux, et on a des égards envers tous, même envers les plus abjects des nègres; pourquoi pas aussi pour les singes ? Des juristes ont, effectivement, admis l'existence des droits en faveur des animaux. L'humanité, si elle respecte tout, n'arrivera-t-elle pas à s'anéantir ?... Que le fort seul ait des droits. Qu'on ne sacrifie pas soi à autrui, la vie à l'idée, l'instinct à l'idéal, la guerre au droit ¹.

Quelques-uns ont repris les idées professées par Nietzsche. Ainsi *Peter Gast*, son ami, apporte des éloges à l'élément militaire dans lequel il voit : « l'institution la plus brillante, la plus austère, la plus virile de notre époque plébéienne, mercantile et efféminée ».

Etienne Hamelius trouve qu'il n'existe que des instincts, et contre leur action continue, la raison est impuissante. Il n'y a qu'un droit, celui de la force. La guerre est-elle un bien ou un mal ? « Il ne faut pas se laisser aller à discuter l'utilité de la guerre en général, car la guerre est un fait nécessaire; il ne peut être question d'utilité, quand il s'agit du nécessaire ». Cependant « la guerre seule est capable de remuer une nation de fond en comble, de la remettre dans une autre voie, de la sauver. Elle régularise la population, assure l'assimilation. Aussi longtemps qu'il y aura plus d'une nation, il y aura des guerres » ².

(1) *Id. Ibid.*, cité *Id. Ibid.*, p. 440.

(2) E. HAMELIUS, *Philosophie de l'économie politique*, 1891, p. 198, 203, 207, cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 441.

Observations critiques. — a) « Des instinctifs comme Nietzsche, dit Fouillée, préconisent la guerre comme un moyen de donner leur plénitude de développement à toutes les virtualités qu'on possède en soi. Leurs monstrueux aphorismes se dressent contre tout le passé de l'humanité, contre l'univers entier dont les éléments tendent à s'équilibrer, à se coordonner, à s'harmoniser » ¹.

b) « L'aristocratie radical et le dualisme social sont en contradiction insoluble avec son idée maîtresse, avec sa valeur fondamentale : la force, la santé et le bonheur de la vie » ².

c) « La connaissance n'est point pour l'homme une cause d'infériorité, même lorsqu'elle se développe, et si elle condamne la guerre, c'est que la guerre est mauvaise pour lui. L'homme peut s'élever au-dessus de l'instinct, à condition de bien réfléchir sur la valeur des buts qu'il poursuit et sur l'adaptation et la valeur des moyens qu'il emploie à leur service. La réflexion nécessite un effort plus considérable que l'instinct » ³.

*
**

Ludwig GUMFLOWICZ (autrichien).

Gumflowicz développe l'idée de « race historique » ⁴

(1) A. FOUILLÉE, cité par LAGORGETTE. *Ibid.*, p. 558.

(2) H. HÖFFDING, *Philos. contemp.*, p. 150.

(3) LAGORGETTE. *Ibid.*, p. 440.

(4) Le problème des races a été amplement développé et interprété par : Gobineau, Vacher de Lapouge, Paul Bourget et Gustave Le Bon, en France; Chamberlain, Ammon et Roese, Wiltser et Kraitchek, Woltmann, Deniker, W. Rathenau, en Allemagne.

dans son ouvrage *Der Rassenkampf*, publié en 1883. Cet ouvrage, dit M. Jules Sageret, est surtout une philosophie de l'histoire et a pour but de démontrer que le choc des peuples, leurs efforts de domination les uns sur les autres sont le facteur essentiel de l'évolution humaine¹.

« Tout élément ethnique ou social, dit Gumplowicz plus puissant, cherche à faire servir à ses buts tout élément plus faible qui se trouve dans son rayon de puissance ou qui y pénètre. On exploite toujours autrui. Seul, le mode d'exploitation se perfectionne. La guerre, la lutte, sont le procédé normal pour se servir de l'ennemi comme d'un moyen de satisfaire ses propres besoins..... Les guerres des nations civilisées poursuivent les mêmes buts que celles des peuples à l'état de nature; la liberté, les idées civilisatrices, l'humanité, la nationalité, la foi, l'équilibre, ne seraient que des hypocrites prétextes ».

« Donc, la guerre est une nécessité naturelle et la loi de la lutte des races pour l'existence est l'essence du processus historique, la loi suprême de l'évolution sociale, celle qui est à la base de toutes les autres et les explique : chaque homme recherche les services des autres hommes, chaque groupement tend à dominer et à asservir les autres pour les exploiter. C'est la grande loi sociologique de l'égoïsme de chaque groupe et de son antagonisme envers les étrangers »². Toujours la même lutte avec les mêmes

(1) Jules SAGERET, *Philosophie de la guerre et de la paix*, Paris, Alcan, 1919, p. 60.

(2) L. GUMPLOWICZ, *Der Rassenkampf*, Innsbruck, 1883, p. 158, trad. Baye, cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 40, 46.

motifs, pour les mêmes buts... ni progrès ni recul, c'est toujours la même chose...

*
**

Gustave RATZENHOFFER.

Ratzenhoffer, de même que Gumpłowicz, son compatriote, voit dans l'Etat un produit de luttes anciennes et un moyen pour des luttes nouvelles. « Son point de départ est l'énonciation d'une loi naturelle d'hostilité absolue entre les hommes comme entre les animaux, entre les groupes élémentaires comme entre les individus. Ce n'est pas autre chose que la loi de concurrence vitale portée à ses conséquences extrêmes. Les effets de cette loi peuvent être atténués pour l'espèce humaine comme pour un certain nombre d'espèces d'animaux, mais jamais ils ne peuvent cesser totalement. Le besoin des subsistances est constant et le sol d'où elles sont tirées est toujours en quantité limitée relativement au nombre des compétiteurs » ¹.

« Ratzenhoffer nous montre donc l'Etat procédant de l'assujettissement violent des clans les uns aux autres et substituant peu à peu, au cours de l'histoire, l'asservissement des vaincus à leur extermination, puis rapprochant par degré la condition de l'esclave de celle de l'homme libre, mais en imposant à l'esclave affranchi ou au serf émancipé une organisation civile et une répartition des richesses qui perpétuent

(1) Gaston RICHARD, *Les doctrines sociologiques et le postulat du droit international*, mémoire, dans *la Sociologie de la guerre et de la paix*, Paris, Giard, 1932, p. 222, publié par l'Inst. Int. Sociologie.

la conquête. De là, les classes sociales, d'abord hiérarchisées, mais qui se transforment en partis politiques en lutte pour le pouvoir et la législation. Cette lutte politique, intérieure à chaque Etat, d'ailleurs toujours mêlée aux compétitions économiques, serait le terme extrême des adoucissements que peut recevoir la loi d'hostilité absolue » ¹.

Observations critiques. — La théorie des races est vivement repoussée par le plus grand nombre d'hommes de science contemporains. « L'anthropologie, dit M. Heyking, professeur à l'Institut de droit international, a montré la non-existence des prétendues « races » correspondant à différentes nationalités actuelles » ². « La parenté consanguine est profondément enracinée dans l'idée centrale de l'évolution » ³.

Même Darwin, en 1871, affirmait « qu'à l'appui de la thèse d'une seule race, s'ajoute le fait que les savants ne sont pas d'accord sur leur nombre. Avant Darwin, Virey trouvait deux races; Jacquinot, trois; Kant, quatre; Blumenbach, cinq; Buffon, six; Hunter, sept; Agassiz, huit; Pickering, onze; Bory Saint-Vincent, quinze; Desmoulins, seize; Morton, vingt-deux; Crawford, soixante et Burke, soixante-trois » ⁴.

Le professeur allemand Georg. Fr. Nicolai trouve que « les nations sont avant tout, des unités psycho-

(1) *Id. Ibid.*, p. 222.

(2) *La contrainte du nationalisme raciste*, communication dans la *Sociol. de la Guerre et de la paix*, p. 132 publ. par l'Inst. Int. Soc. 1932.

(3) P. CHALMERS-MITCHELL, *Le darwinisme et la guerre*, p. 64.

(4) C. RADULESCU-MOTRU, *Curs de psihologie*, Bucuresti-Soccc, 1929, p. 341.

logiques et morales façonnées par le milieu géographique et surtout par la communauté historique; elles ne se forment pas du dedans, par l'hérédité, mais du dehors, par « épigénèse », c'est-à-dire par la langue, par la littérature et la culture, qui assimilent en un bloc homogène des éléments ethniques souvent très distincts » ¹.

*
**

René QUINTON (1866-1925).

Pour Quinton, « la guerre est un chapitre de l'amour, l'état naturel des mâles » ² : c'est l'amour de la lutte ou de la guerre. L'instinct guerrier chez l'homme est pareil à l'instinct maternel de la femme.

« C'est un fait que dans chaque espèce animale, dit-il, les mâles, à la saison des amours, sont poussés à lutter les uns contre les autres et à se détruire. La nature leur a donné des armes afin de procéder à ces luttes, armes que le mâle est seul à posséder et dont est dépourvue la femelle, fait qui montre bien que ces armes ne sont pas au service de la vie, mais de la lutte et de la mort ». « Darwin a basé sur ces faits une doctrine de la sélection sexuelle », mais « quelle que soit la valeur de sa doctrine, le fait de la lutte entre les mâles d'une même espèce est d'observation journalière; il est général. Les enfants mâles bataillent, pendant que les filles jouent à la poupée » ³.

(1) *Die biologie des Kriegeres*, Zürich, 1917, cité par Th. RUYSSSEN, *De la guerre au droit*, Paris, Alcan, 1920, p. 247.

(2) *Maximes sur la guerre*. Paris, Grasset, 1930, p. 9.

(3) *Ibid.*, p. 111.

« L'homme est donc fait pour la lutte, le risque, la mort; il les accepte naturellement; la guerre est son état naturel; la bravoure, l'héroïsme font partie de son organisation foncière. L'homme porte en soi l'ordre sacré de mourir, comme la femelle l'ordre sacré de porter, puis d'élever. Le héros et la mère sont équivalents; ce sont le mâle et la femelle au service de l'espèce » ¹. « La femelle propage l'espèce; le mâle, par sa mort, la sélectionne » ², la purifie.

Dans son travail de morale biologique, Quinton était arrivé à la conception des trois instincts : de conservation, de reproduction et l'instinct de moralité, c'est-à-dire de servir; les deux premiers sont égoïstes, parce qu'ils poussent les hommes à assurer leur vie propre; le dernier est altruiste : « il porte les hommes à oublier leur vie, et à se sacrifier à un but naturel qu'il ignore et qui est le profit de l'espèce » ³, « il est sous la dépendance de l'âme de l'espèce » ⁴.

Le plus haut degré de moralité que les mâles puissent atteindre, conformément à leur instinct de servir, est dans la guerre. « Et le dieu de la guerre m'a visité et m'a dit : si tu cherches le bonheur, sache d'abord que tu ne le trouveras point en dehors de mes camps » ⁵. « De toutes les divinités du monde, je suis la seule capable de t'élever sans effort au rang des mortels dignes de vivre » ⁶.

(1) *Ibid.*, p. 113.

(2) *Ibid.*, p. 19.

(3) *Ibid.*, p. 114.

(4) *Ibid.*, p. 118.

(5) *Ibid.*, p. 153.

(6) *Ibid.*, p. 127.

Observations critiques. — « René Quinton, biologiste, grand intellectuel, apologiste de la guerre, dit M. Georges Valois, dans ses maximes sur la guerre, a jugé la guerre à travers le sentiment qui l'avait exalté lui-même pendant la guerre. Il a vu les plus grandes vertus en exercice, mais il a vu ses propres vertus » ¹. Quinton peut être considéré comme le poète des instincts.

*
**

Général DRAGOMIROF (1830-1905).

La guerre, loi fondamentale de la nature. — Pour Dragomirof, la paix est inadmissible, parce qu'elle est contraire à la loi fondamentale de la nature, pour qui la « destruction et la création sont également chères (et également indifférentes); en effet, ne rien détruire et ne rien créer, cela revient au même » ². Par exemple, dit-il, pour faire votre travail, vous avez épuisé ou détruit une quantité considérable de votre énergie nerveuse, une masse de plumes, de papier, d'encre ordinaire et typographique; vous avez dépensé (et par rapport à vous-même, vous avez détruit) une source importante d'argent. Et ce, de même pour tout : une création suppose fatalement une destruction; et sans destruction, il ne peut être question de création, dans quelque domaine que ce soit. « La naissance de quelque chose de nouveau entraîne toujours la mort de quelque chose d'ancien,

(1) *Guerre ou révolution*, Paris, libr. Valois, 1931, p. 19.

(2) Général DRAGOMIROF, *La guerre est un mal inévitable*, trad. Paris, Lavauzelle, 1897, p. 5, 18.

qui ne s'arrache pas volontairement à la vie; comme conséquence, c'est la lutte, d'autant plus sanglante, d'autant plus sans merci que le nouveau diffère plus en principe » ¹.

Les périodes de calme qui se produisent de temps en temps et qui paraissent, aux personnes adonnées à la sentimentalité ou au commerce, un acheminement vers la fin des guerres, ne sont autre chose que le calme précurseur de la tempête.

La guerre est fatale : la question n'est pas du tout de savoir si la guerre est une chose bonne ou mauvaise, mais de savoir si elle est inévitable. Le grand chirurgien Pirogof, dit Dragomirof, appelait la guerre une épidémie traumatique : remarque profonde en ce sens qu'elle donne à la guerre un caractère indépendant de la volonté humaine...

Dès qu'il s'engendre quelque chose de nouveau, ce qui est ancien ne peut manquer de s'efforcer de le détruire, s'il lui est opposé en principe, et cette collision cruelle et fatale ne peut cesser que quand l'humanité aura épuisé complètement toutes ses forces intellectuelles, c'est-à-dire à proprement parler, quand elle mourra. La guerre donc est fatale ².

« Remarquez bien, dit Dragomirof, que je n'écris pas une apologie de la guerre. Dieu m'en préserve. Je suis le premier à dire que la guerre est une chose atroce, inhumaine, hideuse. J'affirme seulement qu'elle est inévitable ».

L'humanité, à l'exemple de son Divin Maître, peut s'écrier en suppliant : « Seigneur, éloigne de moi ce

(1) *Id. Ibid.*, p. 5, 18.

(2) *Id. Ibid.*, p. 5, 18.

calice » ; mais elle ne doit pas oublier la fin de cette prière : « Mais qu'il soit fait selon Ta volonté et non selon la mienne » ; quand le temps en sera venu, le calice ne pourra être éloigné... Et ce n'est pas un sophisme, mais une profonde vérité exprimée par Byron, que cette remarque : « J'aurais exprimé volontiers de l'aversion pour la guerre si je n'avais été convaincu que c'est elle seule qui sauve le monde de la moisissure et de la pourriture » ¹.

Le droit de la force. — La force brutale ? Mais ne vient-il pas à l'esprit que la transformation du droit de la force « brutale » en force du droit « délicat », ne détruit pas le premier de ces droits, mais ne fait que le réduire à un état latent ? Ne remarque-t-on pas que la force du droit serait très faible si celui-ci n'avait derrière son dos l'agent de police, et derrière l'agent de police, le soldat, c'est-à-dire le droit de la force ? Qui donne une force irrésistible aux condamnations sévères, celles qui, par exemple, envoient aux travaux forcés pour plusieurs années, ou encore qui jettent une famille sans ressources dans l'inconnu pour satisfaire les prétentions « légales » de quelque Schylock ?

Sans la force, il n'y a pas de droit ; elle est la source de tout droit et quand elle sort de l'état latent pour se montrer au grand jour, elle exclut fatalement tous ses dérivés. Pas une seule société sans troupes et sans police.

Partant de sa thèse que la disparition de la guerre est inadmissible, parce qu'elle est contraire « à la loi de la nature qui crée en détruisant », Dragomirof

(1) *Id.* *Ibid.*, p. 10.

prévoit la réplique suivante d'un antimilitariste : La guerre n'est pas inévitable, dira celui-ci, parce qu'elle dépend, non plus de la nature, qui reste indifférente à la destruction ou à la création, mais de l'homme lui-même, avec son libre arbitre, dont il est le maître. Et comme ce libre arbitre est étroitement lié aux centres intellectuels, à mesure que ceux-ci se développent, le premier se soumet de plus en plus aux injonctions du bon sens et commence à prêter son aide aux buts humanitaires.

Dragomirof y répond de la manière suivante : « Vous opposez l'humanité à la nature. Mais celle-là n'est-elle pas une création de cette nature, et par suite, peut-elle se tenir au-dessus de l'une quelconque de ses lois ? ».

Vous dites aussi que la guerre dépend de l'homme, de sa libre volonté. Mais vous devez savoir que la liberté de la volonté « est l'illusion d'un être qui a conscience de lui comme cause, mais n'en a pas conscience comme effet (Diderot) ». La liberté de la volonté n'existe donc que dans des limites assez restreintes (ex. : la pierre qui tombe). Il y a et il y aura des buts que l'on ne peut atteindre autrement que par la guerre. Si l'on peut rêver quelque chose, c'est uniquement de recourir moins souvent à ce procédé et nullement de s'en débarrasser à jamais¹.

*
**

(1) *Id. Ibid.*, p. 16.

Félix Le DANTEC, dans son livre, *La lutte universelle*, formule cette définition : « Etre, c'est lutter; vivre, c'est vaincre ».

Luttant contre l'oxygène, écrit-il, le fer devient rouille; alors il y a deux vaincus — l'oxygène et le fer —, puisque ni l'un ni l'autre n'a su conserver ses conditions primitives d'existence. Voilà pour les corps bruts. L'être vivant, au contraire, assimile le milieu qui l'environne, se l'annexe, impose son état personnel à l'ambiance qui, d'abord, différerait de lui : un microbe, plongé dans un bouillon nutritif, grandit, se multiplie, et finit par changer une partie notable de la substance du bouillon en substance de microbe; conquête de la première par la seconde, victoire de la seconde sur la première. Pour tous les êtres donc, il n'y a que défaites et victoires; par conséquent, la guerre est la loi du monde ¹.

*
**

A. D. XENOPOL, historien roumain, arrive presque aux mêmes conclusions que Dragomirof et Félix le Dantex. « L'inspection la plus superficielle de l'histoire, dit-il, et que ne démentent pas ses recherches les plus approfondies, démontrent pleinement qu'une grande partie des formations ethniques et sociales que présente l'humanité de nos jours, est due aux violents soubresauts, imprimés aux peuples par les guerres tant intérieures (les révolutions) qu'exté-

(1) Félix LE DANTEC, *La lutte universelle*. Paris, 1906, cité par Jules SAGERET, *Philosophie de la guerre et de la paix*, Paris, Alcan, 1919, p. 4.

rieures (les guerres proprement dites) qui les ont décimés » ¹.

« Sans les conquêtes, et donc sans les guerres portées par les Romains, on n'aurait pas aujourd'hui de civilisation française, italienne, espagnole, portugaise ». « Ce furent toujours les guerres qui amenèrent la réalisation des aspirations séculaires vers l'unité politique des peuples roumain, italien, allemand » ¹.

Il est absolument impossible de considérer la guerre dans le développement qui s'est poursuivi jusqu'à nos jours comme un mal ou un fléau; il faut absolument reconnaître qu'elle a, malgré son aspect cruel et odieux, contribué aussi à faire avancer l'humanité dans la voie du progrès.

La concurrence interne individuelle se synthétise en concurrence externe entre Etats. Mais la matière à exploiter étant limitée, malgré l'étendue de notre planète, cette concurrence peut donner lieu à des conflits très graves, dans lesquels l'intérêt de la conservation est en jeu.

On ne peut pas supprimer la guerre, mais il est bon de réduire ses ravages autant que possible. Les moyens ? La peur de la guerre : la guerre possible. La conscience du péril est toujours salutaire, car elle donne un équilibre moral à la vie du peuple, qui se montre à lui par le côté sérieux, celui qui touche à la mort. La mort est un grand malheur pour l'individu, mais elle est nécessaire à l'existence des sociétés...

(1) A. D. XÉNOPOL, *Le rôle de la guerre dans l'histoire de la civilisation*, Paris, Giard, 1907, p. 2, 8, 9. Communication faite le 5 juillet 1906 au sixième Congrès de l'Institut international de Sociologie, tenu à l'Université de Londres.

La guerre présente absolument la même nécessité. Elle fauche les existences individuelles, mais elle fait fleurir sur la tombe du mort une vie nouvelle.

« Travaillons donc autant que possible à éloigner la guerre du développement des sociétés; mais ne pensons pas que nous arriverons jamais à la supprimer. La fatalité sociologique est tout aussi contraignante que la fatalité biologique » ¹.

Observations critiques. — « La guerre, dit M. Jules Sageret, ne peut être une loi du monde, puisque ni les corps bruts, ni les végétaux ne se font la guerre. Si la guerre est une loi naturelle, cette loi ne régit que les animaux, hommes compris » ². De plus, c'est une faute d'assimiler dans les manifestations de la vie, l'homme à l'animal et de confondre toujours les points de vue sociologique et biologique » ³.

*
**

Général VON BERNHARDI.

Bernhardi, disciple de Fichte, de Hegel et de Darwin, dans son étude *L'Allemagne et la prochaine guerre* ⁴, précise la mission sociale de l'Allemagne, son rôle politique mondial, le caractère de la prochaine guerre, les adversaires, les ressources mili-

(1) *Id. Ibid.*, p. 19.

(2) *La philosophie de la guerre et de la paix*, p. 4.

(3) D. GUSTI, *Sociologia rasboiului*, Bucuresti, Sfetea, 1915, p. 67.

(4) *Deutschland und die nächste Krieg*, 1912, cité par Maurice de WULF, *Guerre et philosophie*, p. 17.

taires, etc. Il démontre que la guerre de conquête n'est pas seulement un droit, mais un devoir; la trop longue paix est démoralisante et la guerre périodique est une loi de nature. « Nous paraissions oublier, dit-il, que le succès de notre politique dépend directement de la force réelle, et que, d'autre part, la santé physique et morale de notre peuple a des racines dans la puissance de ses armements » ¹.

La mission du peuple allemand. — L'Etat donc a le devoir de faire la guerre non seulement quand le peuple est à l'étroit dans son territoire, mais encore quand il doit faire rayonner au dehors la culture dont il a le dépôt sacré. Or, la nation allemande est le peuple élu entre tous; aucun autre ne peut rivaliser avec sa suprématie intellectuelle. Sa science est la lumière du monde. Les solutions qu'elle a su donner aux problèmes religieux et sociaux sont les plus parfaites. Sa mission civilisatrice est évidente. D'autre part, « le territoire de l'Allemagne actuelle, écrit-il, si on considère sa géographie, n'est qu'un torse tronqué de l'ancien empire germanique; il n'embrasse qu'un tronçon du peuple allemand. Un grand nombre de frères allemands sont annexés à d'autres Etats ou vivent de façon indépendante comme ceux des Pays-Bas, qui se sont développés en peuple spécial, mais qui, par leur langue et leur caractère, ne peuvent renier leur germanisme » ².

Cette certitude de supériorité « nous fait, dit Bernhardi, un devoir d'étendre le plus loin possible l'ac-

(1) *La guerre d'aujourd'hui*, trad. Paris, Chapelot, 1913, p. XXII, XIX.

(2) *Deutschland und die nächste Krieg*, p. 79, cité par Maurice de WULF, *Ibid.*, p. 17.

tion de notre influence intellectuelle et morale, et de rendre partout la route libre au travail allemand comme à l'idéalisme allemand. Mais nous ne pouvons remplir ces devoirs suprêmes imposés par notre degré de civilisation, que lorsque notre travail pour la civilisation sera porté et soutenu par une puissance politique croissante, puissance qui doit trouver son expression dans l'extension de nos possessions coloniales, dans l'élargissement de notre commerce, dans l'influence plus considérable des idées allemandes sur toutes les contrées de la terre, et avant tout dans le complet affermissement de notre puissance en Europe » ¹.

La guerre, loi fondamentale de l'évolution. — « Où que nous regardions dans la nature, dit-il, nous trouvons que la guerre est la loi fondamentale de l'évolution. Cette grande vérité, qui avait été déjà reconnue dans les siècles passés, a été démontrée d'une manière convaincante, dans les temps modernes, par Charles Darwin. Il a prouvé que la nature est gouvernée par la lutte incessante pour l'existence, par le droit du plus fort et que cette lutte, dans sa dureté apparente, produit une sélection en éliminant les faibles et les nuisibles » ².

« L'état actuel du règne animal est le résultat du processus de l'évolution et de la descendance. On peut toujours observer la même phase critique et périodique dans le drame de l'évolution. Une unité zoologique quelconque, une famille, une race, une va-

(1) *La guerre d'aujourd'hui*, p. XXII, XIX.

(2) *L'Angleterre vassale de l'Allemagne*, cité par P. CHALMERS-MITCHELL, *Le darw. et la guerre*, p. 5-7.

riété ou une espèce a pu lutter pendant de longues générations dans des conditions passablement égales, tantôt obtenant, tantôt perdant quelque avantage, lorsque le plein développement d'une qualité innée ou acquise, ou un changement dans le kaleidoscope du monde, bouleverse l'équilibre. L'unité favorisée augmente en nombre, surpasse ses anciennes limites, et entre en concurrence féroce avec ses voisins; elle doit justifier son avantage inné ou acquis, raffermir sa position sous le soleil, et il n'y a qu'un seul moyen lui permettant d'y aboutir; la loi de la nature, à laquelle toutes les autres lois de la nature peuvent être réduites, est la loi de la lutte ». « Dès la première apparition de la vie, la guerre a été la base de tout sain développement. La lutte n'est pas seulement un principe destructeur, mais aussi un principe qui favorise la vie. La loi du plus fort domine partout. Ces formes-là survivent qui sont capables de s'assurer les conditions les plus favorables à la vie. Les plus faibles succombent » ¹.

Par conséquent, Bernhardt affirme « que les organismes montent à des degrés supérieurs, non pas en développant leurs propres qualités, mais en exterminant tous les autres concurrents » ².

*
**

Dr. F. STEINMETZ (hollandais).

Steinmetz est considéré par M. C. Bouglé, comme

(1) *Id. Ibid.*, p. 5-7.

(2) P. CHALMERS-MITCHELL, *Ibid.*, p. 7.

ayant sur la guerre l'apologie la plus méthodique¹. Ses idées sont exposées dans ses ouvrages intitulés : *La guerre, moyen de sélection collective*² et *La philosophie de la guerre*³.

Steinmetz part de cette idée que la guerre n'est que l'expression des instincts profondément enracinés dans la nature humaine : besoins d'extension et de conservation personnelles, contre lesquels les écrivains, les ligues pour la paix, l'optimisme comique étalé sous les formes multiples de l'anarchisme, du féminisme, du collectivisme et de rêveries sur la paix universelle, etc., restent impuissants. « La guerre existe partout et depuis longtemps, malgré tous les malheurs qu'elle cause; les nations les plus superbes recourent à elle, aussi bien que les plus humbles »⁴.

D'autre part, la guerre, dit Steinmetz, est un fait social; par suite, il faut l'étudier comme tel. Or, les faits sociaux sont d'une complexité extrême. En aucun des problèmes sociologiques, il n'est pas possible d'atteindre à l'exactitude absolue; partout, il ne peut y être question que d'une juste estimation des influences concomitantes. Et cette juste estimation ne peut être faite que par les compétences reconnues, qui réunissent, comparent et mettent en œuvre ce que l'histoire, l'ethnographie, la géographie et les autres sciences apprennent des phénomènes sociaux.

(1) C. BOUGLÉ, *La Sociologie de Proudhon*, Paris, Colin, 1911, p. 268.

(2) *Der Krieg als soziologisches Problem*, Amsterdam, 1899, traduit en français par le Capitaine A. CONSTANTIN, dans son ouvrage *Le rôle sociologique de la guerre*, Paris, Alcan, 1907.

(3) *Die Philosophie des Kriegeres*, 1907.

(4) *La guerre moyen de sélection collective*, traduit par A. CONSTANTIN, *Ibid.*, p. 218.

L'utilité ou la fonction directe de la guerre dans le passé et le présent. — La guerre est avant tout, l'expression concrète des besoins d'extension et de conservation personnelles; comme telle, elle peut être offensive ou défensive suivant qu'elle résulte du premier et du second de ces besoins. Mais toujours, elle implique une certaine agressivité, le pouvoir et la volonté d'user de la force pour atteindre au but ¹.

La guerre, moyen de progrès. — Au point de vue biologique, l'agressivité a été une condition nécessaire de tout progrès. Tous les biologistes et tous les anthropologistes s'accordent à faire remonter les origines de l'homme à un pithécien supérieur, vivant dans la ramure des arbres. Et c'est en prenant pied sur la terre que cet être put devenir homme. Mais une fois sur le sol, il se trouva face à face avec les bêtes féroces. Deux solutions s'offraient à lui : fuir dans les arbres ou attaquer par la ruse et par la force. Si l'homme primitif avait choisi la première, il se peut que jamais il n'y eût eu de guerre, mais il n'y aurait sûrement pas eu d'homme vraiment humain. L'homme primitif serait resté ce qu'il était. Comme déjà les singes anthropomorphes dont il était issu étaient vigoureux et agressifs, il descendit des arbres, fut victorieux des bêtes de proie, lutta avec ses compagnons et c'est par là précisément qu'il fut un homme véritable.

« L'agressivité devint ainsi une condition nécessaire à la naissance de la vie morale, car jamais la sympathie n'aurait pu éclore dans le milieu restreint

(1) *Id. Ibid.*, p. 223.

de la famille, si ses membres n'avaient cherché leur force dans une union commune pour l'attaque comme pour la défense » ¹.

Les dispositions intellectuelles et physiques de l'homme primitif se fortifièrent par l'exercice. Leur développement fut favorisé par la disparition des retardataires, des individus mal doués, et par la sélection des plus aptes. L'humanité s'éleva ainsi, grâce à ces influences subordonnées, toutes deux à l'agressivité, à l'aptitude guerrière.

L'importance de la guerre, pour ce qui est du développement social de l'humanité, a été signalée bien des fois. Depuis Carthage jusqu'à l'Empire Allemand actuel, ce fut la guerre qui, en agglomérant les petits Etats, forma les grands Etats.

La protection contre l'ennemi du dehors ne fut pas la seule conséquence nécessaire de l'agressivité; les fonctions juridiques les plus importantes à l'intérieur des sociétés en résultent aussi.

Ihering a signalé, à bon droit, l'extrême importance des institutions militaires dans la formation de l'Etat. Quoique je ne considère pas du tout, dit Steinmetz, l'Etat comme le but en soi, ainsi que le font les hégéliens et en particulier von Treitschke, je ne passerai pas sous silence cette objection : « S'il n'y avait pas eu d'agressivité, il n'y aurait pas eu besoin de la protection de l'Etat contre les ennemis du dehors ou du dedans; et pour avoir contribué à la constitution de l'Etat, un tel vice ne s'est pas mué en vertu » ².

(1) *Id. Ibid.*, p. 224.

(2) *Id. Ibid.*, p. 226.

Donc, si les groupements humains, dont il vient d'être parlé, n'avaient pas été nécessaires et si la sympathie comme tous les autres sentiments moraux n'avait pu prendre naissance si facilement au milieu d'eux, les hommes seraient à jamais restés isolés, lâches et égoïstes. Sans la guerre, nous serions retombés au niveau des lémuriens. C'est de l'agressivité, aux aptitudes guerrières que nous devons tout progrès, toute morale, tout sentiment de douceur et même la possibilité si péniblement acquise de discuter à présent sur la guerre. — Voilà pour le passé.

Mais pour le présent ? La conduite actuelle des hommes ne montre un changement ni dans les manifestations de l'énergie des foules, ni dans les actes de leurs chefs. Aujourd'hui comme autrefois, les différents Etats font preuve de convoitises territoriales et d'ambitions dominatrices; les multitudes veulent de l'or et certains individus le commandement. Maintenant comme jadis, seul un petit nombre d'esprits ne partagent pas ces tendances. Mais le nombre de ceux qui, sciemment, s'efforcent d'augmenter leur richesse et leur influence est certainement plus élevé aujourd'hui qu'au Moyen Age, où de telles tendances étaient en quelque sorte entravées par le mysticisme, le monachisme, le servage et la pauvreté... Notre individualisme et notre égalitarisme déchainent, au contraire, tous les appétits et toutes les ambitions parmi les multitudes de plus en plus grandes.

Chez les nations les plus avancées en civilisation presque tout a changé entièrement, surtout dans les classes dirigeantes. Nous sommes, en fait, considérablement plus individualistes que jamais on ne le fût

auparavant. Les individus sont par là plus isolés qu'autrefois, il n'y a plus entre eux comme une transfusion complète et continuelle; en d'autres termes, l'égoïsme s'est notablement accru, ce qui suppose une augmentation extraordinaire de l'agressivité¹.

La guerre, moyen de lutte collective. — Aussi longtemps que la concurrence individuelle sera considérée comme inévitable et comme avantageuse, il faudra bien admettre aussi qu'elle se fonde, dans la mentalité humaine, sur les instincts de conservation et d'expansion personnelles et qu'elle implique en même temps qu'eux, l'agressivité qui est, à la fois, leur postulat et leur mode d'action. Mais une concurrence individuelle rigoureuse implique la concurrence des groupements formés par les divers individus. Il n'y a pas que les énergies particulières qui puissent être mises en jeu dans les conflits, il y a aussi les énergies collectives. Il est impossible de concevoir une raison pour laquelle les divers individus laisseraient inutilisées les forces énormes que le groupement peut leur donner. C'est d'autant moins vraisemblable que les forces individuelles les plus grandes ne sont pas toujours là où se trouvent les forces collectives les plus importantes. Le Russe, par exemple, s'appuiera dans sa concurrence universelle avec l'Anglais sur la masse organisée des Russes, sur l'Etat russe. Tant qu'il ne le fait pas, il ne profite pas de la plus grande partie de sa force. Or, la guerre est, par excellence, la forme propre à l'emploi de la coordination des forces. Toute attitude différente, vis-à-

(1) *Id. Ibid.*, p. 228.

vis d'un autre Etat, suppose que l'on peut recourir à la guerre, comme à un moyen suprême. Toutes les autres formes de la concurrence des Etats aboutissent à des luttes de particuliers contre particuliers. Mais la guerre est un moyen collectif, qui ne peut être employé que par une collectivité contre une autre collectivité. C'est une arme toute spéciale qu'aucune autre ne peut remplacer : c'est l'unique arme qui soit collective ¹.

Interdire la guerre, ce serait supprimer la concurrence collective dans sa forme originale et essentielle; car avec la concurrence pacifique entre les individus, il y eut toujours une concurrence guerrière entre les groupes humains tout d'abord petits, puis de plus en plus considérables : primitivement entre les familles, aujourd'hui entre les Etats. Concurrence pacifique entre les individus et guerre entre les Etats, tels sont les principaux moyens dont se servent les rivalités des hommes; procédés absolument nécessaires au sain développement de toutes les forces humaines et au progrès de la civilisation ².

La guerre, moyen d'isolement de l'Etat. — La guerre est le seul moyen de s'isoler qu'aient les Etats et les peuples. Désarmé, l'Etat ne pourrait plus faire aucune distinction entre ses nationaux et les étrangers. Les Etats partageraient le sort des communes actuelles et ne pourraient plus inspirer de fidélité ni d'amour aux habitants de leurs territoires, qui ne seraient bientôt plus leurs nationaux. Les liens sociaux se relâcheraient; le solide ensemble que constituent

(1) *Id. Ibid.*, p. 232.

(2) *Id. Ibid.*, p. 235.

les habitants d'un même pays se romprait, l'Etat n'aurait plus de force et ne pourrait plus remplir ses diverses tâches. Une telle éventualité serait funeste à l'humanité.

Or, l'Etat n'est pas seulement l'intendant de l'unique collectivité vivante et agissante, c'est encore le représentant de l'ensemble des générations à venir; et en l'affaiblissant, on affaiblirait le seul mandataire que celles-ci puissent avoir. Dans le cœur de bien des hommes, il y a un patriotisme dévoué, actif, capable de commander à toute leur vie, et c'est un fait qu'on peut le développer ou le faire naître, grâce aux procédés actuels d'éducation. Par contre, l'amour de l'humanité sera longtemps encore pour la plupart des hommes simplement une phrase et un mensonge, pour quelques-uns seulement une idée, et pour la majorité de ceux-ci, un leurre, et rien de plus. Les faits les plus caractéristiques nous démontrent que nous sommes beaucoup moins cosmopolites qu'on ne l'était au siècle précédent, ou que les savants l'étaient en plein Moyen Age. Nous sommes plus chauvins qu'on ne le fût jamais. Aucune nationalité n'a disparu, plusieurs, au contraire, ont surgi de nos jours et nous verrons, peut-être, bientôt, des guerres civiles éclater sous la pression des sentiments nationalistes. Pour une nation jeune, la guerre est l'unique pierre de touche de son droit et de son énergie vitale. Une existence sociale, franche, honnête, morale, n'est possible qu'à l'intérieur des collectivités relativement isolées que forment les Etats, et c'est la guerre seule qui permet de tenir ceux-ci dans l'isolement. Donc, l'isolement est la condition de l'existence pour l'Etat comme pour l'individu.

Nous sommes en droit de conclure, poursuit Steinmetz, que l'Etat nous est indispensable et qu'il nécessite un certain isolement et, par suite, la possibilité de la guerre¹.

L'utilité ou la fonction indirecte de la guerre : moyen de sélection collective. — La guerre est le seul mode de sélection collective, c'est par elle uniquement qu'il s'établit une sélection entre les collectivités. Toutes les autres influences sélectives n'agissent que sur les individus, la guerre élimine directement les communautés incapables et élève les plus fortes.

Le motif de guerre peut être injuste, ridicule, superficiel, c'est toujours le rapport qu'il y a entre les forces opposées qui décide de son issue. Le vainqueur est fatalement celui qui devait vaincre¹. Ce sont les forces des collectivités, et non leurs faiblesses, qui leur donnent la victoire. Or, la guerre fait appel à toutes les forces de la nation : pas une seule des forces de la collectivité ne reste inutilisée en temps de guerre. Les forces qui décident de la victoire ne sont pas toujours de nature matérielle, puisque leurs éléments sont d'ordre psychique et éthique. La puissance matérielle s'exprime surtout par l'importance de la population et la quantité des ressources financières. Ces deux forces ne sont pas aussi matérielles qu'elles le paraissent.

Une population nombreuse est le résultat d'une vitalité générale, c'est-à-dire de la santé, de la vie morale et des bonnes relations familiales, en même temps que d'une ferme cohésion entre les foules hu-

(1) *Id. Ibid.*, p. 240, 241.

maines, cohésion qui est un phénomène éthique d'une importance considérable.

La quantité des ressources financières — la richesse — d'un peuple ne peut exister sans des qualités considérables d'une grande valeur pour l'humanité. Les vertus de la morale privée ne les constituent pas toutes. Les forces intellectuelles, l'énergie, l'esprit d'invention, l'économie et l'activité, la certitude du droit, une dose élevée de santé politique, et d'autres conditions encore, sont absolument nécessaires à l'enrichissement des nations.

Pour le bonheur de l'humanité même, il est d'une extrême importance que les peuples les plus forts, par leur population et leurs richesses, l'emportent sur les faibles, autrement l'humanité serait profondément atteinte dans ses intérêts capitaux, dans sa propre vitalité et par là dans sa capacité de bonheur.

Nos sentiments d'humanité sont douloureusement froissés sur le triste sort de la Finlande, en voyant la force brutale exercer une telle oppression, sans aucun scrupule. Cependant, n'est-il pas possible que de l'annexion de la Finlande à la Russie, il en résulte finalement plus de bien que de mal ? Plus la Russie augmente l'étendue de ses côtes, plus largement et plus profondément elle s'ouvre à ce que constitue la civilisation. Donc « lorsque pour son expansion, une nation grande, forte, en voie de développement, a un besoin réel du territoire d'un petit Etat, il ne paraît pas que la conquête de ce dernier puisse aller contre les intérêts de l'humanité » ¹.

Traiter également ce qui est inégal n'est ni logique

(1) *Id. Ibid.*, p. 245.

ni moral. Dans la faiblesse, il n'y a ni vice, ni faute personnelle, il n'y a que des conséquences du passé : il n'y a que des faits invariablement liés à ceux qui les précèdent. Ainsi, la faible importance numérique de la population d'un Etat n'est aucunement le produit de facteurs accidentels; ou bien la vitalité actuelle de cet état est médiocre ou bien sa cohésion avec les groupements humains apparentés, c'est-à-dire sa puissance assimilatrice, a été insignifiante. Tout se tient, tout se paie, tout engendre des conséquences futures, comme par exemple la domination du plus faible par le plus fort. Ainsi, quand deux adversaires en viennent à se heurter, il est préférable que ce soit le plus vigoureux qui l'emporte, parce que le plus faible, à cause même de sa faiblesse, est le moins sain, le moins capable de vie et de bonheur, le moins apte à tout pouvoir. Que le plus faible cède le pas au plus fort.

Pitié pour les faibles, ménagements pour eux, mais place aux forts ! Il est mille fois meilleur, en fin de compte, de rendre l'avenir difficile au faible plutôt qu'au fort. Ainsi l'on élève la race, on élimine les types de chétivité, ce qui, somme toute, est un bonheur pour tous, même pour les débiles; le contraire entraînerait la dégénérescence universelle, la multiplication des infirmes et des misérables, éventualité malheureuse pour tous. « Soit fort », voilà ce que conseille la doctrine de la rudesse et de la sévérité, avec l'effort pour conséquence. « Peu importe que tu sois faible », disent la mollesse et la veulerie, ce qui donne pour résultats l'engourdissement général. La substitution des nations puissantes

aux nations débiles élève nécessairement le niveau commun du bonheur; et le plus sûr moyen d'élever l'humanité, de la mettre à même d'obtenir effectivement une félicité plus grande dans l'avenir, n'est pas uniquement la sélection des individus, c'est aussi la sélection des peuples et des Etats.

Mais une objection de principe se pose : la sélection individuelle ne suffit-elle pas à élever l'humanité ?

Non, répond Steinmetz, parce que les qualités, grâce auxquelles l'individu l'emporte sur les autres individus, sont différentes de celles grâce auxquelles il est à même de former une collectivité victorieuse, parce que les premières sont bien souvent même contradictoires des secondes. La sélection individuelle peut seulement développer les qualités égoïtes; pour développer les qualités altruistes, utiles à la collectivité, la sélection collective est nécessaire. Sans la guerre, l'humanité rétrograderait au point de vue moral ¹.

« La sélection collective, qui est purement progressive, empêche donc dans une certaine mesure les effets régressifs de la sélection résultant de l'intensité de la concurrence individuelle. Mais pour cela, il est nécessaire que l'Etat, la nation dans son ensemble, puissent se défendre et plus ou moins se fermer aux étrangers; c'est-à-dire qu'ils puissent faire la guerre » ².

Les dommages résultant de la guerre. — Il faut reconnaître aussi, dit Steinmetz, les nombreuses consé-

(1) *Id. Ibid.*, p. 252.

(2) *Id. Ibid.*, p. 256.

quences funestes de la guerre : souffrances de toutes sortes, troubles économiques, l'insécurité des communications, l'interruption du négoce, les chômages, les déplacements des marchés, parfois la famine et la misère, une démoralisation plus ou moins générale après de grandes défaites, etc.

Deux principaux inconvénients s'attachent à la guerre : le militarisme et la sélection régressive¹. Le militarisme, disent les critiques, exerce une influence exagérée sur la société tout entière, une prépondérance des fonctions militaires sur les fonctions civiles : ce qui fait estimer trop haut les qualités militaires, de faire accorder des privilèges à ceux qui les possèdent, de gonfler de prétention les militaires et en particulier les officiers, d'exagérer la discipline de l'armée et de l'implanter dans les milieux civils, d'où arrogance d'une part et servilité de l'autre, restriction à la liberté et à l'initiative personnelle, réglementation bureaucratique, suprématie de la noblesse.

Mais cet état de choses, répond Steinmetz, appartenait aux institutions guerrières de la féodalité, entièrement inconciliables aujourd'hui avec les nouvelles conditions sociales et les besoins nouveaux de la guerre. Nous ne sommes certainement pas encore arrivés à la dernière phase de l'organisation des armées; mais la nation armée moderne rend presque impossible l'avènement d'un despotisme militaire. Jamais une démocratie vraiment saine ne peut être mise en danger par son armée. Ces inconvénients essentiels ne sauraient égaler l'importance considé-

(1) *Id. Ibid.*, p. 260.

nable de la fonction défensive et guerrière du militarisme.

Le deuxième grand reproche adressé à la guerre, c'est l'apparente sélection régressive, dont a fait tant de cas le fondateur de l'anthroposociologie, Lapouge, cet esprit si ingénieux, mais si peu critique. Seuls, les jeunes gens robustes entrent dans l'armée; les débiles ne sont point recrutés, ils ne peuvent donc être ni officiers, ni même engagés volontaires. Les grandes hécatombes causées par la guerre sont surtout faites parmi les hommes vigoureux, et les plus faibles sont épargnés. C'est là une sélection à rebours. Il en résulte indubitablement un dommage énorme¹. Mais dans la réalité, dit Steinmetz, le mal est moins grand que ne l'indique Lapouge : les officiers de grade élevé, beaucoup d'entre eux ont dépassé l'âge où l'on procrée, sont les plus exposés aux périls de la guerre; les fatigues, les privations, les maladies chassent les débiles; les vigoureux gardent partout la maîtrise d'eux-mêmes; la mortalité a diminué dans les guerres dernières : les hommes valides n'ont disparu que dans une proportion relativement faible; la victoire est partout un puissant stimulant; si la guerre est une rareté, comme elle peut l'être ou le devenir de plus en plus, les pertes en hommes qu'elle occasionne, en se répartissant sur les années de paix, n'accroissent plus que très faiblement la mortalité générale; si nous comparons les maux causés par les guerres avec ceux qui résultent de la concurrence pacifique, les premiers peuvent à peine entrer en ligne de compte, ils sont bien minimes à côté des seconds qui

(1) *Id. Ibid.*, p. 263.

torturent presque tout le monde et presque sans répit¹. De plus, les moyens de destruction les plus terribles ne peuvent pas augmenter la quantité des pertes; mais ils peuvent déterminer que la limite maximum d'endurance soit atteinte dans un temps plus court; et cela est mieux.

Même les lourdes charges financières, que la guerre nécessite, ne sont rien à côté des services rendus par la guerre, qui ne peuvent être évalués en monnaie. « Qu'un peuple vigoureux remplace un peuple sans énergie, et que les défauts des nations soient radicalement corrigés, n'y a-t-il pas là, au point de vue de l'avenir du monde, un ensemble de faits valant beaucoup de milliards ? »².

Se rapportant au Congrès de La Haye (1907), Steinmetz dit qu'un jury d'arbitrage peut se prononcer sur des droits acquis, non sur l'acquisition des nouveaux droits, puisque les Etats jouissent d'une liberté entière pour acquérir des nouveaux droits. « Il est même dans l'intérêt de l'humanité que les différends entre les peuples restent des questions de puissance et ne deviennent pas des questions de droit. C'est l'énergie et l'effort qui doivent décider de l'élévation des peuples et non leur ancienneté »³.

Tant que dans leur ensemble, les conditions actuelles persisteront et que les hommes seront tels qu'ils le sont aujourd'hui, la paix universelle n'est pas possible ni désirable. « Ni les circonstances, ni les hommes ne deviendront meilleurs, dans la paix;

(1) *Id. Ibid.*, p. 268.

(2) *Id. Ibid.*, p. 276.

(3) *Id. Ibid.*, p. 284.

c'est des guerres qui, il est vrai, peuvent être rares, que le progrès sortira » ¹.

Observations critiques. — a) La théorie de la sélection collective de la guerre, surtout pour les temps modernes, a été vivement critiquée. « Il ne faut pas assimiler, dit le naturaliste anglais Chalmers Mitchell, le monde humain au monde animal; car il est clair qu'entre des êtres conscients et libres, il peut et doit exister d'autres rapports qu'entre les animaux, chez qui l'instinct aveugle est prédominant » ². « Le dogme insoutenable du darwinisme social doit être détrôné, en montrant que les guerres tendent à laisser les populations pires, au point de vue biologique comme au point de vue social, qu'elles n'étaient auparavant » ³.

b) L'humanité et la notion du droit dans les conceptions de Steinmetz et Bernhardi ont un caractère tout différent de ce qu'on entend couramment par ces mots. Steinmetz et Bernhardi professent une espèce de darwinisme social ou le bonheur d'un seul individu ou peuple, qui doit représenter le progrès, la civilisation, est basé sur le malheur de tous les autres.

c) L'isolement d'un individu ou peuple est impossible dans les conditions actuelles de la vie sociale et internationale. « L'ethnocentrisme » ⁴ excessif sera toujours la source des guerres.

(1) *Id. Ibid.*, p. 288.

(2) *Le darwinisme et la guerre*, p. XII, lettre-préface, par Emile Boutroux.

(3) Harry Elmer BARNES, *L'élimination des causes profondes de la guerre*, mémoire dans la *Sociologie de la guerre et de la paix*, p. 157, de l'Inst. Int. Soc.

(4) Maurice R. DAVIE, *La guerre dans les sociétés primitives*, Paris, Payot, 1931, p. 44.



Observations générales sur les apologies bio-sociologiques.

L'essence de la guerre, pour ces apologistes, comme il en résulte de l'exposé de leurs idées, réside dans la structure même de l'être humain, structure dominée par les instincts de conservation et d'expansion personnelles, traduits par la concurrence vitale (la lutte pour l'existence) entre individus, nations et races. La concurrence vitale dans son dernier ressort n'est autre chose que la lutte pour la subsistance; elle est d'autant plus intense et destructive que les moyens de subsistance sont moindres. Les effets de cette lutte sont la victoire et la survie des plus forts, des mieux armés pour l'existence; il se produit donc une « sélection naturelle » des individus ou des sociétés les plus forts par l'élimination des plus faibles. La guerre, pour ces apologistes, reste le seul moyen efficace de lutte et de sélection des collectivités. — Telles sont leurs idées essentielles.

Mais, il est à remarquer, dès le début, que ces apologistes ont simplifié le sens donné par Darwin à la lutte pour l'existence et à la sélection naturelle, en l'intensifiant et l'exagérant du côté animal et destructif.

Or, Darwin, par races favorisées dans la lutte pour l'existence, n'entendait pas celles qui sont mieux armées pour l'extermination violente des autres, mais les mieux adaptées à la trame complexe de la vie. De plus, il n'entendait pas, par la lutte pour l'existence, seulement la concurrence sérieuse entre les

individus de même espèce ou même d'espèces distinctes, mais aussi la lutte contre les conditions physiques de la vie, contre le milieu, contre la nature.

Ces idées d'adaptation et de lutte des hommes avec la nature, soit pour la modifier, soit pour en découvrir les lois, ne se trouvent pas dans les explications de ces apologistes.

Nietzsche, alors qu'il prend comme base l'instinct de la vie, de la volonté de puissance, de l'homme fort, dur, sans pitié ou alors qu'il affirme que l'instinct est supérieur à la connaissance et que le progrès vient de l'instinct et de l'emploi de la force, — assimile l'homme à la bête, et par là déconsidère ce qu'il y a justement de supérieur dans la nature humaine : la conscience morale et la raison.

Gumplowicz, lui aussi, prétend qu'il y aurait entre les races humaines un instinct d'exploitation et que l'effort de domination et d'exploitation du plus faible par le plus fort serait le facteur essentiel de l'évolution humaine; la guerre, d'après lui, est un procédé normal par lequel on se sert de l'ennemi, comme moyen de satisfaire ses propres besoins.

En effet, on ne peut nier le fait de l'exploitation au cours de l'histoire de l'humanité, exploitation accentuée d'autant plus que les sociétés sont moins civilisées. Mais l'affirmation de Gumplowicz est exagérée et unilatérale quand il qualifie de lois générales des faits tout à fait relatifs, tels l'exploitation d'autrui, égoïsme du groupe social. Par contre, observons qu'à côté de l'exploitation et de l'égoïsme existe aussi une coopération d'individus et de sociétés, partout des efforts sont faits pour l'harmonie des inté-

rêts spirituels ou matériels. Lorsque les individus et les sociétés cherchent les services des autres, ce n'est pas tant pour les exploiter que pour collaborer et s'entendre au point de vue psychologique, convaincus que l'harmonie et l'unité sont efficaces et créatrices de valeurs durables, et non point la discorde.

Presque dans le même sens que Gumpowicz, se prononce Ratzenhoffer, qui siège à la base des conflits et des guerres la loi naturelle d'hostilité absolue entre les animaux, les hommes et les groupements sociaux.

Mais cette hostilité absolue de Ratzenhoffer, peut-elle être considérée comme une loi ? Est-elle permanente, générale, pour tous les temps et pour tous les lieux ? Est-elle un état d'âme inné ou dérivé ? — La réponse est aisée à trouver : des observations élémentaires de psychologie individuelle ou collective nous montrent que l'hostilité peut naître des désaccords entre les idées, les sentiments ou les intérêts, souvent aussi de la méconnaissance de nos semblables, ou d'un défaut de relations des idées et des sentiments, mais le plus souvent elle est le produit d'une éducation consciemment agressive. L'expérience quotidienne nous donne des cas de rivalité et d'hostilité extrêmes, même entre frères et, d'autre part, d'amitié sincère et durable entre individus de races différentes. Tous ces faits prouvent que le sentiment d'hostilité est, par conséquent, tout à fait relatif ; il ne peut avoir caractère de loi naturelle, comme le croit Ratzenhoffer, et son affirmation, d'en déduire la source et la permanence des conflits et des guerres, n'est donc aucunement fondée.

Quinton, lui aussi, cherche à expliquer la guerre en prenant pour base les instincts. Mais, tandis que chez Nietzsche, Gumpłowicz et Ratzenhoffer, ils sont de caractère égoïste, exploiteur, hostile, chez Quinton, l'instinct guerrier de lutte, prend un caractère altruiste, puisque les hommes, contrairement à leur esprit de conservation, sacrifient leur vie au profit de l'espèce.

Cependant, l'explication de Quinton ne peut tenir non plus; elle est unilatérale, purement sentimentale et même déraisonnable, car il est difficile de croire que l'on puisse trouver une masse acceptant de se sacrifier pour un X, nommé le profit de l'espèce. Le sacrifice de la vie implique des mobiles étroitement liés aux biens matériels et moraux des hommes. Mais, même sous cet aspect, sont beaucoup d'exceptions : des hommes n'aimant pas instinctivement la lutte, sont tout à fait indifférents à des attaques soit physiques, soit morales, combien ont un dégoût prononcé pour le travail, pour l'effort, pour la lutte et par conséquent pour la guerre.

Quelques auteurs, comme Dragomirow, Félix Le Dantec et A. Xenopol, cherchent à expliquer la guerre, en la situant dans le cadre d'une loi naturelle générale — d'après laquelle la mort et la création, dans tous les domaines, sont coexistantes et nécessaires. La guerre, dans les sociétés humaines, ne serait autre chose, pour ces auteurs, que le moyen de création de formes nouvelles par la destruction des vieilles formes des collectivités.

Cette idée est précisément formulée par le G^l Dragomirow, pour lequel toute création suppose fatale-

ment une destruction; par suite, la naissance de quelque chose de nouveau entraîne toujours la mort de quelque chose d'ancien, dans quelque domaine que ce soit; la guerre, donc, est, pour lui, la loi de la nature qui crée en détruisant.

Mais la même objection peut être faite aussi à l'égard de la formule de Dragomirof : les exceptions détruisent la loi, car elle pose la question : n'y a-t-il pas de création sans destruction, ou de cas où la forme nouvelle, obtenue par la destruction d'une autre forme ancienne, est inférieure à la forme détruite, dans lequel cas il n'est plus question de création ?

Or, parmi tant d'exceptions devant lesquelles la formule de Dragomirof reste sans réponse, est aussi celle-ci : comment se fait-il que dans la vie des animaux et des hommes, le nouveau-né n'implique pas nécessairement la mort de la mère ? Où est alors le caractère de généralité de cette loi, que toute création entraîne fatalement la mort de quelque chose d'ancien ? On peut ajouter encore à cela que la création dans beaucoup de cas suppose une addition, une synthèse, dans une forme nouvelle, des éléments préexistants, sans que leur destruction soit nécessaire, comme le prétend Dragomirof. Cet auteur, par conséquent, s'appuie, dans ses affirmations, sur de simples analogies physiques ou mécaniques, qui, à elles seules, ne peuvent autoriser la formule d'une loi générale de la nature.

De même Félix Le Dantec, en se basant plutôt sur des analogies chimiques ou zoologiques, comme la lutte entre l'oxygène et le fer, ou encore entre le mi-

crobe et le milieu qui l'environne, en déduit que pour tous les êtres, il n'y a que défaites et victoires et que la guerre est la loi du monde.

Mais tandis que les combinaisons chimiques, dans les mêmes conditions, restent toujours les mêmes, les phénomènes sociaux sont variables, tant dans le temps que dans l'espace. Donc, on ne peut passer, comme le fait Le Dantec, de l'explication des phénomènes chimiques à l'explication des phénomènes sociaux; il y a quelque chose de plus dans ces derniers : c'est la conscience et la volonté humaine, déterminant la mobilité et la variabilité.

A quelque chose près, ces mêmes idées de Dragomirof et de Félix Le Dantec se retrouvent chez Xénopol, pour lequel la mort, grand malheur pour l'individu, est cependant nécessaire à l'existence des sociétés. La guerre, pour lui, présente la même nécessité : elle fauche les existences individuelles, mais fait fleurir sur les tombes des vies nouvelles : la guerre, d'après lui, est une fatalité sociologique aussi contraignante que la fatalité biologique.

Il est vrai, en effet, que les individus et les sociétés sont soumis à la même loi : naissance, développement, déclin et mort. La mort, dernier délai pour les individus, comme pour les sociétés, est normale; contre elle, personne ne se révolte.

Mais le défaut de Xénopol, dans sa déduction, consiste en ce qu'il assimile la guerre à la mort normale des sociétés humaines, en concluant à la fatalité de la guerre. Or, la guerre est un moyen violent par lequel on peut obtenir la mort d'une société; c'est le moyen employé par une société pour tuer

une autre société. Xénopol, partant de la comparaison de deux états distincts : la mort normale et la mort violente des sociétés, en les confondant, arrive par là, à une conclusion déraisonnable : la fatalité sociologique de la guerre. Or, le fait que la guerre ne peut être considérée comme mort normale, mais au contraire comme mort violente, résulte encore en ce que des Etats, détruits au point de vue politique, par la guerre, à un moment donné de l'histoire, ont ressuscité; telle la Pologne.

Bernhardi et Steinmetz considérant, eux aussi, que la guerre est une loi de la nature, cherchent à mettre en évidence l'importance de la guerre comme moyen de sélection collective.

Bernhardi, surtout, élève la guerre au rang de la loi de l'évolution. Il pousse à des limites extrêmes la lutte pour l'existence, laquelle, d'après lui, doit prendre un caractère d'extermination violente dans les rapports des Etats entre eux; c'est la seule manière d'opérer une vraie sélection et d'obtenir la survie des collectivités les plus fortes.

Steinmetz, lui, donne une explication systématique de la guerre comme facteur de sélection dans l'évolution des sociétés humaines. Regardant la guerre comme l'expression des instincts de conservation et d'expansion de la nature humaine, il nous démontre tour à tour : le rôle de l'agressivité et de la guerre, comme moyen de lutte et de sélection collective, moyen de discipline et de coordination des forces individuelles, moyen de création des Etats, etc...

Mais Steinmetz, de même que Bernhardi, trop dominé par le concept de force ou de droit du plus fort,

arrive à des conclusions qui, vraies en partie pour le passé, ne le sont plus de nos jours, à savoir que la guerre demeure pour toujours le seul moyen de sélection collective. Steinmetz est, par conséquent, enclin à donner à la sélection collective par la guerre, un caractère de loi générale et nécessaire pour le progrès de l'humanité. Or, cet auteur perd de vue, d'abord, les conditions de vie complexe et interdépendante des Etats civilisés, ensuite les effets extrêmement destructifs des engins de guerres modernes, qui ne favorisent pas plus la sélection individuelle que la sélection collective; les individus, comme les sociétés, même en tant que victorieux, sortent débilités de la lutte, donc en régression physique et morale par égard à leur situation d'avant-guerre. Par conséquent, la sélection collective par la guerre ne peut être considérée que comme un fait relatif; assez importante pour les sociétés primitives, où le moyen principal de lutte était la force physique de l'individu, cette sorte de sélection est diminuée dans les guerres modernes où la victoire appartient aux armes les plus perfectionnées, même maniées par des individus physiquement faibles.

Concluons, par tout ce qui précède, que la guerre ne peut être expliquée seulement par les instincts de la nature humaine, non plus en s'appuyant sur des analogies zoologiques, chimiques ou mécaniques; on ne peut attribuer un caractère de loi générale à un tel phénomène dont les causes et les effets sont si relatifs et divers, tant pour le temps que pour l'espace.

Il est surprenant de constater que les apologistes

bio-sociologistes, ont négligé, dans leur explication, les facteurs essentiels de l'évolution de l'humanité : la conscience morale et la raison humaine, les seules qui, en élevant l'homme au-dessus de l'animalité, lui ont donné la possibilité de conquérir la nature et d'en décourir les lois. « La conscience et avec elle le sentiment de la liberté qu'elle engendre, dit Emile Boutroux, sont, véritablement, dans l'évolution génétique des êtres, des choses nouvelles » ¹.

La guerre, par conséquent, ne doit être regardée, non pas comme une fatalité biologique, mais comme un phénomène en fonction de la volonté des individus, des sociétés ou des nations.

(1) P. CHALMERS-MITCHELL, *Le darwinisme et la guerre*, lettre-préface de Emile BOUTROUX, p. XI.

CHAPITRE III.

Les théories positivo-évolutionnistes.

Saint-Simon. — L'industrie ennemie de la guerre.

A. Comte. — L'évolution intellectuelle principe de l'évolution de l'humanité. — La loi des trois états — La connexité entre l'évolution des états spirituels et temporels. — Du militarisme à l'industrialisme. — Observations critiques.

H. Spencer. — L'évolution de la société humaine. — La société type militaire. — La société type industriel. — L'utilité primitive de la guerre. — Les maux de la guerre dans un stade plus avancé. — Observations critiques.

Proudhon. — La vraie cause de la guerre : le paupérisme. — Transformation de la guerre. — Un droit nouveau, une nouvelle mission. — Observations critiques et interprétations.

Clausewitz. — Les grandeurs morales. — La guerre, chose du peuple. — La guerre absolue. — La guerre est la continuation de la politique.

J. Jaurès. — La force morale se puise dans la foi en une idée. — La nation armée. — La stratégie des masses organisées. — Critique des théories militaires allemande et française. — De la nature à l'esprit.

Observations générales sur les apologies positivo-évolutionnistes.

Les théories positivo-évolutionnistes justifient et expliquent le rôle et les causes de la guerre dans le passé et concluent à sa disparition pour l'avenir.

Or, le passé de l'humanité nous montre que la guerre a été presque universelle et « qu'elle a affecté

toutes les régions de la surface terrestre où des hommes sont entrés en contact ou en collision ». Novicow nous donne des dates et des chiffres significatifs :

« De 1496 av. J. C. à 1861 ap. J. C., soit 3357 ans, il y eut 227 années de paix et 3130 années de guerre, ou treize années de guerre pour chaque année de paix. Au cours des trois derniers siècles, il y eut 286 guerres en Europe ».

« De l'an 1500 av. J. C. à 1860 ap. J. C., plus de 8000 traités de paix furent conclus, qui étaient censés devoir rester en vigueur pour toujours. Leur durée moyenne de validité fut deux ans »¹.

Saint-Simon, Comte et Spencer, partant, eux aussi, du fait de l'universalité de la guerre, mettent, dans leur explication, en opposition deux types de société : militariste et industrialiste; le premier caractérise la société primitive, le second celle de l'avenir. La guerre — donc la société militariste — a été une nécessité pour le passé; elle ne l'est plus pour l'avenir, parce qu'elle sera remplacée par l'industrialisme.

Proudhon arrive à la même conclusion, en substituant l'antagonisme économique à l'antagonisme guerrier.

Par conséquent, l'idée maîtresse pour eux est celle-ci : le facteur économique va amener l'état de paix et la disparition des guerres entre Etats.

Clausewitz et Jaurès, par ailleurs, mettent en évidence le second côté du phénomène de la guerre, à

(1) Novicow, *War and its alleged benefits*, p. 14, cité par Maurice R. DAVIE. *La guerre dans les sociétés primitives*, trad. Payot, Paris 1931, p. 24.

savoir : « les forces morales », en d'autres termes la volonté collective de faire ou de ne pas faire la guerre. Pour l'un comme pour l'autre, la politique crée l'état de guerre ou de paix, mais non point Dieu ou le déterminisme biologique. Cependant, pendant que le premier conçoit les « forces morales » de la volonté collective organisées et dirigées en vue de la guerre, le second, Jaurès, les conçoit organisées en vue de la paix et de la justice. Au-dessus de cette différence fondamentale entre eux, ce qui nous intéresse, c'est le fait de placer les causes de la guerre dans la volonté consciente des Etats et non en dehors d'elle; point de vue vrai et opposé à celui des apologistes mystico-sentimentaux ou bio-sociologiques, pour lesquels l'homme n'est qu'un instrument aveugle aux mains de Dieu ou des lois naturelles.

Les auteurs qui présentent le problème de la guerre sous l'aspect économique (St-Simon, Comte, Spencer, Proudhon), comme ceux qui le mettent sous le facteur psychologique (Clausewitz, Jaurès), ont un grand mérite : celui d'envisager la guerre dans son évolution.

*
**

SAINT-SIMON (1760-1825).

Pour Saint-Simon, « l'industrie est l'ennemie de la guerre : tout ce qu'on gagne en valeur industrielle, on le perd en valeur militaire ». Tandis que, dans l'antiquité, la nation se consacrait aux combats et possédait des machines (les esclaves) pour la nourrir, les peuples actuels produisent eux-mêmes, et l'ar-

mée n'est plus qu'un instrument « subalterne », combattant à leur place et pour eux : la guerre s'est mise dans la dépendance de l'industrie ¹.

A la différence des rêveurs de paix universelle, *a priori* et artificielle, il considère l'état de paix comme la consécration nécessaire de l'évolution historique de fait. Le régime industriel, où les industriels ont la prépondérance, se substitue à l'ancien régime féodal et militaire. Les sociétés militaires avaient pour but le vol, les sociétés industrielles adoptent pour leur propre but la production ². Ce sont les Sociétés savantes de l'Europe qui vont créer, d'après Saint-Simon, le nouveau pouvoir spirituel qui réglera la politique ³.

*
**

Auguste COMTE (1798-1857).

Comte est considéré comme le père du positivisme, conception qui affirme que « seule la connaissance des faits est féconde; que le type de la certitude est fourni par les sciences expérimentales; que l'esprit humain, dans la philosophie comme dans la science, n'évite le verbalisme ou l'erreur qu'à la condition de se tenir sans cesse au contact de l'expérience et de renoncer à tout *a priori*; enfin, que le domaine des « choses en soi » est inaccessible et que la pensée ne peut atteindre que des relations et des lois » ⁴. Le

(1) *L'Industrie*, 1817, t. XVIII, p. 37, 102 s. et XIX, p. 149, cité par LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, p. 492.

(2) LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 492.

(3) J. L. PUECH, *La tradition socialiste en France et la Société des Nations*, Paris, Garnier, 1921, p. 4.

(4) André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Alcan 1926, t. II, p. 599.

positivisme donc est une conception antithéologique et antimétaphysique.

L'évolution intellectuelle comme principe de l'évolution de l'humanité. — « On ne saurait hésiter, dit Comte, à placer en première ligne l'évolution intellectuelle, comme principe nécessairement prépondérant de l'ensemble de l'évolution de l'humanité. Quoique notre faible intelligence y ait, sans doute, un indispensable besoin de l'éveil primitif et de la stimulation continue qu'impriment les appétits, les passions et les sentiments, c'est cependant sous sa direction nécessaire qu'a toujours dû s'accomplir l'ensemble de la progression humaine. C'est seulement ainsi et par l'influence de plus en plus prononcée de l'intelligence sur la conduite générale de l'homme et de la société, que la marche graduelle de notre espèce a pu réellement acquérir ces caractères de constante régularité et de persévérante continuité, qui la distinguent profondément de l'essor vague, incohérent et stérile, des espèces animales les plus élevées, quoique nos appétits, nos passions et même nos sentiments primitifs se retrouvent essentiellement chez beaucoup d'entre elles et avec une énergie supérieure, au moins à plusieurs égards importants... Aussi dans tous les temps, depuis le premier essor du génie philosophique, on a toujours reconnu, d'une manière plus ou moins distincte, mais constamment irrécusable, l'histoire de la société comme étant surtout dominée par l'histoire de l'esprit humain » ¹.

(1) Alfred FOULLÉE, *Extraits des grands philosophes*, Paris, Delagrave, p. 529.

La loi des trois états. — Comte, inspiré par Saint-Simon et Turgot, formule la célèbre loi des trois états, d'après laquelle notre intelligence et nos connaissances passent nécessairement par trois états généraux : primitivement *théologique*, transitoirement *métaphysique* et finalement *positif*.

L'état théologique avec ses trois sous-états : le fétichisme, le polithéïsme et le monotéïsme, correspond à l'enfance de l'humanité; dans cet état, l'homme cherche à expliquer la nature intime des phénomènes et leur mode essentiel de production, en les assimilant, autant que possible, aux actes produits par les volontés humaines, d'après notre tendance primordiale à regarder tous les êtres quelconques comme vivant d'une vie analogue à la nôtre et d'ailleurs le plus souvent supérieure, à cause de leur plus grande énergie habituelle¹; donc explication à l'aide des agents surnaturels personnifiés.

L'état métaphysique correspond à l'adolescence de l'humanité. Dans cet état, l'esprit cherche à expliquer les phénomènes par des abstractions, par des forces occultes, impersonnelles; c'est un état provisoire, de transition, vers l'état positif, définitif.

L'état positif ou de la science, c'est l'état final de l'évolution intellectuelle; c'est la maturité de l'humanité, pour laquelle l'explication scientifique est seule valable. « Le germe élémentaire de la philosophie positive est certainement tout aussi primitif au fond, que celui de la philosophie théologique elle-même, quoiqu'elle n'ait pu se développer que beaucoup plus

(1) *Id. Ibid.*, p. 532-535.

tard » ¹, car, à proprement parler, la philosophie théologique, même dans notre première enfance, individuelle ou sociale, n'a jamais pu être rigoureusement universelle, c'est-à-dire que pour tous les ordres quelconques de phénomènes, les faits les plus simples et les plus communs ont toujours été regardés comme essentiellement assujettis à des lois naturelles, au lieu d'être attribués à l'arbitraire volonté des agents surnaturels.

La connexité entre l'évolution des états spirituels et temporels. — Aux trois états spirituels : théologique, métaphysique, positif, correspondent respectivement trois états temporels : l'état du militarisme, l'état des légistes, l'état de l'industrialisme. « Il importe, dit Comte, de reconnaître la connexité fondamentale des deux évolutions, en caractérisant suffisamment l'affinité naturelle qui a dû toujours régner, d'abord entre l'esprit théologique et l'esprit militaire, ensuite entre l'esprit scientifique et l'esprit industriel et, par conséquent aussi, les deux fonctions transitoires des métaphysiciens et des légistes..... » ¹.

Ainsi le militarisme est intimement lié à l'état religieux, seul possible à l'époque primitive; l'autorité religieuse est seule capable d'établir la subordination complète et prolongée, nécessaire à l'activité guerrière et plus tard les convictions théologiques seules sont aptes à faire bénéficier les chefs militaires de la confiance aveugle qu'exige le concours inconditionné de leurs subordonnés; inversement, le régime

(1) *Id. Ibid.*, p. 532-535.

militaire contribue efficacement à consolider et à étendre l'autorité théologique. — « Sans cette intime corrélation à l'esprit théologique, il est évident que l'esprit militaire n'aurait jamais pu remplir la haute destination sociale qui lui était réservée pour l'ensemble de l'évolution humaine; aussi son principal ascendant n'a-t-il pu être pleinement réalisé que dans l'antiquité, où les deux pouvoirs se trouvaient nécessairement concentrés en général chez les mêmes chefs » ¹.

De même la science et l'industrie sont unies par leur similitude d'origine et de destination, leur conformité de principes et d'intérêts : l'industrie est subordonnée à la science, l'action de l'homme sur le monde extérieur à la connaissance des lois de la nature. Chacun concourt à faire triompher l'autre; l'esprit scientifique est antipathique au militarisme, l'esprit industriel à la théologie et réciproquement.

Du militarisme à l'industrialisme. — Cette inévitable tendance primitive de l'humanité à une vie principalement militaire et sa destination finale, non moins irrésistible, à une existence essentiellement industrielle, Comte l'explique de la manière suivante : Il montre que l'activité guerrière était rendue inévitable à l'origine par les penchants prépondérants de l'homme, pendant cette phase, et spécialement par son invincible antipathie pour tout travail régulier. La guerre était d'ailleurs le moyen le plus simple de se procurer la subsistance. Elle remplissait en outre « un éminent et indispensable office, au moins provisoire »

(1) *Id. Ibid.*, p. 536.

dans la progression générale de l'humanité, en créant un état de chose que l'activité industrielle présupposait : par la réunion de familles isolées, par l'impression d'un caractère stable et progressif à l'organisation politique, par l'imposition d'habitudes de régularité et de discipline qui n'auraient pu être autrement produites. Seule, la nécessité d'une expédition militaire ou de la défense commune était un mobile assez énergique pour établir le concours et la subordination. Les sociétés primitives ne pouvaient « apprendre l'ordre à aucune autre école que celle de la guerre ». L'activité déprédatrice, en outre, a amené l'esclavage, qui a été une préparation à la vie industrielle ¹.

Le militarisme fut donc aussi indispensable qu'inévitable. Mais son rôle n'était que provisoire, par le fait qu'il consistait dans la préparation de l'industrialisme. Son importance a dû constamment décroître, à mesure que la vie industrielle se développait. Et celle-ci l'emporta nécessairement parce qu'elle possède cette admirable propriété de pouvoir être prospère chez tous, sans que l'essor des uns soit nuisible à celui des autres, caractère qui la rend supérieure à l'activité militaire, dont le profit pour un est fait de la compression des autres. Le militarisme était parvenu à sa destination, lorsque la majeure partie du monde civilisé fut réunie sous une même domination (Rome); dès lors, l'industrialisme devint susceptible d'un développement sans limites, tandis que l'activité guerrière, à la fois sans objet et sans aliment, devait dépérir d'une façon croissante et conti-

(1) LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, p. 494.

nue. Malgré leur enchaînement nécessaire, il a fallu entre ces deux types, trop radicalement opposés, une phase intermédiaire : celle des légistes, non encore terminée à l'époque de Comte¹.

Dans la première période, la guerre donc eut lieu pour lui-même ou pour les buts politiques; dans la période intermédiaire, elle subsiste, mais subordonnée à l'industrialisme : d'où les guerres commerciales; dans la troisième période il n'y a plus de guerres, l'industrialisme les supprime par suite d'incomptabilité entre la guerre et l'industrialisme.

La confiance de Comte est si grande dans la disparition du militarisme, qu'il affirme que « l'époque est enfin venue, où la guerre sérieuse et durable doit totalement disparaître chez l'élite de l'humanité. Les guerres, même chez les nations les plus civilisées, seront rendues impossibles par la rectitude populaire ». Il croit aussi que les guerres persistent encore, vu l'anarchie intellectuelle, anarchie « due à la persistance des idées théologiques et métaphysiques dans l'éducation et à leur inévitable conflit avec le progrès et la pénétration des idées scientifiques »². Comte propose donc une association de la paix universelle, avec un comité positif occidental.

Observations critiques. — Nous nous bornerons à apprécier la succession des deux états temporels : le militarisme et l'industrialisme. Le mérite de Comte est qu'en écartant toute explication mystique, méta-

(1) *Id. Ibid.*, p. 494.

(2) Gaston RICHARD, *Les doctrines sociologiques et le postulat du droit international*. Mémoire dans la *Sociol. de la guerre et de la paix*, p. 217, publiée par l'Inst. Int. Soc.

physique ou anthropologique, il met à la base des phénomènes sociaux et spirituels l'idée d'évolution, d'après laquelle l'homme, primitivement militaire et religieux, tend à devenir industriel et scientifique. C'est un point de vue incontestable, que le militarisme a cédé le pas peu à peu à l'industrialisme, qui, primitivement tout puissant, s'est subordonné progressivement à lui.

Mais où le point de vue de Comte ne correspond plus à la réalité, c'est quand il affirme que l'avènement de l'industrialisme implique nécessairement la disparition du militarisme; or, nous voyons coexister le militarisme et l'industrialisme, même dans les sociétés et les Etats les plus industriels; d'autre part, des Etats moins industriels ont un militarisme réduit à une simple force de police. Ces faits nous donnent le droit d'affirmer que le maintien ou la disparition du militarisme n'est pas seulement fonction de l'industrialisme, mais dépend encore de beaucoup d'autres facteurs, facteurs : psychologiques, politiques, démographiques, etc...

*
**

Herbert SPENCER (1820-1903).

Spencer, le représentant le plus distingué de l'école évolutionniste anglaise, reprend la distinction de Comte entre le militarisme et l'industrialisme. L'évolution dans tous les domaines, chez lui, consiste dans le passage d'un état incohérent, indéfini et homogène, à un état cohérent, bien défini, hétérogène; en d'au-

tres termes, d'un état de dissipation vers un état de concentration ou d'intégration ¹.

L'évolution de la société humaine. — Spencer affirme que dans le processus évolutif de la société, l'industrialisme se substituera au militarisme, en remplaçant graduellement la coopération forcée caractéristique des premiers temps, par la coopération volontaire caractéristique de l'industrialisme. Dans son livre *Sociologie statique*, il étudie deux types de société : homogène et industrielle, respectivement militaire et industrielle; dans la *Sociologie dynamique* il étudie le passage de l'une à l'autre.

Les caractères de la société type militaire. — La société primitive est toute entière modelée par et pour l'activité militaire. Se battre semble la seule occupation virile; la société est l'armée au repos et l'armée est la société mobilisée. Par ce fait, la survie dans la lutte est assurée normalement (toutes autres conditions égales) aux sociétés, chez lesquelles la coopération militaire est universelle, c'est-à-dire où, aux efforts des individus en état de porter les armes, sera unie l'aide indirecte des autres (femmes, esclaves et plus tard serfs) ¹. La vie guerrière chronique a donc pour effet de transformer les non-combattants en une

(1) « une partie qualitative « la différenciation » c'est-à-dire le passage de l'homogène à l'hétérogène complétée par « l'intégration » entendue également au sens qualitatif, c'est-à-dire le passage de l'incohérence à la cohérence, de l'indéfini au défini : un volume croissant, la division du travail entre les parties, leur solidarité plus étroite, une plus grande centralisation, sont donnés dans *Les Principes de Sociologie*, pour les caractéristiques de l'évolution; et c'est au même sens qu'on parle aussi de « l'intégration » des phénomènes psychiques par lesquels se réalise l'unité de l'esprit (H. SPENCER, *Principes de psychologie*, synthèse générale, chap. X) », A. LALANDE, *Les illusions évolutionnistes*, Paris, Alcan, 1930, p. 14.

intendance de combattants. Dans cette société militaire, les non-combattants doivent consumer leur vie à assurer celle des combattants, sinon ceux-ci, obligés de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, seraient moins propres aux fins de guerre. Ce rapport n'est point parasitique, car les premiers rendent en retour des services de protection aux seconds. En outre, dans une lutte ouverte, l'action combinée l'emporte sur celle qui ne l'est pas : la société qui survit est celle où les unités actives et auxiliaires sont dressées à se mouvoir et à combattre de concert; il faut donc une autorité qui concentre les efforts militaires et coordonne, avec eux, les efforts civils. L'individualité, subordonnée, est donc effacée : la vie n'appartient pas à son titulaire, elle est à la disposition de la société dont il est membre. Il ne peut se soustraire au combat quand il y est appelé, et ne peut en revenir vaincu sans encourir la peine de mort : sa liberté, sa propriété, sont très limitées par leur subordination au service public. La conservation de la collectivité est la fin principale; la conservation de l'individu, dont la société est propriétaire, est la fin secondaire.

Pour que toutes ces conditions soient remplies, il faut une condition préalable : un appareil de coercition puissant, uni, centralisé, hiérarchisé, c'est-à-dire modelé sur celui de l'armée, où le général en chef commande en dernier ressort, et où chacun est maître de ceux qui sont au-dessous de lui et sujet de ceux qui sont au-dessus. Le chef militaire étend souvent son autorité à toute la nation, en devenant un chef

(1) LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, p. 499.

civil. La direction de la société est la même que celle de l'armée, sauf la différence tenant à la dispersion ou à la concentration de leurs membres : « le travail s'exécute sous une autorité coercitive; la surveillance s'étend partout » ¹. Le régime militaire ne se borne pas d'ailleurs à réprimer, il impose : outre qu'il dit à l'individu ce qu'il ne faut pas faire, il lui dit aussi ce qu'il faut faire et comme il faut l'exécuter; car, dans l'armée, le commandement négatif qui maintient l'ordre est insuffisant. Le combat est réglé par commandement positif; c'est le principe fondamental de la coopération obligatoire.

Une société aussi étroitement hiérarchisée ne peut être que rigide; les efforts, pour passer d'un grade inférieur à un supérieur, rencontrent la résistance des faits (inaptitude de l'inférieur à remplir la fonction supérieure) et des hommes (réprobation des tentatives de ce genre) : d'où le principe d'hérédité et de l'assignation de résidence (l'esclave, les serfs attachés à la glèbe, le maître, lui-même, n'a pas le droit de s'absenter de sa localité sans permission).

De plus, dans une société militaire, les organisations autres que celles de l'Etat sont réprimées. Enfin, l'échange des richesses ne pouvant être que très limité entre groupes qui passent leur temps à se battre, chacun d'eux doit être une autonomie économique, c'est-à-dire avoir une organisation d'entretien capable de se suffire à elle-même et de ne pas être sous la dépendance d'étrangers ².

(1) H. SPENCER, *Principes de Sociologie*, t. III, p. 746-770, apud LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 500.

(2) *Id. Ibid.*, apud *Id. Ibid.*, p. 501.

Les caractères de la société type industriel. — La société industrielle, à l'inverse de la société militaire, est basée sur la coopération volontaire. L'action coopérative, qui subordonne les actions des individus en les unissant dans un effort combiné, n'est plus une condition nécessaire. L'action coopérative qui persiste a pour fin de préserver les actions de l'individu contre toute intervention, qui ne soit pas nécessairement demandée par la limitation réciproque des droits individuels. Le type social où cette fonction s'accomplit le mieux est celui qui doit survivre, puisque c'est celui dont les membres doivent prospérer le plus. Comme les exigences du type industriel excluent toute autorité despotique, elles n'admettent pour organe approprié, en vue d'accomplir l'action coopérative nécessaire, qu'un corps de représentants, dont l'office est d'exprimer la volonté commune. La fonction de cet organe de gouvernement, qu'on appelle généralement l'administration de la justice, est plus particulièrement de veiller à ce que chaque citoyen ne fasse ni plus ni moins de profits que son activité ne lui en procure : ce qui exclut toute action publique impliquant une distribution artificielle de bénéfice. Les rapports des individus sont régis par leurs conventions, au lieu de l'être, par la loi, comme cela avait lieu sous le militarisme. Le type industriel n'est que négativement régulateur : il ne prescrit pas ce qu'on doit faire, mais prohibe seulement ce dont on doit s'abstenir. En même temps que la sphère de l'action corporative se rétrécit, celle de l'action individuelle s'agrandit et l'initiative personnelle se trouve encouragée. Tandis que le régime

militaire luttait contre les organisations non-étatiques, « de la coopération volontaire, ce principe fondamental du type industriel, naissent d'innombrables associations privées... Comme résultat indirect, une société type industriel a pour caractère la plasticité; elle tend aussi à perdre son autonomie économique et à se fondre avec les sociétés voisines par solidarité avec elles, résultant de la division internationale du travail et de l'échange » ¹. Le type militaire donc est inférieur au type industriel, mais il fut autrefois utile et nécessaire.

L'utilité primitive de la guerre.

a) *La sélection naturelle*, dit Spencer, fait survivre les plus aptes : la guerre entre les hommes, comme la guerre entre les animaux, a largement contribué à élever le niveau de leur organisation; elle a supprimé les races les moins aptes à s'accommoder à leurs conditions d'existence, développé l'activité fonctionnelle, l'intelligence, les qualités physiques et certains traits valeureux de caractère, encouragé l'industrie dont l'effort était suscité par les demandes impératives de la lutte. L'arme a précédé l'outil; s'il n'avait fabriqué d'abord des armes, l'homme n'eût jamais produit des outils.

b) *La formation des vastes sociétés* a été un autre bienfait non moins grand. La force seule a pu souder les petits tribus nomades, la conquête amena parfois des réunions permanentes; or, cette agrégation préliminaire est indispensable à l'avancement de l'industrie, qui exige un nombre considérable de coopé-

(1) *Id. Ibid.*, p. 807-850, apud *Id. Ibid.*, p. 502.

rants et de consommateurs. Par la guerre s'opèrent l'intégration, la différenciation politiques, et la fondation de la propriété foncière, même industrielle, attribuée à ceux qui portent les armes et à eux seuls ¹.

c) *L'habitude du travail* et l'habitude de se soumettre aux exigences sociales sont aussi des produits indirects de la vie militaire. La coercition de la guerre, seule, pouvait forcer à un travail continu le primitif, naturellement peu enclin à l'effort persistant; la discipline l'a habitué à la soumission à un maître, à un gouvernement personnel, puis impersonnel, et, enfin, à la vie morale. « Tant que dure la barbarie et l'enfance de la civilisation, la guerre a, donc, pour effet d'exterminer les sociétés faibles et de purger les sociétés plus fortes de leurs membres faibles; elle favorise ainsi doublement le développement des précieuses facultés physiques et intellectuelles ».

Mais, passé un certain stade de progrès, elle devient une cause de recul physique et intellectuel ².

Les maux de la guerre dans un stade plus avancé.

a) *Les mieux constitués périssent.* Lorsque la guerre exposait tous les adultes mâles, les plus forts et les plus rapides survivaient; depuis qu'une seule partie seulement des nationaux est prise par l'armée, « il y a tendance à choisir et à exposer à la mort les mieux constitués et les plus robustes et à laisser, pour la reproduction, les individus physiquement inférieurs. L'armée agit donc forcément dans le sens d'une détérioration de la race ». Lorsque par suite

(1) *Id. Ibid.*, p. 400, 730, apud LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 503.

(2) *Id. Ibid.*, p. 214. *Id. Ibid.*, p. 504.

de la saignée de la nation, les travaux pénibles tombent en partie sur les femmes, qui ont déjà la fatigue des enfants, une autre cause de dégénération physique entre en jeu.

b) Au point de vue industriel et intellectuel, la guerre distrait les bras, les matières, les capacités administratives et constructives qui eussent alimenté l'industrie et la science.

c) Au point de vue moral, l'activité guerrière détruit les sentiments sympathiques et même développe directement les sentiments agressifs, au point que le mal causé à autrui devient un plaisir. On conserve dans la vie civile l'habitude, prise sur le champ de bataille, d'être dur, de faire souffrir et de tuer. C'est une nécessité de la guerre, qu'on n'y a égard qu'à soi : l'égoïsme supprime l'altruisme.

Aujourd'hui la guerre a donné tout ce qu'elle pouvait. L'occupation de la terre par les races les plus puissantes et les plus intelligentes est un bienfait, en grande partie réalisé, du moins quant aux régions où la civilisation peut se développer; ce qui reste à gagner le sera par la pression de la civilisation industrielle sur la barbarie qui recule. L'intégration des groupements politiques est poussée au point désirable, car l'harmonie complète n'est pas possible entre populations trop hétérogènes : « une fédération pacifique est le seul procédé de consolidation qu'on puisse prévoir ».

Les rapports politiques et économiques basés sur la coercition n'ont plus d'avantages; il ne reste qu'à les adoucir, c'est-à-dire à combattre l'œuvre des

guerres passées, en développant la coopération volontaire.

La méthode qui a présidé à la consolidation des nations, à leur organisation, à leur éducation, a été indispensable, elle ne l'est plus aujourd'hui. Elle est devenue un obstacle. Tout progrès ultérieur dans la production et le bien-être social, dans la liberté et l'équité, dans la moralité, dépend de la réalisation d'une condition sine qua non : la cessation de la guerre et la diminution des armements.

Observations critiques. — a) Les moralistes, dit M. Lagorgette, qui portent sur le bien et le mal, des jugements absolus, ont reproché à Spencer d'avoir été inconséquent : un fait, disent-ils, est un bien ou un mal moral, mais, qu'il soit l'un ou l'autre, il le reste dans tous les temps, en tous les lieux, sous toutes les formes. Il leur semble que si la lutte était bonne autrefois, elle devrait l'être encore aujourd'hui; que si elle est mauvaise sous la forme de guerre, elle doive l'être aussi sous sa forme de concurrence. « On ne peut sans une arbitraire décision dogmatique, dit Renouvier, condamner la lutte sous sa forme de destruction directe par les armes, alors qu'on la préconise sous la forme indirecte de la concurrence qui affame et conduit au dépérissement des faibles... Le philosophe évolutionniste de la force vante l'efficacité des exterminations d'hommes, mais il en arrête l'application illogiquement où cela lui plaît » ¹. Mais l'objection d'inconséquence, comme le fait remarquer M. Lagorgette, ne peut subsister si nous envisageons le point de vue relativiste et évolutionniste de Spencer : en effet « si

l'on reste dans le relatif et même sans combiner le juste avec l'utile, on s'aperçoit que les faits, jugés bons ou mauvais, non intrinséquement, mais d'après leurs conséquences, peuvent avoir eu de bonnes conséquences s'ils ont été répétés à 10 exemplaires, et non à 100, hier et non demain. Le médicament administré au delà d'une certaine dose ou après effet, c'est-à-dire après guérison, est au moins superflu ».

« L'accomplissement d'un acte tend ainsi souvent à rendre inutile sa répétition : la guerre, par le fait qu'elle a eu lieu et a produit tous les effets utiles qu'on pouvait en attendre, s'est elle-même rendue inutile. Toute valeur juridique ou utilitaire reposant sur une relation, la logique, exige une solution, non pas toujours semblable à elle-même, mais variable suivant les circonstances. Ne pas l'admettre équivaut à cette absurdité; un rapport reste uniforme quand l'un des termes change » ².

b) La guerre et l'industrie ne sont que deux cas particuliers de l'activité humaine, puisqu'elles seules ne peuvent expliquer tous les phénomènes sociaux; la preuve en est, contrairement aux affirmations de Spencer et de Comte, que tous les deux coexistent même dans les sociétés les plus industrialisées et qu'une « société peut devenir industrielle et mettre le souci de la production et de l'échange au-dessus de toutes les valeurs morales, esthétiques, intellectuelles, sans être pour cela plus pacifiée et surtout

(1) *Philosophie analytique de l'histoire*, t. IV, p. 392, cité par LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 505.

(2) LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 506.

plus harmonique que les sociétés dites militaires » ¹.

La guerre est une forme de la lutte et de l'autorité, s'appuyant sur la contrainte; or, la lutte et la contrainte subsistent même dans l'industrialisme et dans la coopération dite volontaire. « La loi de Spencer, pas plus que le système de Comte, dit Littré, ne comprend le développement moral ni le développement esthétique ». Il faut donc considérer encore d'autres facteurs : psychologiques, ethniques, démographiques, cosmiques, etc...

Mais une distinction essentielle est à faire entre Spencer et Comte; l'évolutionnisme de Spencer a un caractère mécaniciste et même fataliste, tandis que celui de Comte est plus idéaliste et a plus de souplesse, parce qu'il attribue une assez grande influence de l'esprit sur l'évolution des phénomènes sociaux. Au point de vue sociologique, Comte est donc supérieur à Spencer. « Plus idéaliste que Spencer, Saint-Simon et Comte croyaient à la possibilité de la réorganisation scientifique de la société et donnaient aux efforts des hommes, à partir de leur époque, la mission d'opérer le triomphe du nouveau régime sur l'ancien. Ils n'avaient pas tort » ².

*
**

(1) Gaston RICHARD, Introduction de la *Sociologie de la guerre et de la paix*, p. 12, de Inst. Int. Sociologie.

(2) LAGORGETTE, *Ibid.*, p. 512.

PROUDHON (1809-1865).

Nous avons vu (pages 21-60) que Proudhon, dans une première explication religieuse et métaphysique, alors qu'il analysait « la guerre en soi », trouvait, au fond de ce phénomène, un élément moral : le principe de la justice. « L'agent ou le ministre » de ce principe est, d'après lui, la guerre. Mais, quand il passe à l'analyse de la guerre « dans ses formes ou les formes de la guerre », il s'aperçoit que celles-ci ne correspondent plus à son principe. « Malheureusement, dit-il, la guerre n'est plus telle, dans son action, que son principe et sa fin la supposent. La théorie dit blanc, la pratique exécute noir; tandis que la tendance est au droit, la réalité ne sort pas de l'extermination. Entre le fait et l'idée, non seulement la contradiction est complète, mais elle paraît irrémédiable »¹. « Sublime en sa mission de justicière, la guerre est infâme dans la cause secrète qui la produit »². La guerre provient de la « rupture de l'équilibre économique », c'est-à-dire du « paupérisme ».

La vraie cause de la guerre : le paupérisme. — Au fond de toutes les contestations humaines, dit Proudhon, aussi bien entre les Etats qu'entre les particuliers, il y a la revendication et la dénégation de la propriété. La propriété est le principe fondamental à l'aide duquel on explique les révolutions de l'histoire. L'Etat, comme l'individu, pour vivre, doit consommer; la souveraineté qu'il s'arroe ou revendique n'a d'autre fin que d'assurer sa propre consommation : tel est le fait dans sa simplicité originelle. Pour

(1) PROUDHON, *La guerre et la paix*, p. 227.

(2) *Id. Ibid.*, p. 326.

avoir le dernier mot de la guerre, nous devons considérer qu'indépendamment des motifs de religion, de patrie, d'Etat, de constitution, de dynastie, il y a la raison très réelle des subsistances; qu'à ce point de vue chaque individu, membre de l'une ou de l'autre des nations en guerre, se sent menacé dans sa propriété, et devient, non seulement défenseur de soi et du sien, comme dit Grotius, mais demandeur de la liberté et de la propriété de l'étranger. Jusqu'ici le patriotisme le plus pur, le sentiment le plus élevé de la dignité sociale, nous a paru seul inspirer la guerre; maintenant nous allons voir s'y mêler un principe d'égoïsme, d'avarice : de lâses corruptions et ses fureurs.

On peut donc dire que la cause première, universelle, et toujours constante de la guerre, de quelque manière et pour quelque motif que celle-ci s'allume, est la même que celle qui pousse les nations à essaimer, à former au loin des établissements, à chercher pour l'excédent de leur population des terres et des débouchés : « c'est le manque de subsistance ou le paupérisme » ¹, en termes plus techniques, c'est la rupture de l'équilibre économique. Le paupérisme sévit sur les nations civilisées, autant que sur les hordes barbares; car le bien-être dans une société donnée ne dépend pas tant de la quantité absolue de la richesse accumulée, toujours moindre qu'on ne suppose, que du rapport de la production à la consommation, surtout de la distribution des produits.

Pour mieux comprendre ce qu'est véritablement le

(1) *Id. Ibid.*, p. 326.

paupérisme, il faut d'abord rappeler trois lois régissant l'homme dans la sphère économique :

a) L'homme partage la condition commune de l'animalité : il faut qu'il mange, en langage économique, qu'il consomme.

C'est par cette nécessité de nous alimenter que nous touchons de plus près à la brute; c'est à sa suggestion que nous nous rendons pires que des brutes, lorsque nous nous vautrons dans la débauche, ou que surpris par la famine, nous ne craignons pas, pour assouvir nos appétits, de recourir à la fraude, à la violence et au meurtre.

b) Le besoin de subsistance nous pousse à l'industrie et au travail.

Industrie et travail, c'est l'exercice à la fois physique et intellectuel d'un être composé d'un corps et d'un esprit. Non seulement le travail est nécessaire à la conservation de notre corps, mais il est indispensable au développement de notre esprit. Tout ce que nous possédons, tout ce que nous savons, provient du travail.

c) La pauvreté, c'est-à-dire « la limite réciproque, rigoureuse, de notre production et de notre consommation, qui consiste en ce que l'homme, à l'état de civilisation, obtient, par le travail, ce que réclament l'entretien de son corps et la culture de son âme, ni plus ni moins »¹.

Il est prouvé par la statistique qu'une nation comme la France, placée dans les meilleures conditions, ne produit, bon an mal an, que ce qui lui suffit. Ainsi, sur un revenu total de 13 milliards, il revient

(1) *Id. Ibid.*, p. 330.

par tête et par jour 87 c. 5, soit 3 frs 50 pour une famille comprenant 4 membres. C'est par suite, la limite imposée par la nature des choses résultant de ce fait que la puissance de consommation et les besoins sont illimités, pendant que la puissance de production et les réserves de la richesse naturelle sont restreintes. Vivre de peu en travaillant beaucoup et en apprenant sans cesse, telle est la règle de la pauvreté, qui nous impose une de nos lois morales : tempérance, frugalité; le pain quotidien obtenu par un labeur quotidien, la misère prompte à punir la gourmandise et la paresse. Mais, pour maintenir cet état d'équilibre — état de pauvreté — du strict nécessaire, il ne suffit pas seulement de travailler et de produire : « il faut encore que le service soit réparti entre tous, selon les facultés de chacun, et le salaire de chaque travailleur proportionné à son produit » ¹, par suite que le principe de la justice intervienne. Dès que cet équilibre de pauvreté est rompu, nous tombons dans le paupérisme.

Le paupérisme « est la pauvreté anormale, agissant en mode subversif. Quel que soit le fait particulier à la suite duquel il se produise, il consiste dans le défaut d'équilibre entre le produit de l'homme et son revenu, entre sa dépense et son besoin, entre le rêve de son ambition et la puissance de ses facultés, par suite, entre les conditions des citoyens » ²; avec un salaire de revenu insuffisant, l'homme ne peut ni réparer ses forces, ni subvenir aux besoins de son ménage, ni élever ses enfants, ni bien moins en-

(1) *Id. Ibid.*, p. 336.

(2) *Id. Ibid.*, p. 346, 347.

core, développer sa raison. Insensiblement, il tombe dans le marasme, la démoralisation et la misère. Cette violation est un fait essentiellement psychologique; elle a sa source, d'un côté dans l'idéalisme de nos désirs, de l'autre dans le sentiment exagéré que nous avons tous de notre dignité et le peu de cas que nous faisons de celle d'autrui. « C'est cet esprit de luxe et d'aristocratie, toujours vivant dans notre société soit-disant démocratique, qui rend l'échange des produits et des services frauduleux en y introduisant un élément personnel; qui, au mépris de la loi des valeurs, au mépris même du droit de la force, conspire sans cesse, par son universalité, à grossir la fortune de ses élus des innombrables parcelles dérobées au salaire de tous » ¹.

« Chez le malheureux, le paupérisme se caractérise par la faim lente, comme dit Fourier, faim de tous les instants, de toute l'année, de toute la vie; faim qui ne tue pas en un jour, mais qui se compose de toutes les privations et de tous les regrets; qui sans cesse mine le corps, délabre l'esprit, démoralise la conscience, abâtardit les races, engendre toutes les maladies et tous les vices, l'ivrognerie, entre autre, et l'envie, le dégoût du travail et de l'épargne, la bassesse d'âme, l'indélicatesse de conscience, la grossièreté des mœurs, la paresse, la gueuserie, la prostitution et le vol. C'est cette faim lente qui entretient la haine sourde des classes travailleuses contre les classes aisées, qui, dans les temps de révolutions, se signale par des traits de férocité qui épouvante pour longtemps les classes paisibles, qui suscite la tyran-

(1) *Id. Ibid.*, p. 346, 347.

nie, et dans les temps ordinaires tient sans cesse le pouvoir sur le qui-vive » ¹.

Chez le parasite, l'effet est autre : ce n'est plus de la famine, c'est une voracité insatiable. Il est de l'expérience que, plus l'improductif consomme, plus, par l'excitation de son appétit, en même temps que par l'inertie de ses membres et de son cerveau, il demande à consommer. A mesure que le riche cède à cette flamme de jouissance qui le consume, le paupérisme l'assaillit plus vivement, ce qui le rend à la fois prodigue, accapareur et avare. La fantaisie et la vanité s'en mêlant, aucune fortune ne lui suffit pas. « Il faut qu'il remplisse sa caisse qui se vide : le paupérisme alors s'empare tout à fait de lui, le pousse aux entreprises hasardées, aux spéculations aléatoires, au jeu, à l'escroquerie, et venge à la fin, par la plus honteuse des ruines, la tempérance, la justice et la nature outragées » ¹.

Le paupérisme analysé dans son principe psychologique, découle de la même source que la guerre, à savoir, la considération de la personne humaine, abstraction faite de la valeur intrinsèque des services et produits; et parce que nous protestons contre le précepte de pauvreté et de tempérance, parce que nous résistons à la loi de répartition qui n'est autre que la justice même, le paupérisme nous envahit tous, et, à la suite du paupérisme, la discorde et la guerre.

Ainsi, le paupérisme est à l'origine de toutes les guerres civiles et nationales comme de toutes les révolutions. Leurs causes politiques ne sont que des

(1) *Id. Ibid.*, p. 350.

causes secondes. Le paupérisme est responsable des malheurs de la guerre, parce qu'il commande la politique des gouvernements et détermine les rapports internationaux. « Pour faire justice dans la guerre et dans la paix, la connaissance philosophique et subjective du droit ne suffit donc plus ». « Sans la connaissance pratique des lois de la production et de l'échange, la guerre est inexplicable » ¹.

Migrations des peuples primitifs, guerres des chefs de clans, guerres des cités, guerres du monde hellénique, rapines impériales de Rome, exterminations méthodiques et systématiques des aristocraties détentrices de la richesse des pays vaincus, rivalité centenaire de la France et de l'Angleterre, guerres des nationalités, se réduisent, selon les époques, à des guerres pour les dépouilles, à des guerres pour les tributs, à des guerres pour la conquête. Ce ne sont, en un mot, que des guerres de subsistance, provoquées par le déséquilibre entre les facultés productrices et les facultés génératrices des groupements humains.

Supprimons donc la cause première de la guerre — le paupérisme, elle n'existe pas. Or, comme le paupérisme ne semble pas pouvoir jusqu'ici être éteint, que la guerre n'a pas reçu cette mission; comme par conséquent l'antagonisme paraît inhérent à l'humanité, la guerre ne peut pas être éliminée, et puisqu'elle existe, il faut qu'elle consume. Que fera-t-elle donc, si d'un côté elle est obligée, par sa propre loi, de traiter sa conquête comme son propre Etat, de l'administrer en bonne mère de famille; si, d'autre part, le point d'honneur lui interdit le pillage ?

(1) *Id. Ibid.*, p. 361.

La guerre ne peut mentir à sa cause. Fille de famine, après avoir cherché pâture à l'étranger, mais forcée par le progrès de la civilisation, de renoncer à l'étranger, elle va se rejeter sur ses propres nationaux comme Saturne, elle dévorera ses enfants. La guerre, en d'autres termes, tend à esquiver le libéralisme qui la poursuit en se réfugiant dans le gouvernementalisme. « De même qu'aux siècles d'Alexandre et de César, le pillage héroïque s'était transformé en conquête, de même la conquête tend à se transformer à son tour en gouvernementalisme : sinécurisme, bureaucratie, spéculations, etc. » ¹.

Transformation de la guerre. « *Pacis imponere morem* » — Virgile ². — La guerre, forme de la justice primitive, dit Proudhon, est susceptible de réforme; car elle est l'expression du droit, la manifestation de la dignité nationale, l'acte souverain du patriotisme, la protestation de la liberté contre la fatalité.

Pour Proudhon, la transformation de la guerre consiste dans l'organisation sur d'autres données de l'antagonisme humanitaire, qui est la loi universelle de la nature et de l'humanité, corollaire de la loi de justice ou d'équilibre. La loi d'antagonisme expliquée, tout s'explique : la thèse de la guerre devient la thèse de la paix.

« La guerre, en d'autres termes, l'antagonisme humanitaire, a pour but la manifestation complète et le triomphe absolu de la justice, en un mot la civilisation; mais pour mener à fin cette création supérieure, l'antagonisme en sa forme actuelle, c'est-à-dire la

(1) *Id. Ibid.*, p. 427.

(2) *Id. Ibid.*, p. 437.

guerre, est impuissant; qu'il faut mal ce qu'il veut
 veut faire, et qu'il est devenu indispensable, non
 pas simplement de lui faire subir une réforme, mais
 d'en opérer la transformation complète » ¹.

De tous les points de vue de son développement,
 dit Proudhon, la guerre conclut à la paix :

Point de vue du Droit, dont elle est le plus solen-
 nel et le plus incorruptible représentant. — La guerre
 nous a fait parcourir cette gamme : Droit de la force,
 Droit de la guerre, Droit des gens, Droit politique,
 Droit civil, Droit économique. Or, le droit écono-
 mique formant aujourd'hui une question à vider,
 préalablement à tout nouvel engagement des puis-
 sances, et la guerre se déclarant incompétente pour
 résoudre une semblable question, il est clair, qu'une
 convention d'armistice, pour un temps indéfini, doit
 être d'abord signée par tous les Etats, à peine de
 mentir à la guerre, d'offenser sa loi, de la faire rétro-
 grader.

Point de vue des Révolutions. L'humanité, conduite
 et jugée par la guerre, a traversé successivement plu-
 sieurs phases, dont il importe de saisir la tendance :
 régime des castes ou de l'esclavage; système d'un em-
 pire universel, rêvé par les Juifs et réalisé par les
 Romains; système théocratique ou féodal; système
 des monarchies de droit divin, monarchies constitu-
 tionnelles. Actuellement, c'est la plèbe travailleuse
 qui fait son apparition par ces deux formules : droit
 au travail et suffrage universel; du régime des castes
 à la liberté et l'égalité économique. La grande ques-
 tion, la grosse affaire, dit Proudhon, celle qui prime
 toutes les autres, est la question économique.

(1) *Id. Ibid.*, p. 478.

Point de vue du Droit international. — C'est la guerre qui nous a conduit à ce système international, éminemment économique, appelé l'équilibre européen, qui consiste en ce que chacun affirme son indépendance, sa nationalité, son autonomie, dans un ensemble d'intérêts généraux. Les traités de commerce, les unions douanières, tendent à remplacer les incorporations et les alliances. « La politique, aujourd'hui, est de l'économie politique » ¹.

Point de vue de la conquête. — La guerre s'est faite d'abord pour le pillage; puis s'est faite pour le tribut, ensuite pour l'incorporation. Travaillez à présent, nous dit la guerre, vous avez assez combattu. Produisez, faites des échanges, apprenez à vous considérer dans vos personnes et à vous faire justice dans vos œuvres.

Point de vue des moyens militaires. — Le métier des armes est une industrie en mode inverse ou subversif. On peut dire que l'armée ne fait de progrès qu'à la faveur de l'industrie; et la guerre s'industrialise de plus en plus.

Par conséquent, il est évident, pour qui considère avec attention l'ensemble du mouvement guerrier, qu'il y a tendance de l'humanité, non point à une extinction, mais à une transformation de l'antagonisme. Si la guerre est vraiment féconde, rien de ce qu'elle détruit, ou plutôt de ce qu'elle transforme ne doit se perdre. « Il faut transporter sa valeur créatrice sur un autre plan; car la guerre ou l'antagonisme c'est la lutte des forces, non leur destruction; la lutte des hommes, non leur extermination » ². L'antago-

(1) *Id. Ibid.*, p. 481.

(2) *Id. Ibid.*, p. 482, 483.

nisme, donc loi de l'humanité et de la nature, ne consiste pas essentiellement pour l'homme en un pugilat, en une lutte corps à corps; ce peut être tout aussi bien une lutte d'industrie et de progrès : ce qui, dans l'esprit de la guerre, et pour les fins de haute civilisation qu'elle poursuit, revient, en dernière analyse, au même. « L'empire au plus vaillant » a dit la guerre. Soit, répondent le Travail, l'Industrie, l'Economie; de quoi se compose la vaillance d'un homme, d'une nation ? N'est-ce pas de son génie, de sa vertu, de son caractère, de sa science acquise, de son industrie, de son travail, de sa richesse, de sa sobriété, de sa liberté, de son dévouement patriotique ?

« Ainsi, la transformation de l'antagonisme résulte de sa définition, de son mouvement, de sa loi; elle résulte encore de sa finalité : l'antagonisme, en effet, n'a pas pour but une destruction pure et simple, une consommation improductive, l'extermination pour l'extermination; il a pour but la production d'un ordre toujours supérieur, d'un perfectionnement sans fin. Sous ce rapport, il faut reconnaître que le travail offre à l'antagonisme un champ d'opérations bien autrement vaste et fécond que la guerre » ¹. Dans le travail comme dans la guerre, dit Proudhon, la matière première du combat, sa principale dépense, est toujours le sang humain. Le travail réputé autrefois une malédiction, est et doit être maintenant glorifié à l'égal de la vertu. Le travail, jadis œuvre servile, règne actuellement sous le nom du suffrage universel. L'humanité travailleuse est seule capable d'en

(1) *Id. Ibid.*, p. 482, 483.

finir avec la guerre, en créant l'équilibre économique, ce qui suppose une révolution radicale dans les idées et dans les mœurs.

« Pour établir le règne de la paix, il faut, selon l'expression du précurseur évangélique, que nous commençons par changer d'esprit. Or, le premier article de cette conversion, c'est d'abord d'expurger la guerre de toute pensée de spoliation, en lui appliquant le précepte du Décalogue : « *non furaberis* » ; c'est en second lieu de comprendre notre destinée terrestre, si bien marquée par la maxime stoïcienne : « *sustine et abstine* » ; c'est enfin d'observer la *loi de la production et de la répartition*, condition suprême de l'égalité démocratique et sociale ». « La guerre de même que la religion, de même que la justice, de même que le travail, la poésie et l'art, a été une manifestation de la conscience universelle ; la paix ne peut être, également, qu'une manifestation de la conscience universelle » ¹.

Conclusions générales : Un droit nouveau, une nouvelle mission. — « La guerre est le phénomène le plus profond, le plus sublime de notre vie morale. Mélangé de génie et d'audace, de poésie et de passion, de suprême justice et de tragique héroïsme, même après l'analyse que nous en avons faite et la censure dont nous l'avons frappée, sa majesté nous étonne, et plus la réflexion la contemple, plus le cœur s'éprend pour elle d'enthousiasme ». La guerre, dans laquelle une fausse philosophie, une philanthropie plus fausse encore, ne nous montraient qu'un épouvantable fléau,

(1) *Id. Ibid.*, p. 488.

l'explosion de notre méchanceté innée et la manifestation des colères célestes; la guerre est l'expression de la plus incorruptible de notre conscience, l'acte qui, en définitive et malgré l'influence impure qui s'y mêle, nous honore le plus devant la création et devant l'Eternel. « La guerre, en effet, une et triple, comme Dieu, est la réunion en une seule nature de ces trois radicaux : a) *la force*, principe de mouvement et de vie, que l'on retrouve dans les idées de cause, d'âme, de volonté, de liberté, d'esprit; — b) *l'antagonisme*, action-réaction, loi universelle du monde, et comme la force, une des douze catégories de Kant; — c) *la justice*, faculté souveraine de l'âme, principe de notre raison pratique, et qui se manifeste dans la nature par l'équilibre » ¹.

Le but de la guerre, son rôle dans l'humanité, dit Proudhon, c'est de donner le branle à toutes les facultés humaines, le droit de l'universaliser, et, à l'aide de cette universalisation du droit, de définir et de lancer la société.

La justice, d'après la définition donnée par la guerre, est le principe et la fin de la société. La justice est pour l'humanité force motrice et cause finale; cela résulte de ce qu'elle est, non simplement une idée, mais une puissance; que toute puissance tend à l'expansion d'elle-même aux dépens de ce qui l'environne; et que la justice, étant la première de nos puissances, elle entraîne et subordonne toutes les autres.

La guerre traite les nations, non pas selon les catégories arbitraires d'une législation fictive, mais selon leurs mérites positifs; elle ne reconnaît de droit que

(1) *Id. Ibid.*, p. 489.

là où il y a puissance et qualité de juridiction. Une nation n'a pas droit à se faire reconnaître comme puissance, à jouir de l'autonomie, par cela seul qu'elle existe : il faut qu'il y ait en elle force et vertu. De même, il n'existe pas non plus, un droit de l'homme et du citoyen, en vertu duquel les individus qui composent la population d'un pays, puissent, par cela seul, qu'ils sont hommes et citoyens, exiger de leur gouvernement le respect de leurs libertés, s'ils ne possèdent en même temps, les qualités qui font le citoyen et l'homme : la force, le courage, l'intelligence du droit, les vertus domestiques, la frugalité des mœurs, l'amour du travail, et pardessus tout la ferme résolution de sacrifier biens et vie, plutôt que de laisser porter atteinte à leur dignité.

Le système politique de l'humanité, dit Proudhon, ne peut être la monarchie universelle, qui serait la fusion de toutes les forces, par conséquent la négation de l'antagonisme, l'immobilisme absolu; ni la fédération universelle, qui aboutirait à l'inertie de ces mêmes forces par la soumission à une autorité commune; ni la hiérarchie universelle, ce qui impliquerait la cessation de l'antagonisme et la mort; ni le système fédératif, qui n'est applicable qu'entre petits Etats, réunis pour leur mutuelle défense contre les attaques des plus grands. « Le système politique de l'humanité est un équilibre général des Etats, sollicité et limité les uns par les autres, dans lesquels la liberté et la vie résultent incessamment de l'action réciproque. Cet équilibre est une paix négative, basée sur une menace mutuelle » ¹.

(1) *Id. Ibid.*, p. 498, 499.

Mais la paix positive n'est possible que par la transformation de l'antagonisme et la reconnaissance de la justice économique, en d'autres termes, la juste répartition des services et produits. C'est toujours la lutte ou concurrence des forces, non plus lutte armée et sanglante, mais lutte de travail et d'industrie, d'après le principe que, « comme le héros se fait connaître aux coups, l'ouvrier se juge à l'œuvre ».

« Ainsi, la vie humaine, introduite par la guerre dans la voie de la justice, soumise aux lois du travail, du sacrifice, de la frugalité, de l'équité, peut se définir une ascension de la nature vers l'esprit, ascension qui n'est autre que l'évolution de la liberté même » ¹.

Observations critiques et interprétations. — La question de savoir si Proudhon « doit être classé parmi les apologistes ou parmi les adversaires de la guerre, dit M. C. Bouglé ², est encore controversée parmi les proudhoniens eux-mêmes ». « Les uns, comme M. Berth et peut-être M. Guy-Grand, semblent tenir *La guerre et la paix* pour l'un des chefs-d'œuvre de Proudhon »;..... « M. Droz ne souscrit pas volontiers à ces éloges et repousse cette interprétation ». « Pour M. Puech, le livre n'est pas mal fait, il a seulement été mal lu » ².

M. Prévost-Paradol trouve que Proudhon confond et affecte de confondre avec hauteur la force et le droit et c'est là toute l'originalité de son livre ³. Gustave Chaudey, dit M. Moysset, fut l'interprète fidèle

(1) *Id. Ibid.*, p. 498, 499.

(2) *La Sociologie de Proudhon*, Paris, Colin, 1911, p. 257.

(3) PROUDHON. *Ibid.*, introd. de H. MOYSSET, p. XXXIV.

et le défenseur intelligent de la pensée de son ami; « tout le monde, dit-il, a remarqué que la guerre ou, si l'on veut, la force, est à l'origine de toutes les grandes fondations, de toutes les grandes institutions de l'humanité » ¹.

Pour M. H. Moysset, la véritable nouveauté du livre de Proudhon « est l'interprétation de l'histoire par le petit-fils de Tournesi » ²; Proudhon est imprégné de la philosophie du droit, mais c'est aux philosophes qu'il doit, de longue main, son fond doctrinal : c'est dans Hobbes qu'il a appris le droit de la force, et dans Hegel, celui de la guerre; dans Kant, il a trouvé l'idée d'antagonisme, et dans Vico la théorie du droit héroïque; dans Rousseau l'idée fédérative ³. Il a un légitime respect pour Joseph de Maistre; il est contemporain de Stendhal qui dit : « J'aime la force ». Il est aussi influencé par George Sand, qui, dans son roman *Spiridon*, écrit : « Ce qui n'a pas la force de vouloir est destiné à périr, depuis l'homme sans cœur, jusqu'au brin d'herbe privé des suc nourriciers » ⁴. « Proudhon est le tributaire certain d'Adam Smith et des Saint-Simoniens » ⁵.

M. Moysset reproche aussi à Proudhon d'avoir simplifié la multiplicité des causes de la guerre, en les ramenant à une cause unique : le paupérisme. « Or, l'histoire démontre, dit-il, que la cause économique est la plus relative de toutes, surtout dans la période

(1) *Id. Ibid.*, p. XXXV.

(2) *Id. Ibid.*, p. XLVII.

(3) *Id. Ibid.*, p. LVIII.

(4) *Id. Ibid.*, p. LXVI.

(5) *Id. Ibid.*, p. LXII.

moderne et contemporaine »¹. « L'histoire « interrogée » impartialement nous apprend, en outre, que les causes de la guerre évoluent du simple au complexe, passant du mobile physique de la subsistance des hordes ou peuples inertes aux sentiments troubles de la psychologie des foules endoctrinées et alertées »¹. « La guerre et la force sont un fait obscur pour « la raison » rebelle à la solution de l'énigme par l'explication théologique ou anthropologique : à l'exemple de la mythologie primitive et de la philosophie germanique, il proclame divin ce qui n'est que trop humain »².

M. C. Bouglé, dans son étude *La Sociologie de Proudhon*, en se rapportant à l'idée de guerre chez Proudhon, s'exprime ainsi : « Il est très vrai que Proudhon dresse un superbe monceau de thèses anti-thétiques. Mais non par mégarde ni par impuissance »³; «jusqu'au bout, il conserve quelque chose des principes philosophiques qui lui servaient, dès le début, à justifier ses tendances »³.

« La guerre est bien à ses yeux une manière de duel judiciaire, un duel de forces collectives »⁴. Au

(1) *Id. Ibid.*, LXXXV-LXXXVI. — « La guerre est une obsession, qui effraie du dedans et se nourrit d'elle-même, comme toutes les idées fixes; ...elle est une espèce de folie obsidionale généralisée et contagieuse ». — Guglielmo FERRERO, *La fin des aventures*, cité dans *Le Mois*, décembre 1931, p. 33.

(2) PROUDHON, *Ibid.*, XC.

(3) *La Sociologie de Proudhon*, p. IX, XI.

(4) *Ibid.*, p. 273. — L'idée de la guerre comme institution juridique se trouve aussi chez Th. RUYSSSEN : « la guerre est devenue au cours des siècles, une véritable institution juridique et dans une large mesure, un procédé purement conventionnel »; ainsi « la guerre perd aussitôt le caractère de fatalité naturelle, de nécessité quasi-métaphysique que ses défenseurs lui attribue; elle devient simplement un facteur historique essentiellement modifiable, une forme invétérée, mais non pas éternelle de la concurrence ». — *De la guerre au droit*, Paris, Alcan, 1920, p. 151.

Presque les mêmes idées chez Mariano CORNEJO : « La guerre

fond de sa pensée « c'est une guerre idéale qu'il justifie, qu'il magnifie » ¹. « Dans son pacifisme d'économiste, il demeure apologiste de la lutte » ².

Il faut encore remarquer chez Proudhon, cette contradiction à l'égard du rapport entre le droit et la force :

« Cette société, dit-il, — parlant de la société primitive —, d'hommes forts, d'aristocrates, forme une souveraineté, un pouvoir, deux termes qui, se prenant l'un pour l'autre, rappellent encore l'identité de deux notions : le droit et la force » ³.

D'autre part : « Ce que je dis, d'ailleurs, du travail, de l'intelligence, de l'amour, de l'ancienneté, je le répète de la force. Droit et force ne sont choses identiques; de toutes nos facultés, il n'y a que la conscience qui nous serve à connaître, sentir, affirmer et défendre le droit, et dont la justice puisse reconnaître l'identité avec elle-même » ⁴.

Comment peut-on expliquer cette contradiction ? On peut l'expliquer si nous tenons compte que :

a) Il y a beaucoup de différences entre la psycho-

s'est maintenue jusqu'à présent comme un moyen juridique de résoudre les conflits entre les nations... ». « La lutte collective spontanée du groupe peut être considérée comme un fait biologique. Mais la guerre, dans laquelle la coïncidence de deux égoïsmes, celui de l'individu et celui du groupe est une œuvre artificielle d'éducation et de contrainte, — est un fait essentiellement historique, politique, juridique »... « L'évolution de l'antagonisme social conduit nécessairement à transformer l'exploitation par la force en concurrence régularisée et en coopération ». La technique constructive et en particulier l'aviation commerciale a donné à la solidarité une extension qui dépasse les cadres nationaux. — *La guerre au point de vue sociologique*, Paris, Giard, 1930, p. 39, 17, 47.

(1) C. BOUGLÉ, *Ibid.*, p. 268.

(2) *Id. Ibid.*, p. 295.

(3) PROUDHON, *La guerre et la paix*, p. 89.

(4) *Id. Ibid.*, p. 130.

logie collective et la psychologie individuelle; cela résulte même du postulat sociologique formulé par M. Bouglé : « La réunion des unités individuelles engendre une réalité originale, quelque chose de plus et quelque chose d'autre que leur simple somme » ¹.

b) Il y a une très grande différence entre la mentalité primitive et la mentalité des civilisés. Les primitifs n'ont que des représentations collectives, ils n'ont pas l'idée de leur personnalité; ils appliquent sans discernement les principes de contradiction et de causalité; chez eux tout est succession et liaison mystique : *post hoc ergo propter hoc* (à la suite de cela, donc à cause de cela) ².

Sous cet aspect, on pourrait dire que l'identité entre le droit et la force est vraie pour les primitifs, parfois même pour la psychologie collective des civilisés; elle n'est pas vraie pour le civilisé, qui voit, sans raison, une différence tranchante entre le droit et la force.

Il faut rappeler encore que la force chez Proudhon a un caractère plutôt spirituel que matériel; la force chez lui n'est autre chose que la justice concrétisée, activée; action motrice, dynamique, dirigée vers le progrès et la réalisation du droit dans la société; car, « de toutes nos facultés, dit-il, il n'y a que la conscience qui nous serve à connaître, sentir, affirmer et défendre le droit, et dont la justice puisse reconnaître l'identité avec elle-même »; donc l'essence de la force chez Proudhon est la conscience de la justice. Quand cette conscience est obscurcie

(1) *La Sociologie de Proudhon*, p. XIII.

(2) L. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan, 1922, p. 73.

par les passions ou d'autres causes, alors règne la force aveugle, brutale, arbitraire; quand elle est arrivée au plus grand degré de son développement, nous nous trouvons dans le domaine du droit pur, ou, comme le dit Proudhon, dans l'idéal de la civilisation, expression la plus élevée de la force.

Il y a donc une évolution de la force au droit, de la mentalité du primitif à l'esprit du civilisé, qui n'implique aucune contradiction en temps; mais, au contraire, une ascension naturelle, un effort permanent de l'humanité pour réaliser la justice, la dignité et la liberté individuelles ou collectives.

*
**

CLAUSEWITZ (1780-1831)

Le général Karl von Clausewitz est l'écrivain militaire allemand le plus distingué. Il subit, dès 1801, à l'Ecole militaire de Berlin, l'influence de Scharnhorst, dont il fut le meilleur élève. Son grand ouvrage, « *De la guerre (Vom Kriege)* », rédigé entre 1816 et 1830, condense son expérience et son enseignement. Il parut en 1832. Le général Albrecht von Schlieffen, naguère chef du grand état-major général allemand, a dit de Clausewitz : « Sa doctrine est, dans le fond et dans la forme, ce qui n'a jamais été dit de plus élevé sur la guerre. De cette doctrine, bien des principes ont passé dans nos règlements. Quiconque chez nous enseigne la guerre, emprunte, aujourd'hui encore, plus ou moins à Clausewitz et puise à cette source intarissable de pensée » ¹.

(1) CLAUSEWITZ, *Vom Kriege*, 1905, p. IV, cité par Ch. ANDLER, *Les usages de la guerre et la doctrine de l'Etat Major allemand*, Paris, Alcan, 1915, p. 48.

Le feld-maréchal de Moltke avoue que l'influence de Clausewitz fut sur lui prédominante. On peut donc affirmer, dit M. Andler, que la doctrine de Clausewitz est l'origine de la tradition militaire du commandement allemand.

De l'ensemble de sa doctrine, nous retiendrons pour notre sujet trois de ses idées : l'importance des forces morales, la notion de guerre absolue et la liaison entre la politique et la guerre.

Les grandeurs morales. — « Deux mobiles, dit Clausewitz, interviennent pour porter les nations à la guerre : l'hostilité d'instinct et l'hostilité réfléchie. La première domine chez les peuples barbares, la seconde chez les civilisés. Mais l'expérience montre que la dernière n'exclut pas toujours la haine la plus passionnée ».

« C'est une erreur de croire que la guerre entre deux nations policées allant toujours en diminuant de rudesse et de brutalité, on arrivera un jour à ne plus faire usage de la force et à résoudre les conflits nationaux comme un problème d'arithmétique ou d'algèbre. L'histoire contemporaine le démontre : le progrès ne rend pas moins fréquent le recours à la force, d'où procède la guerre ».

La résistance, dit-il, est le produit de deux facteurs : a) la somme des moyens physiques; b) l'énergie morale. — Il est relativement aisé d'apprécier le premier, qui se traduit en chiffres plus ou moins exacts. Quant au second, il échappe au calcul, parce qu'il résulte de quantités impondérables. Il est prudent donc de l'exagérer chez son adversaire, ce qui

conduit à mener la guerre avec un maximum d'énergie ¹.

Les grandeurs morales comptent parmi les plus importants facteurs de la guerre. Elles en sont l'âme, bien qu'elles ne puissent être ni chiffrées ni classées. L'esprit et la valeur morale de l'armée, du commandant en chef et du gouvernement, les dispositions des habitants, l'effet moral d'une victoire ou d'une défaite, sont les grandeurs de natures diverses et d'influences variables. Ce serait folie que baser ses combinaisons sur les éléments matériels seulement, en négligeant les autres. Les effets des forces physiques et morales se pénètrent réciproquement; il est impossible de les isoler. Parmi les grandeurs morales, trois sont de premier ordre : les talents du commandant en chef, la vertu guerrière et l'esprit national de l'armée ¹.

L'importance des forces morales se font jour pour Clausewitz à l'occasion des guerres napoléoniennes. Depuis Bonaparte, dit-il, la guerre d'abord, d'un côté, ensuite de l'autre, est devenue l'œuvre de tout le peuple; elle a acquis une autre nature, plus exactement elle s'est rapprochée considérablement de sa nature réelle, de sa perfection absolue. Les moyens mis en œuvre n'avaient plus de limites visibles; ces limites se perdraient dans l'enthousiasme et l'énergie du gouvernement et de ses sujets.

La guerre en France (comme à l'époque des Tartares), était redevenue chose du peuple, et d'un peuple de 30 millions d'hommes, qui tous se considè-

(1) GI PALAT, *La philosophie de la guerre d'après Clausewitz*, Paris, Lavauzelle, 1921, p. 66.

raient comme citoyens. L'énergie avec laquelle on put faire la guerre n'eut plus de contrepoids; et par conséquent, le péril pour l'adversaire fut extrême. Il y eut d'abord des imperfections techniques, contre lesquelles les Français eurent à lutter, et qui se montrèrent d'abord chez les simples soldats, puis chez les généraux, enfin, au temps du Directoire, dans le gouvernement lui-même. Quand tout cela fut parachevé dans les mains de Bonaparte, cette puissance militaire, appuyée sur toute la force du peuple, s'avança à travers l'Europe avec une telle sûreté dans la destruction méthodique, qu'il n'y avait même pas un instant d'incertitude sur l'issue, quand on ne lui opposait qu'une force militaire d'Ancien Régime.

La réaction s'éveilla encore à temps... l'Allemagne et la Russie en 1813 et 1814 mirent en ligne contre la France un million d'hommes... C'est pourquoi aussi l'énergie de la guerre fut toute autre... et la conduite des opérations ne fut pas dans l'ancien style, mais dans le nouveau.

A la suite de la défaite de Napoléon, Clausewitz met de nouveau en évidence le rôle des forces morales : « Une armée ennoblie par vingt ans de victoires, dit-il, qui offre la cohésion, la dureté inaltérable et, pour ainsi dire, l'éclat d'une pierre précieuse; dont le courage inébranlable et le bon ordre, dans le brasier le plus dévorant de la bataille, ne se volatilisent pas, — une telle armée fuit, quand sont brisées les forces généreuses qui lui donnent sa structure cristalline, quand s'en vont la confiance dans le chef, la confiance en soi-même, et la sainte discipline, — une telle armée fuit, prise de panique et

hors d'haleine, devant une batterie de tambour et des menaces que, pour un peu, on prendrait pour simple plaisanterie » ¹.

La campagne de 1812 mit en lumière ce que l'on aurait dû prévoir : la conquête d'un vaste empire est irréalisable. D'autre part, la longue résistance que les Espagnols opposèrent à l'invasion révéla ce que les procédés insurrectionnels peuvent réaliser dans une application générale, alors qu'ils produisent si peu d'effet quand ils sont isolés. Pour la défense, donc, la vraisemblance du succès ne décroît pas toujours en raison des batailles et du territoire qu'elle perd. C'est souvent au cœur du pays envahi, que le défenseur devient plus fort et peut prendre à son tour la plus vigoureuse offensive, alors que l'adversaire est à bout de force et d'élan. Enfin, l'emploi des milices par la Prusse en 1813 prouve la possibilité de sextupler la force de l'armée permanente, ces troupes servant aussi bien à l'offensive qu'à la défensive. Le XIX^e siècle a vu naître le phénomène des populations armées, jusqu'alors inconnu de l'Europe civilisée.

La notion de guerre absolue. — La « nation en armes », « les populations armées » ou « la levée en masse », termes synonymes, donnent à la guerre un caractère absolu, lequel consiste dans l'emploi au maximum de toutes les forces matérielles et morales d'une nation. Il n'est plus question d'une toute petite armée détachée de l'ensemble de la nation, mais de toute la nation elle-même, où chaque citoyen par-

(1) Cité par H. ROLIN, *La Révolution russe*, Paris, Delagrave 1931, t. II, p. 52.

ticipe d'âme et de corps. De ces faits découle, comme conséquence logique pour Clausewitz, que la conduite de la guerre doit être d'une violence extrême. « La guerre, dit-il, est un acte violent dans lequel l'emploi de la force est illimité. La guerre n'a qu'un but : terrasser l'adversaire et le rendre incapable de continuer la résistance. La guerre n'a qu'un moyen : la force. Il n'en existe pas d'autres. Son emploi ne doit se manifester que par la mort, la destruction ».

« Celui qui emploie la force physique dans toute son étendue, sans épargner le sang, acquerra toujours la prépondérance sur l'adversaire et lui dictera la loi.....

« Ce sera toujours commettre une absurdité que de vouloir introduire un principe de modération humanitaire dans la philosophie de la guerre » ¹. « Des âmes philanthropiques peuvent s'imaginer qu'il y a un art de désarmer ou d'abattre l'adversaire sans causer beaucoup de blessures, et que là est la vraie tendance de l'art de la guerre. En paroles, cela est bien, mais pratiquement, c'est une erreur à détruire. Dans des réalités aussi dangereuses que la guerre, les erreurs qui naissent de la bonté d'âme sont les pires de toutes... Celui qui se sert de la force sans ménagements, sans épargner le sang, prend nécessairement la prépondérance, quand l'adversaire omet d'en user de même ».

« Si les guerres des peuples civilisés sont beaucoup moins cruelles et destructrices que celles des peuples incultes, cela tient à l'état social intérieur des

(1) H. ROLIN, *Ibid.*, t. I, p. 157.

Etats et aux relations sociales de ces Etats entre eux. La guerre résulte de cet état et de ces relations; et elle est conditionnée, restreinte, modérée par elles. Mais ces choses ne font pas partie de la guerre; elles en sont les données.....

« Si des peuples civilisés ne donnent pas la mort aux prisonniers, ne détruisent pas les villes et le pays, c'est qu'il y a plus d'intelligence mêlée à leur manière de faire la guerre; et cette intelligence leur a appris des moyens plus efficaces d'user de violence que les manifestations grossières de l'instinct ».

« Mais tant que je n'ai pas abattu l'adversaire, il me faut craindre d'être abattu par lui. Je ne suis pas le maître. C'est une loi qu'il m'impose comme je la lui impose. Il y a là une réciprocité d'action qui pousse d'elle-même la guerre à l'absolu » ¹.

La guerre est la continuation de la politique. — « La guerre, dit Clausewitz, est la continuation de la politique par d'autres moyens ». « Elle est un instrument de la politique, elle en prend le caractère et les dimensions; dans ses lignes principales, elle n'est autre chose que la politique elle-même et celle-ci, tout en changeant ainsi la plume contre l'épée, obéit néanmoins et toujours à ses propres lois » ². « Les lignes principales de la guerre moderne sont toujours déterminées en conseil de gouvernement, c'est-à-dire par une autorité politique et non militaire. Une cer-

(1) CLAUSEWITZ, *Vom Kriege*, t. I, p. 4-7, 1867, cité par Ch. ANDLER, *Les usages de la guerre et la doctrine de l'Etat-major allemand*, p. 49.

(2) CLAUSEWITZ, *Théorie de la grande guerre*, t. III, p. 173, cité par H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 332.

tainc entente des choses de la guerre est donc indispensable à la direction politique des Etats » ¹.

Mais cette liaison n'est pas seulement entre la politique et la guerre en général, mais aussi entre la politique et les opérations militaires proprement dites. Clausewitz distingue, dans la conduite de la guerre, trois plans d'activité superposés : politique, stratégique, tactique.

A la politique, appartient la détermination des buts généraux à atteindre et des efforts à demander au pays, ainsi que la décision de commencer ou de finir la guerre. Ces données déterminent le caractère particulier de chaque guerre et le degré d'intensité avec lequel chacune d'elle pourra être conduite.

La stratégie enseigne à employer les combats aux buts de la guerre. Les buts particuliers de la stratégie résultent naturellement des buts généraux fixés par la politique.

La tactique enseigne à employer les forces dans les combats. Alors que la stratégie indique où et pourquoi, la tactique dit comment il faut combattre. Par conséquent, tout est coordonné en vue de la réalisation des buts fixés par la politique.

*
**

Jean JAURES (1859-1914).

Par son ouvrage, *L'armée nouvelle*, Jaurès expose ses idées sur l'organisation de l'armée française dans le cadre de la politique du parti socialiste. Pour lui,

(1) *Id. Ibid.*, p. 169, cité *Id. Ibid.*, p. 264.

de même que pour Clausewitz qu'il a étudié, une étroite liaison existe entre l'esprit politique et l'esprit de l'armée d'un peuple. Or, la politique préconisée par Jaurès, est une politique défensive, de paix, de justice, de sécurité, de progrès social et moral — dépourvue de tout acte d'agression, de violence, de vanité nationale; l'armée, donc, doit être organisée pour ce but : la défense du pays, de la liberté, de la justice et de la paix. La meilleure organisation est celle de la nation armée et à l'intérieur même de cette organisation, Jaurès, comme Clausewitz, attribue une grande importance aux forces morales. Mais tandis que l'auteur allemand les constate tout en leur reconnaissant la valeur et l'importance, Jaurès cherche à expliquer le fondement psychologique de ces forces morales. Cette explication est intéressante pour nous en ce qu'elle montre une des faces vraies du phénomène que nous étudions, à savoir que les tendances pacifiques ou belliqueuses sont en fonction de l'état d'esprit conscient et volontaire des peuples, non pas des facteurs extérieurs à leur conscience ou à leur volonté; la vraie force morale se trouve du côté de ceux qui ont le plus de sincérité, de justice et d'humanité dans leur âme.

La force morale se puise dans la foi en une idée. -- Le général Langlois, dit Jaurès, curieux esprit de préjugés conservateurs et de tendances novatrices, affirme que la France doit faire appel dans la guerre, non seulement à la force de l'organisation, mais à la force de l'idée : « Si l'organisation et l'instruction sont des éléments de la plus grande importance dans la bataille, nous ne devons pas oublier que la force

morale est encore le facteur principal et la force morale se puise dans la foi en une idée » ¹... Les soldats d'Alexandre, de César, de Napoléon, avaient la foi en un homme avec la gloire pour idéal. Dans l'armée de Mahomet, c'est la foi religieuse. Avec Jeanne d'Arc c'est une foi religieuse plus pure, plus noble, mêlée à l'idée naissante de la patrie française. Pour les Allemands, c'était en 1866 et en 1870, l'idée de l'unité allemande. Sous la Révolution, l'armée française poursuivait l'idéal de sa liberté. En 1904, les Japonais avaient sur leurs adversaires la supériorité incontestable que leur donne la foi dans l'avenir de la race jaune, dans la suprématie du Japon sur toute l'Asie, tandis que chez les Russes, la guerre n'est pas vraiment nationale.

Mais pour la France, se demande Jaurès, quelle est l'idée qui doit soulever l'enthousiasme ?

Le seul rôle social que la France puisse remplir dans le monde, dit-il, le seul qui puisse donner à son action une valeur universelle et exalter les âmes françaises d'une émotion supérieure où vibrerait la vie de la France et la vie de l'humanité, c'est d'aider, en France même, par toutes les forces de la démocratie républicaine à l'avènement du travail conquérant, enfin la propriété. C'est d'aider dans le monde par la répudiation décidée et éclatante de toute pensée offensive et par une propagande d'arbitrage et d'équité à l'avènement de la paix : un peuple qui, en se défendant contre l'agression, défendrait cet idéal, résumerait en soi toute la noblesse d'une grande tradition nationale, toute la grandeur de l'espérance hu-

(1) J. JAURÈS, *L'armée nouvelle*, Paris, l'Humanité, 1915, p. 9.

maine. Et cette prodigieuse concentration de vie morale rayonnerait victorieusement ¹.

Mais cette idée de travail dans la paix, de justice et d'équité dans les rapports des individus et des peuples pour la constitution d'un appareil de défense de la liberté nationale, ne peut soulever l'enthousiasme sans une communauté d'esprit consciente et volontaire entre la patrie et ses citoyens; puisqu'à mesure que les citoyens deviennent plus complètement des personnes, ils ont de plus grands devoirs envers elle, et elle aussi de plus grands devoirs envers eux. Elle leur doit d'abord de ne pas les jeter sans une raison vitale dans les conflits où leur vie, mais surtout leur conscience, sera engagée. Et si la patrie est sincère, si elle ne déguise pas, sous des prétextes d'intérêt national, des combinaisons détestables de cupidité ou d'orgueil, si vraiment d'une âme loyale, elle offre à l'adversaire la paix équitable par l'arbitrage de l'humanité civilisée, si c'est bien pour se défendre contre une agression injuste et meurtrière ou d'intolérables prétentions, qu'elle appelle au combat ses libres citoyens, il n'y a pas un Français, il n'y a pas un prolétaire qui puisse résister à la sincérité de cet appel. Toutes les âmes tressailleront d'une volonté commune ².

Ainsi, l'organisation de la défense nationale et l'organisation de la paix internationale, pour Jaurès, sont solidaires. Tout ce que la France fera pour ajouter à sa puissance défensive accroîtra les chances de paix dans le monde. Tout ce que la France fera

(1) *Id. Ibid.*, p. 12.

(2) *Id. Ibid.*, p. 8.

dans le monde pour organiser juridiquement la paix et la fonder immuablement sur l'arbitrage et le droit ajoutera à sa puissance défensive. La nation et l'armée doivent se confondre.

La nation armée, dans l'esprit de Jaurès, c'est la « nation juste », « la nation pensante ». Pour lui, le vice essentiel de l'organisation militaire de son temps, est dû en grande partie à l'encasernement prolongé, et au formalisme dans l'éducation des soldats. Or, c'est « à leur intelligence et à leur volonté exaltée qu'il faut faire appel »¹; car « il n'y a de défense nationale possible que si la nation y participe de son esprit comme de son cœur »²; des chefs aux soldats, des soldats aux chefs, il doit y avoir sous le regard de la mort obscur qui plane, échange de vie, communauté d'idéal, unité d'âme.

Il s'agit donc, dit Jaurès, de déterminer l'idée générale d'une stratégie qui permette à la nation armée de développer toute sa force défensive. La stratégie d'un peuple est aussi inséparable que son organisation militaire de son régime politique et social.

La stratégie des masses organisées. — Les grands problèmes de stratégie, à l'intérieur de l'organisation de la nation armée, sont liés à l'utilisation sérieuse des masses organisées. Cette organisation aura pour effet de secouer l'engourdissement de l'esprit public et, en créant la nation armée, de créer, dans les choses de l'armée, la nation pensante.

A l'appui de son système défensif des milices démocratiques, Jaurès critique d'abord la théorie alle-

(1) *Id. Ibid.*, p. 24.

(2) *Id. Ibid.*, p. 55.

mande et ensuite les formules napoléoniennes rééditées en France par le capitaine Gilbert.

A la théorie allemande offensive qui consiste « à attaquer rapidement, attaquer à fond et avec une armée de première ligne », Jaurès oppose la sienne : « De fortes milices démocratiques, réduisant la caserne à n'être qu'une école et faisant de toute la nation une immense et vigoureuse armée au service de l'autonomie nationale et de la paix » ¹.

En ce qui concerne la France, il constate que depuis quinze ou vingt ans, il y eut dans l'armée comme un réveil napoléonien; un retour aux idées tactiques et stratégiques du grand manieur d'hommes, du grand manœuvrier. C'est le capitaine Gilbert qui fut l'un des initiateurs de ce mouvement.

L'idée commune, dit Jaurès, dont procèdent les études de Gilbert, en particulier sur la *Théorie de la guerre* de Clausewitz, c'est de démontrer que « Napoléon est non seulement un maître inimitable, mais qu'il est demeuré le Maître, que ses leçons n'ont point vieilli » ², parce que Napoléon eut dans l'ordre des mouvements militaires, le génie de la liberté; il a libéré l'armée de toute entrave, de toute convention paralysante, etc. Les stratèges allemands, selon Gilbert, n'ont eu qu'à s'inspirer de ses idées et à appliquer ses méthodes.

Jaurès trouve que Gilbert et ses disciples français n'ont point étudié avec largeur d'esprit et objectivité, ni la pensée napoléonienne, ni l'œuvre militaire de

(1) *Id. Ibid.*, p. 58.

(2) *Id. Ibid.*, p. 63.

la Révolution; de plus, ils n'ont retenu de Clausewitz qu'une partie de ses formules.

D'abord en 1870, dit Jaurès, toute la pensée napoléonienne est vaincue. Politiquement et socialement, tout son système d'idées est à bas, toute sa combinaison est morte¹. Napoléon a été le plus chimérique des hommes, le plus borné des idéologues, et contre la nature des choses, aucune de ses œuvres n'a pu tenir. Napoléon n'a jamais voulu voir, il n'a jamais vu de la réalité que la portion qu'il en pouvait exploiter lui-même. C'est l'intérêt de son pouvoir éphémère qui servait de mesure à toutes les pensées, d'âme à toutes ses créations. C'est son égoïsme et sa vanité¹.

« Mais l'œuvre militaire de la Révolution était infiniment plus vaste que l'œuvre napoléonienne (technique militaire); il en a rejeté ce qu'elle avait de plus ample et de plus hardi, ce qui peut le mieux, approprié à des formes nouvelles, servir l'avenir. Elle a tenté cette chose incomparable de passionner toute une multitude combattante et de la discipliner par la force et l'enthousiasme d'une idée; cela faut l'étudier »². La révolution républicaine était sincère; c'est d'une vie intérieure et profonde que palpitaient la nation et l'armée. Ce qui manque à la Révolution impériale, c'est la sincérité, c'est la profondeur.

Ensuite, l'école française, dit Jaurès, ne tient de Clausewitz qu'une partie de ses formules. Or, l'effort du théoricien allemand n'est pas d'imposer aux esprits un plan tout fait, mais de dégager de la complexité des faits, des règles d'actions, qui permettent

(1) *Ibid.*, p. 71-72.

(2) *Ibid.*, p. 85.

d'obtenir, dans une hypothèse donnée, le plus grand effet possible. L'Etat-major allemand n'admire chez Clausewitz pas tant la valeur de la défensive que l'influence prépondérante qu'il attribue aux forces morales ¹.

Ainsi, poursuit Jaurès, un peuple attaqué, qui a conscience de son droit, est prêt à tous les sacrifices pour sauver son honneur et sa vie. Il est résolu à la résistance indomptable et prolongée. Au contraire, dans la nation qu'un mouvement d'orgueil et de proie aura jetée à une guerre d'agression, le malaise grandit d'heure en heure. Trouble de conscience, trouble d'esprit. La révolte, l'union de tous, en face du péril commun ².

L'armée n'est forte qu'à la condition d'exprimer la vivante réalité sociale.

De la nature à l'esprit. — On ne saurait passer sous silence, à côté de l'idée de l'importance des forces morales, celle qui se dégage de la pensée de Jaurès : l'idée d'évolution. Pour lui, toute la nature, de bas en haut, est associée à la montée de l'esprit. Toutes les institutions qui ont existé ou existent, ont une raison d'être à l'époque de leur apparition. Le capitalisme, par exemple, a été, dans toute la période où il s'est constitué, une force immense de progrès. Et aujourd'hui encore, bien que sa puissance d'exploitation soit vivement ressentie par le prolétariat qui monte, il reste une grande force de mouvement; il est la loi du mouvement social. L'idée de patrie non plus n'est pas une idée épuisée; c'est une idée qui se

(1) *Ibid.*, p. 112.

(2) *Ibid.*, p. 143.

transforme et s'agrandit. Elle est le facteur civilisateur par excellence. L'humanité nouvelle ne sera riche et vivante, que si l'originalité de chaque peuple se prolonge dans l'harmonie totale et si toutes les patries vibrent à la lyre humaine.

« Ainsi, les patries, en leur mouvement magnifique de la nature à l'esprit, de la force à la justice, de la compétition à l'amitié, de la guerre à la fédération, ont à la fois toute la force organique de l'instinct et toute la puissance de l'idée » ¹.

*
**

Observations générales sur les théories positivo-évolutionnistes de la guerre.

Leur caractéristique consiste en ce qu'elles se mettent sur la voie d'une explication sociologique de la guerre, écartant toute préoccupation théologique, métaphysique ou biologique. Explications certainement partielles, mais qui, en se complétant les unes les autres, ont le grand mérite de situer le phénomène à l'intérieur de la société humaine, où les facteurs matériels et spirituels déterminent tout phénomène social, y compris la guerre et son évolution.

Ainsi, d'après nos analyses, on a pu observer que l'évolution sociale chez St-Simon, Comte et Spencer a un caractère plutôt technico-économique, même si elle se réalise sous l'impulsion progressive de l'intelligence humaine, comme le dit spécialement Comte. Ces auteurs ont surtout regardé la structure technico-

(1) *Ibid.*, p. 453.

intellectuelle de la société, en général, et de la société industrialiste, en particulier, laissant au plan secondaire la structure ethico-juridique. C'est pourquoi leurs déductions, concernant la substitution inéluctable de l'industrialisme au militarisme, ont été infirmées par la réalité : la société industrialiste, par son organisation et son esprit, n'est-elle pas fréquemment troublée par des guerres entre Etats ou des conflits sociaux.

Proudhon, peut-on dire, par sa conception, complète en quelque sorte, ce qui manquait aux théories de St-Simon, de Comte et de Spencer, en introduisant, dans son explication, un élément moral : le principe de la justice économique. Pour lui, la guerre provient de la méconnaissance de ce principe, qui, en langage économique, se traduit par le paupérisme ou le manque de subsistance, par la rupture de l'équilibre entre la production et la consommation, bref, par le défaut d'une répartition équitable des richesses. Les causes politiques ne sont que des causes secondaires; donc le problème de la guerre ou de la paix, d'après lui, est un problème d'économie politique.

Mais, sans vouloir diminuer l'importance de quelques-unes de ses idées, remarquablement mises en évidence, ainsi : le principe de justice, la juste répartition des services et des produits, l'importance du travail, le respect de la personne humaine, la nécessité d'une réforme radicale dans les idées et les mœurs, pour rétablir l'équilibre économique, cependant, Proudhon, d'après nous, a eu tort de donner la prédominance à la vie économique sur la vie poli-

tique, surtout quand il est question d'expliquer les causes de la guerre.

La politique, — comme il résulte de l'analyse des idées de Clausewitz et de Jaurès — et surtout de l'observation objective de l'histoire des guerres — est un facteur de premier ordre, qui peut diriger et entraîner un peuple tout entier sur la voie de la guerre ou de la paix. De plus, les intérêts politiques souvent déclenchent la guerre, même aux dépens des intérêts économiques, comme cela s'est montré pendant la guerre mondiale : l'impérialisme politique, l'idée de guerre pour l'unité nationale, le maintien de l'équilibre politique européen, etc., ont été des causes déterminantes, chez la plupart des belligérants, alors que leur prospérité économique plaidait en faveur de la paix et de la neutralité. Le rôle de la politique, d'ailleurs, est confirmé par les mouvements politico-économiques actuels : les difficultés pour une entente internationale ne proviennent pas tant d'obstacles économiques que de rivalités politiques, de l'esprit des politiciens, qui, dans beaucoup de cas, jugent « les temps nouveaux avec de vieilles idées » ¹.

Les explications partielles de la guerre, même basées sur des faits et constatations exactes, sont donc en elles-mêmes insuffisantes; une explication totale nécessite la prise en considération du complexe de la structure collective d'un peuple, c'est-à-dire : structure économique, politique, juridique, morale, éducative, démographique, géographique, etc.

(1) « L'esprit sociologique devrait nous rappeler que, s'il y a encore des hommes qui croient à la sainteté de la guerre ou du privilège, l'existence de ces hommes est elle-même un fait et qui a des causes. S'ils se trompent, c'est que tout le poids d'un lourd passé pèse sur eux ». Albert BAYET, *La morale de la science*, Paris, Les Presses Univ. de France, 1931, p. 87.

TITRE II

GUERRE DES CLASSES OU SOCIALE

CHAPITRE PREMIER.

Le marxisme orthodoxe ou le bochevisme.

Marx et Engels. — L'influence de Hegel et de Feuerbach. — Les idées essentielles du matérialisme historique. — La guerre.

Lénine et le léninisme. — L'application du marxisme en Russie. — Influences subies par Lénine. — Transformation sociale, spirituelle et économique en Russie. — Observations critiques.

L'apologie de la guerre des classes, pour le marxisme orthodoxe ou le bolchevisme, découle nécessairement de l'idée se trouvant à la base de leur doctrine, à savoir que l'histoire de l'humanité n'est que l'histoire d'une lutte de classes. Cette lutte est pour eux, la force motrice de l'humanité.

L'avènement de la prochaine société communiste n'est possible qu'avec une révolution qui aura les caractères d'une vraie guerre, non pas entre Etats, mais entre deux classes sociales antagoniques : la classe des prolétaires et la classe des bourgeois. — C'est pour ce motif que la préparation à la guerre est la base fondamentale de leur politique.

*
**

MARX (1818-1883) et ENGELS (1820-1895).

Marx et Engels, par des voies différentes, dit M. Riazanov, l'un sous l'influence de la philosophie française, l'autre sous l'influence de la religion de sa famille, sont arrivés tous deux à des conclusions identiques. Les influences subies par Marx et Engels sont vouées, même par Engels, dans son opuscule, *Le développement du socialisme scientifique* : « Nous, socialistes allemands, nous nous enorgueillissons de tirer notre origine, non seulement de Saint-Simon, Fourier et Owen, mais aussi de Kant, Fichte et Hegel ». Mais Engels aurait pu citer aussi le philosophe allemand Feuerbach, dont ils ont subi l'influence ¹.

Hegel fut le philosophe qui eut le plus d'influence sur Marx et Engels. La philosophie de Kant, dans ses traits fondamentaux, s'est constituée avant la grande révolution française, de sorte qu'il n'en a point tiré des conclusions générales; à cette époque-là, il avait 75 ans. En ce qui concerne la nature, l'histoire de notre planète, il s'assimila l'idée de l'évolution; cependant, son système se réduit à l'explication du monde tel qu'il est.

La philosophie de Fichte renferme un élément non développé dans le système de Kant : Si Kant avait été un philosophe paisible, Fichte, au contraire, fut non seulement un philosophe, mais aussi un homme

(1) D. RIAZANOV, *Marx et Engels*, Paris, Edit. Sociales, Int. 1923, p. 40.

d'action. C'est cet élément d'activité qu'il introduisit dans sa philosophie. A l'ancien concept d'une force spéciale qui dispose des gens, il en opposa un nouveau qui faisait de la personnalité humaine et de son activité, la source principale de toute la théorie et de toute la pratique¹.

Hegel ne se contente pas d'observer le monde tel qu'il est; il s'attacha à l'expliquer tel qu'il se développe. Il n'y a rien d'immobile. Son *Idée Absolue*, sa Raison, ne vit et ne se manifeste que dans le processus du mouvement, du développement continu. Tout coule, tout change, tout disparaît. Le mouvement continu de l'idée absolue, détermine le développement de notre monde dans tous les domaines. Dans chaque phénomène, dans chaque cause, il se produit une lutte de ces deux principes : la thèse et l'antithèse; l'une maintient, l'autre détruit. Leur lutte qui existe dans chaque phénomène, aboutit à leur union¹, c'est-à-dire à une synthèse.

Tout phénomène, non seulement est le résultat d'une modification antérieure, mais porte en lui le germe d'une nouvelle modification. Jamais il ne s'arrête à un degré déterminé. Au contraire, à peine s'est-il élevé à un degré supérieur que commence en lui la lutte de nouvelles contradictions. Comme le dit Hegel, cette lutte même des contradictions est la source de tout développement². Voilà précisément, dit Riazanov, en quoi consiste l'élément révolutionnaire de la philosophie de Hegel. Quoique Hegel fut idéaliste, quoique pour lui le principe fut l'es-

(1) *Id. Ibid.*, p. 48, 49.

(2) *Id. Ibid.*, p. 50.

prit et non la nature, l'idée et non la matière, il exerça une influence immense sur toutes les sciences historiques et sociales, et même sur les sciences naturelles. Mais le point faible de la philosophie de Hegel, c'est qu'elle était idéaliste, puisque d'après elle le principal moteur, le créateur, était l'idée absolue, la conscience déterminant l'être. Cette idée absolue n'était, en somme, peut-on dire, qu'une réédition de l'ancien Dieu chrétien¹.

Feuerbach, un des disciples de Hegel, retourne la thèse fondamentale du maître et montre que c'est l'être qui détermine la conscience; qu'il y eut un temps où l'être existait sans conscience, que la pensée, l'idée, est le produit de cet être même. Selon lui, la philosophie hégélienne n'est que le dernier des systèmes théologiques, car elle remplace Dieu par un être d'où tout dérive, l'idée absolue. Feuerbach montre que toutes nos idées sur Dieu, les différents systèmes religieux, y compris le christianisme, sont le produit de l'homme même, que ce n'est pas Dieu qui crée l'homme, mais l'homme qui crée Dieu à son image. Il ne faut que dissiper tout ce monde de fantômes, d'anges, de sorcières et autres manifestations de la même essence divine et l'on a le monde humain. De la sorte, l'homme est le principe fondamental de toute la philosophie de Feuerbach. La loi suprême pour le monde humain n'est pas la loi de Dieu, mais le bien de l'homme même. « Autrement dit, Feuerbach à l'ancien principe théologique divin oppose un nouveau principe, le principe anthropologique »¹.

(1) *Id.*, *Ibid.*, p. 51.

D'après ce principe anthropologique, le point de départ est l'homme avec ses besoins. Pour instaurer la communauté humaine véritable, il faut s'occuper, non seulement de l'esprit, mais aussi du corps, il faut s'attacher à satisfaire tous les besoins de l'homme. Il faut créer des conditions de vie dans lesquelles l'homme puisse développer toutes ses facultés. C'est avec l'aide de Feuerbach que Marx et Engels arrivent à la conception du matérialisme historique.

Maix Marx, dit Riazanov, apporta quelque chose de complètement nouveau dans la philosophie de Feuerbach en en tirant de nouvelles déductions. Il pousse plus loin l'analyse de la philosophie de Feuerbach, pour qui l'homme — moteur de tout — reste une figure abstraite, passive. D'après Marx, les faits nous montrent que physiologiquement et anatomiquement, il n'y a pas de différence essentielle entre les hommes; cependant, il y a une diversité infinie et des différences multiples entre les mêmes hommes, étudiés tant dans l'espace que dans le temps. D'où viennent ces diversités ? Marx, à l'encontre de Feuerbach, introduit ici, à côté de l'action de la nature sur l'homme, l'action de l'homme sur la nature : tout le développement de l'humanité consiste en ce que l'animal primitif anthropomorphe, dans sa lutte continue pour l'existence, ne se borne pas à subir passivement l'influence de la nature; il agit lui-même sur la nature et en la transformant, transforme les conditions de son existence, en même temps qu'il se transforme lui-même¹. Marx introduit donc, d'après

(1) *Id. Ibid.*, 55.

Riazanov, l'élément révolutionnaire, l'élément d'action, dans la philosophie passive de Feuerbach. L'œuvre de la philosophie, dit-il, contrairement à Feuerbach, consiste non seulement à expliquer ce monde, mais aussi à le modifier. C'est ainsi que Marx introduisit dans la philosophie matérialiste, le principe révolutionnaire; c'est ainsi qu'il transforma la philosophie contemplative de Feuerbach en une philosophie de l'action.

Analysant la situation des classes sociales de l'Allemagne, Marx trouve que la vie est difficile, qu'il n'existe ni liberté de pensée, ni liberté d'enseignement, etc.; qu'un besoin de transformation se fait sentir. Qui fera cette transformation ? Marx répond : seule la classe du prolétariat. Pourquoi ? Parce que c'est dans les conditions d'existence de cette classe que s'est incarné tout le mal de la société bourgeoise contemporaine. Il n'est pas de classe qui soit plus bas sur l'échelle sociale et sur laquelle pèse davantage tout le rôle de la société. Alors que l'existence de toutes les autres classes est basée sur la propriété individuelle, le prolétariat est privé de cette propriété; il n'a donc aucun intérêt au maintien de la société existante. Il ne lui manque que la conscience de sa mission, la science, la philosophie. Il deviendra le pivot de tout le mouvement émancipateur, s'il se pénètre de cette conscience, de cette philosophie, s'il comprend toutes les conditions de son émancipation, s'il comprend le grand rôle qui lui est échu¹.

Par cette voie, Marx et Engels arrivent à formuler la conception ainsi dite du « matérialisme histori-

(1) *Id. Ibid.*, p. 57.

que », dont les idées maitresses se trouvent aussi à la base du bolchevisme d'aujourd'hui; ces idées sont :

a) *Lutte de classes*. — L'histoire de la société humaine, après la période du clan primitif, n'a été que l'histoire d'une lutte de classes. Toutes les formes jusqu'ici existantes de constitution sociale ont été basées sur l'antagonisme entre une classe d'oppressés et une classe d'opprimés : la lutte entre l'homme libre et l'esclave, entre patricien et plébéien, entre le seigneur terrien et le serf de la glèbe; entre le patron et l'ouvrier, etc. De plus, toute lutte politique, religieuse, idéologique, etc., se réduit au fond à une lutte de classes sociales¹. Dans le régime de la société capitaliste, la lutte est entre les capitalistes et travailleurs, en d'autres termes, entre les bourgeois et prolétaires. La lutte des classes donc, est la force motrice du processus historique; c'est l'unique levier de la dynamique sociale².

b) *Le facteur économique à la base de la lutte de classes*. — Dans toute société humaine, le facteur économique a été décisif. Les diverses formes d'antagonismes sociaux et de la lutte sociale sont la résultante des causes économiques, qui déterminent la division de la société en classes. Ce sont, en dernière analyse, les transformations de la technique, des moyens de production et d'échange, qui déterminent les transformations du droit, de la morale, voire des croyances religieuses.

« La structure économique de la société est la base

(1) J. DELEVSKY, *Antagonismes sociaux et antagonismes prolétaires*, Paris, Giard, 1924, p. 62.

(2) Léopold LESEINE, *Influence de Hegel sur Marx*, Paris, Bonvalot Jouve, 1907, p. 12.

réelle sur laquelle s'élève l'édifice juridique et politique et à laquelle correspondent des formes déterminées de conscience sociale... Le mode de production de la vie matérielle, conditionne l'ensemble de tous les processus de la vie sociale, politique et spirituelle » ¹.

c) *La concentration progressive des capitaux.* — A mesure que les capitaux se concentrent, un nombre décroissant de magnats capitalistes se trouve en présence d'un nombre croissant de prolétaires; la machinofacture se substitue à la manufacture, créant une armée de réserve industrielle, dont la concurrence fait baisser les salaires de la masse des salariés et accroître le nombre des sans-travail; d'où la misère croissante du prolétariat, jusqu'au jour où l'équilibre se rompt entre les deux forces en présence, les capitalistes et les prolétaires ².

d) *La révolution et la dictature du prolétariat.* — Une catastrophe révolutionnaire inévitable se produit : la minorité expropriatrice est expropriée à son tour par la majorité prolétarienne. La dictature du prolétariat se fonde et c'est par l'action de cette dictature que se substitue, au régime de la propriété capitaliste, le régime de la propriété collective, de la propriété commune des instruments de production et d'échange². Le communisme remplace donc fatalement le capitalisme, comme la bourgeoisie a remplacé le féodalisme. Telle est, d'après Marx et

(1) KARL MARX, *Zur Kritik der politischen Oekonomie*, préface, 1859, cité dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Alcan, 1926, p. 442.

(2) EMILE VANDERVELDE, *Etudes marxistes*, Bruxelles, L'Eglantine, 1930, p. 20.

surtout d'après le bolchevisme ou léninisme, la forme sociale idéale, nécessaire, inévitable, vers laquelle se dirige l'humanité dans son évolution. De plus, son avènement, d'après le bolchevisme, est possible en supprimant les étapes de l'évolution. Par quel moyen ? Par la révolution violente, ayant comme instrument la force des prolétaires, organisée militairement, d'après toutes les règles nécessaires aux guerres entre les Etats capitalistes.

La guerre, d'après Marx et Engels. — Le problème se pose maintenant à savoir si Marx et Engels sont bellicistes ou pacifistes; envisagent-ils la lutte des classes violente ou pacifique ?

Les uns, comme M. Vandervelde, trouvent que Marx et Engels ne sont pas exclusivement pour les luttes violentes. Lorsqu'on lui demanda s'il espérait voir bientôt une guerre civile en Angleterre, Marx répondit : « Nous ne voulons pas faire la guerre. Nous espérons être à même de faire triompher nos droits d'une manière légale et licite par une loi du Parlement. C'est l'aristocratie et les capitalistes qui se révoltent. Ce sont eux qui tenteront une révolution. Mais nous avons la force du nombre. Nous aurons la force de l'intelligence et de la discipline. Qu'ils essaient de nous abattre s'ils le peuvent ». Une chose est certaine, dit M. Vandervelde, c'est que s'ils n'ont jamais écarté l'hypothèse d'une intervention de la force, comme « accoucheuse du droit », ils ont à maintes reprises, condamné les méthodes de violence systématisées au profit des minorités révolutionnaires, que propagent les communistes. A ce point de vue, ce n'est pas du Marxisme, mais du

Blanquisme dont ces derniers continuent la tradition ¹.

D'autres, en particulier les communistes, affirment que « Marx et Engels n'ont jamais été pacifistes, ni dans la politique intérieure, ni dans la politique extérieure » ². « L'armée, dit Marx, est importante pour l'évolution économique; par exemple chez les Anciens, le salaire est d'abord pleinement développé dans l'armée, chez les Romains, la solde militaire est la première forme sous laquelle ait été reconnue la propriété mobilière de ceux qui n'étaient point pères de famille, de même le régime de corporations... C'est là qu'on trouve la première application en grand des machines. De même la division du travail à l'intérieur d'une branche (d'industrie) fut d'abord réalisée dans les armées » ³.

Loin d'être pacifiste, Marx, dit M. Rolin, voit dans la guerre un facteur puissant du progrès de l'humanité; la paix lui semble un piétinement exaspérant et en 1859, il confie à Engels : « Ces chiens de démocrates et ces gueux de libéraux verront que nous ne sommes pas bêtes pendant cette effroyable période de paix » ³.

« A la veille de chaque transformation sociale, le dernier mot de la science sociale est : la guerre ou la mort, la lutte sanglante ou le néant ». Marx et Engels croient qu'à la suite de chaque guerre, suivra inéluctablement la révolution, car, disent-ils, la révo-

(1) E. VANDERVELDE, *Ibid.*, p. 70.

(2) D. RIAZANOV, *L'Art militaire et le Marxisme*, cité par H. ROLIN, *La révolution russe*, t. II, p. 191.

(3) Marx à Engels, 25 sept. 1857. *Corr.* t. II, pp. 194-195, cité par H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 187.

lution est le « fatum » de cette époque. Une fois les hostilités commencées, elles vont entraîner des luttes dans le genre des grandes guerres napoléoniennes et peut-être ces batailles seront-elles le prélude d'autres batailles beaucoup plus féroces des peuples européens contre les despotes européens, actuellement victorieux et tranquilles ¹.

Comme conséquence de leurs idées, Marx et Engels se sont occupés sérieusement des études militaires. Engels même passait pour un remarquable spécialiste de ces questions; « l'énorme importance des questions militaires dans le prochain mouvement révolutionnaire, mes anciens goûts, dit Engels, mes articles militaires hongrois, enfin mes bruyantes aventures à Bade, tout ceci m'a poussé à m'occuper de l'art militaire » ².

*
**

LENINE et le léninisme.

Le léninisme, d'après le nom de son propagateur et praticien — Lénine, ou le bolchevisme, est l'application du marxisme en Russie. Au point de vue idéologique, il n'apporte rien de nouveau; on répète ad litteram les dogmes du marxisme. Lénine et tous ses collaborateurs et successeurs se vantent d'être les plus orthodoxes disciples du vrai marxisme.

Où est alors l'originalité du léninisme ? La nouveauté ou l'originalité, c'est dans les moyens à employer pour réaliser ou maintenir le communisme.

(1) Citations par H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 189-191.

(2) Cité *Id. Ibid.*, p. 185.

Or, le seul moyen pour lui, c'est la force, c'est la révolution violente ou la guerre; puisque guerre et révolution pour les communistes c'est la même chose. Or, Lénine, comme le dit son disciple Staline, est « le théoricien et le tacticien de la révolution prolétarienne en général, et de la dictature du prolétariat en particulier » ¹.

Pour mieux comprendre cette part d'originalité de Lénine et du léninisme, il faut rappeler encore d'autres auteurs, hors de Marx et Engels, qui ont leur grande part d'influence sur l'esprit pratique et violent de Lénine.

D'abord Bakounine, lui, apporte la conception spécifiquement russe de la destruction créatrice. « Les révolutions, dit Bakounine, ne sont pas un jeu d'enfants, ni un début académique où les seules vanités s'entretuent, ni une joute littéraire où l'on ne verse que de l'encre. La révolution, c'est la guerre, et qui dit guerre dit destruction des hommes et des choses. Il est sans doute fâcheux pour l'humanité qu'elle n'ait pas encore inventé un moyen plus pacifique de progrès, mais, jusqu'à présent, tout pas nouveau dans l'histoire n'a été réellement accompli qu'après avoir reçu le baptême du sang » ². « La révolution sanctifie tout ». Presque les mêmes idées se rencontrent chez un autre anarchiste, A. Herzen qui dit : « Périsse le monde qui étouffe l'homme nouveau, qui l'empêche de vivre, qui empêche l'avènement de

(1) I. STALINE, *Le léninisme théorique et pratique*, Paris, St-Denis, p. 8.

(2) Cité par H. ROLIN, *Ibid.*, t. I, p. 146.

l'avenir. Vive le chaos et la destruction ! Vive la mort ! Place à l'avenir ! » ¹.

Ces idées de l'assimilation de la révolution à la guerre, de la destruction créatrice, de la sanctification de la guerre, comme moyen de progrès, nous les retrouvons chez Lénine et répétées par ses disciples. « La révolution, dit Lénine, c'est la guerre. C'est la seule guerre légitime, juste, nécessaire, la seule grande guerre de toutes celles que connaît l'histoire » ². « Malgré les férociétés, les horreurs, les souffrances que toute guerre amène nécessairement, elle est en même temps, facteur de progrès pour le genre humain, car elle contribue à détruire certaines institutions particulièrement malfaisantes, telle que l'autocratie, le féodalisme, les formes de despotisme les plus barbares de l'Europe, ceux de Russie et de Turquie » ³. Bref, Lénine et ses disciples voient dans la guerre, le seul moyen de lutte sociale, pour briser la bourgeoisie ou la société capitaliste.

Une autre influence sur Lénine fut celle de Hegel. « En dehors de ses idées sur la nécessité de lutte, sur l'inévitabilité de la guerre, sur le rôle de la violence dans le progrès de l'Idée, en dehors de sa théorie que le peuple est un mineur qui a constamment besoin d'une tutelle, on retrouve aussi, dans le bolchevisme, la conception hégélienne de l'intérêt de l'Etat comme suprême loi des dirigeants — au-dessus de toute considération d'intérêts particuliers

(1) Cité *Id. Ibid.*, p. 61.

(2) LÉNINE, *Le plan de bataille de Pétersbourg*, 31/18 janvier 1905. Œuvres édit. fr. t. VII, p. 109 cité par H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 165.

(3) LÉNINE, *Œuvres*, t. XV, p. 138 cité par H. ROLIN, t. II, p. 128.

d'humanité, de morale ou de justice. Sa philosophie de l'histoire fondée sur la mission nécessaire de certains peuples à l'égard de ceux dont la période historique est passée, est également une conception chère aux disciples de Lénine. Pour Hegel, la période germanique devait succéder aux périodes orientales, grecque et latine; pour eux, c'est la période russe qui s'ouvre actuellement, mais comme lui, ils voient dans la guerre la voie vers l'unité, dans la victoire la consécration du mérite d'un peuple ou plutôt d'une classe, la manifestation de sa supériorité, la justification de sa mission » ¹.

Mais ce messianisme révolutionnaire de Lénine tire aussi ses racines du messianisme chrétien russe, prophétisé après la chute de l'empire byzantin. Lénine dit : « Nous sommes la Rome de l'avenir, la Troisième et dernière Rome » ².

Clausewitz peut être considéré comme le principal inspirateur de la stratégie et de la tactique destructive du bolchevisme. Lénine a consacré une attention spéciale et une étude approfondie à l'œuvre de Clausewitz : *Sur la guerre et l'art de la guerre*. Ses *Extraits et annotations sur le livre de Clausewitz* ne sont pas, dit Boubnof, de simples extraits tirés des trois tomes de Clausewitz; ils reflètent d'une façon excessivement lumineuse la direction des idées de Lénine lui-même sur les questions de la guerre et de ses problèmes. Lénine, dit Zinoview, considérerait le général allemand « comme l'un des écrivains les plus profonds et les plus éminents de l'art mili-

(1) H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 188.

(2) Id. *Ibid.*, p. 372.

taire » ¹. Trotsky, Frunze, Vorochilov, ont étudié aussi l'œuvre de Clausewitz et l'ont fréquemment citée.

Nous nous bornons à signaler seulement quelques-unes des idées de Clausewitz, qui ont été maintes fois employées par Lénine et ses successeurs :

a) « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ». « Cette conception, dit M. Rolin, a exercé une influence capitale sur le futur maître de la Russie; c'est là l'origine de ses idées sur la préparation à la guerre qui forme la base fondamentale de sa politique et de ses successeurs ». D'après Lénine, « les marxistes ont toujours considéré, avec raison, cette formule comme la base théorique de leur point de vue sur le sens de chaque guerre ». Il a noté soigneusement l'explication de Clausewitz, lequel affirme que la guerre se développe dans la politique « comme l'enfant dans le sein de sa mère » et que « tous ses éléments s'y trouvent réunis à l'état latent, comme les propriétés des êtres vivants dans leurs embryons » ². De même Trotsky, en 1921, au lendemain de la paix de Riga, disait : « S'il est vrai que la guerre est la continuation de la politique, mais par d'autres moyens, l'armée est la continuation et le couronnement de toute l'organisation sociale et étatique, mais avec la baïonnette au canon » ³. Sous une autre forme plus poétique, Zinoview arrive à la même conclusion : « Comme la goutte d'eau réfléchit l'image du soleil, l'armée donne le reflet

(1) Citations par H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 198.

(2) *Id. Ibid.*, t. II, p. 110.

(3) *Id. Ibid.*, t. II, p. 336.

du régime politique et des diverses conditions de vie sociale qui existent dans chaque pays » ¹.

b) *Les forces morales* comptent parmi les plus importants facteurs de la guerre.

La Russie, dit Lénine, deviendra puissante et riche si elle repousse complètement tout découragement et tout verbiage ².

Suivant les idées de Clausewitz, « le grand introducteur de la démoralisation dans la théorie de la guerre », l'état-major de l'armée rouge attache une grande importance aux mouvements insurrectionnels parmi les habitants des pays ennemis.

« Rassembler à l'endroit et au moment décisifs des forces de beaucoup supérieures à celles de l'ennemi ». « Conserver à tout prix la supériorité morale ». « Offensive simultanée, la plus soudaine et la plus rapide possible du dehors et du dedans » ; « Attaquer en premier lieu, à tout prix, le télégraphe, les gares, les ponts ». « Sélectionner les éléments les plus résolus, et en former des troupes chargées de toutes les opérations décisives ». « Marcher sur les centres vitaux de l'ennemi » avec le mot d'ordre : « Périr jusqu'au dernier » ³.

c) *La guerre absolue*. — Depuis Bonaparte, dît Clausewitz, la guerre, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, est devenue l'œuvre de tout le peuple; elle a acquis une toute autre nature, plus exactement elle s'est rapprochée considérablement de sa nature

(1) G. ZINOVIEV, *L'armée et le peuple*, Petrograd, éd. de l'Int. Comm., 1920, p. 5.

(2) LÉNINE, *Œuvres*, t. XV, p. 165-166, cité par H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 223.

(3) *Id. Ibid.*, t. XXI, p. 390-391, cité *Id. Ibid.*, t. II, p. 330.

réelle, de sa perfection absolue. Les moyens mis en œuvre n'avaient plus de limites visibles; ces limites se perdaient dans l'enthousiasme et l'énergie du gouvernement et de ses sujets »¹. « Tout le peuple, dit Lénine, avec tout son poids, a été jeté dans la balance ».

On peut affirmer que nulle part, ni jamais, cette formule de la guerre absolue n'a été réalisée avec tant de persévérance et d'intégralité qu'en Russie : un peuple entier mobilisé et en guerre permanente; concentration au maximum de toutes les forces spirituelles, politiques, économiques, financières, etc., du pays, vers le but commun : l'édification du communisme en Russie et le déclenchement de la révolution mondiale; la terreur et la violence extrêmes, seuls moyens pour terrasser les ennemis à l'intérieur comme à l'extérieur. L'individu n'est qu'une pièce muette aux mains de la force écrasante de l'Etat soviétique.

*
**

L'effort du bolchevisme se manifeste dans les trois directions principales, étroitement liées à la réalisation du communisme marxiste, d'abord en Russie et ensuite dans les autres pays capitalistes : a) l'organisation progressive de l'armée et la militarisation de la population civile entière (hommes et femmes); b) la transformation radicale de la société russe comme mentalité et manière de vivre; c) la superindustrialisation et la collectivisation de l'économie nationale.

(1) CLAUSEWITZ, édit. 1834, t. III, p. 114. *Recueil de Lénine*, p. 425, cité par ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 247.

L'armée et l'esprit guerrier révolutionnaire. — Le rôle et l'importance accordés à l'armée par tous les chefs de la Russie actuelle ne peuvent pas être mieux exprimés que par les paroles de Trotsky : « L'armée est la continuation et le couronnement de toute l'organisation sociale, et étatique, mais avec la baïonnette au canon ». En effet, tout l'édifice soviétique repose sur l'armée, c'est-à-dire sur la force ; sans elle il s'écroulerait. M. Gaston Jèze, dans la préface du livre intitulé *La théorie générale de l'Etat soviétique* de M. B. Mirkine-Guetzevitch, met excellemment en évidence ce caractère : « L'Etat soviétique, dit-il, est une dictature extra-juridique. La classe dominante, celle qui a la plus grande force matérielle, se sert du droit pour régler dans son intérêt propre, la conduite de tous les membres de la société. La force n'est pas mise au service du droit... Le régime soviétique se résume en ceci : la violence au service des intérêts d'une classe. C'est la théorie officielle telle qu'elle est exposée dans la doctrine des pouvoirs soviétiques » ¹.

On comprend donc les efforts des dirigeants bolcheviks pour doter l'armée du matériel le plus moderne, d'une stratégie et tactique propres révolutionnaires, et pour former un puissant esprit guerrier non seulement dans l'armée, mais aussi dans la population civile militarisée.

« Votre tâche, disait l'historien communiste Pokrovsky, en 1929, devant l'Académie militaire de l'Armée rouge, comme techniciens militaires, est d'exé-

(1) B. MIRKINE-GUETZEVITCH, *La théorie générale de l'Etat soviétique*, préface de Gaston JÈZE, Paris, Giard, 1928, p. 1.

«cuter maintenant la volonté de Lénine envers un million et demi de communistes et un plus grand nombre encore de Komsomols, de les imprégner de cet esprit militaire, de cette science militaire, et, par eux, d'en imprégner toute la masse populaire » ¹. Ainsi donc, l'armée rouge a un caractère non seulement national, mais aussi un caractère, d'après eux, international.

Rykov — successeur de Lénine — en 1925 à la mort de Frunze, disait : « N'oubliez pas que notre tâche est d'internationaliser le communisme. Notre armée rouge est l'avant-garde de Komintern et lorsque le moment sera venu, sur un signe de lui, elle commencera sa grande marche victorieuse, qui fera époque dans l'histoire. Ne perdez jamais ce but de vue et pensez au conseil de Danton : de l'audace ! de l'audace, et encore de l'audace ! Lénine disait toujours que la réussite de la révolution internationale sera l'affaire de deux ou trois journées de combats, comme cela a été le cas pour la révolution russe... Nous aiderons de toutes nos forces à la victoire brillante et définitive du communisme dans le monde. L'armée rouge immense, disciplinée et pénétrée de l'esprit de Lénine, en sera le principal ouvrier » ².

La transformation de la vie sociale et spirituelle. — Sur ce point de vue, il faut remarquer de nombreuses contradictions entre la théorie et la pratique bolchevique : la réalité leur a enseigné, contrairement au dogme marxiste, qu'une transformation sociale n'est possible qu'en exerçant une action parallèle sur les

(1) POKROVSKY, *Discours à l'académie militaire*, 1929, cité par H. ROLIN, *La rév. russe*, t. II, p. 263.

(2) *Vade-Mecum antibolchevique*, p. 80.

deux domaines de la vie sociale : économique et spirituelle. C'est pour ce motif que les bolcheviks livrèrent une guerre acharnée aux trois institutions qui se trouvent à la base de la société bourgeoise : l'église, la famille et l'école.

L'église est un obstacle au communisme, car elle agit en sens complètement opposé. « Les intérêts de classe du prolétariat, dit Kroupskaïa, la femme de Lénine, sont diamétralement opposés aux intérêts chrétiens ». En effet, l'athéisme fait partie intégrante du matérialisme marxiste; et alors la lutte contre l'église s'explique. « Il faut que tous les coups que nous portons aux éléments de la foi, quels qu'ils soient, aux canons et à la structure traditionnelle de l'église, ainsi qu'au clergé, aient l'ampleur d'un assaut général contre la religion. Nous devons mener une lutte décisive contre le prêtre, quel qu'il soit : qu'il s'appelle pasteur, rabbin, patriarche, moulah ou pape. Cette lutte doit emprunter le caractère d'une lutte contre Dieu, peu importe le nom : Jéhovah, Jésus, Boudha ou Allah » ¹.

« La religion et le communisme, lit-on, dans l'A. B. C. du communisme, sont incompatibles, aussi bien théoriquement que pratiquement. Toutes les religions sont un même poison, qui enivre et endort l'esprit, la volonté, la conscience; une lutte sans merci leur doit être déclarée. Notre tâche n'est pas de réformer, mais de détruire toute espèce de religion, toute espèce de morale » ².

(1) I. STEPANOFF, *Problèmes et méthodes de la propagande anti-religieuse*, cité par le Comte W. N. KOKOVITZOFF, *Le bolchevisme à l'œuvre*, Paris, Giard, 1931, p. 71.

(2) *Vade-Mecum antibolchevique*, p. 74.

« Pourquoi ne faut-il pas croire en Dieu, dit Lounatcharski, commissaire de l'instruction publique ? Nous haïssons la chrétienté et les chrétiens; même les meilleurs d'entre eux, doivent être considérés comme nos pires ennemis. Ils prêchent l'amour du prochain et la miséricorde qui est contraire à nos principes. L'amour chrétien est une entrave au développement de la révolution. A bas l'amour du prochain; ce qu'il nous faut, c'est la haine. Nous devons savoir haïr, c'est à ce prix seulement que nous conquèrerons l'univers » ¹.

La famille, ainsi comme nous la connaissons dans notre société bourgeoise, est une autre obstacle au communisme. « L'amour des parents, dit Lilina, femme de Zinoview, est plus souvent un amour nuisible, et l'enfant élevé par la famille et dans la plupart des cas antisocial ». Donc les enfants doivent être élevés dans l'esprit et les écoles communistes, hors de l'influence de la famille. La psychologie de l'enfant prolétarien doit être entièrement déterminée par la lutte de classe ». « Nous devons assurément dresser l'enfant prolétaire contre l'enfant bourgeois ». « Le bolchevisme n'est pas un pensionnat pour demoiselles nobles. Les enfants doivent assister aux exécutions et se réjouir de la mort des ennemis du prolétariat » ².

Aucune révolution ne sera possible tant que la famille et l'esprit familial existeront.... Il faut détruire la famille, proclame le Congrès de la Fédération féminine communiste de 1924 ³. « Le parti commu-

(1) *Ibid.*, p. 74.

(2) *Ibid.*, p. 81.

(3) Comte W. N. KOKOVZOFF, *Le bolch. à l'œuvre*, p. 141.

niste est notre père, la section féminine des soviets est notre mère : Boum et c'est tout ! ». Telles sont les paroles d'un des couplets de la *Marche des pionniers rouges*, qu'on apprend à chanter aux enfants dans l'U. R. S. S.¹.

D'autre part, les bolcheviks sont convaincus que « toute tentative révolutionnaire est vouée à un échec certain si elle n'est pas soutenue par la femme ». Ils ont éloigné par leur législation la femme du foyer familial; ils ont décrété la liberté absolue du divorce (répudiation unilatérale); l'égalité complète entre la femme et le mari, ainsi qu'entre les enfants issus du mariage et les enfants naturels. Le Code de 1926 a effacé toute distinction entre le mariage et l'union libre. Le simple désir des deux parties, en cas de mariage ou l'union libre, ou le désir de l'un d'eux seulement en cas de divorce, sans aucune autre formalité, caractérise la fragilité du « mariage soviétique »².

L'école, dans la Russie actuelle, est un puissant instrument de propagande pour bolcheviser l'enfance et la jeunesse — et pour leur donner un enseignement purement marxiste. « Nous déclarons ouvertement, a dit Lénine, que l'école, placée en dehors de la politique, est un mensonge et une hypocrisie; notre tâche à l'école est la même que partout : lutter pour abattre la bourgeoisie ». Le caractère matérialiste, pratique, utilitaire communiste, s'observe depuis l'école primaire jusqu'à l'enseignement supérieur. Tout le système de l'instruction publique est consi-

(1) Comte W. N. KOKOVTSOFF, *Ibid.*, p. 141.

(2) *Id. Ibid.*, p. 151.

déré comme une simple annexe à l'édifice économique de l'U. R. S. S. « Nous avons besoin d'une masse d'ouvriers conscients et qualifiés, et c'est l'école primaire qui doit nous les donner. Nous avons aussi besoin d'organisateurs qualifiés : c'est l'enseignement technique supérieur qui est chargé de les former » ¹.

Le même esprit matérialiste se trouve chez les académiciens soviétiques : « Le congrès — disait l'académicien A. Samoilovitch en avril 1931 — a démontré que la science pure n'est qu'un mythe et un trompe-l'œil, dont se sert la classe dominante de la société capitaliste, qui est à son dernier souffle. Ce qui est encore plus important, c'est que la philosophie du matérialisme dialectique est reconnue comme l'unique base fructueuse des recherches scientifiques ». « Les humanités doivent être réformés selon les méthodes nouvelles. Le matérialisme historique doit être placé à la base de l'histoire littéraire, de l'esthétique et de linguistique » ².

La même mentalité dans le domaine littéraire : le poète Selvinsky, appelé le « Staline de la littérature », disait : « La littérature soviétique demeure en arrière, si on considère l'œuvre gigantesque dans laquelle le pays est entraîné. Ce piétinement est surtout fâcheux en ce moment, où la lutte des classes prend des proportions formidables. L'extension de cette lutte colossale, le renversement des positions sociales, tant en ville qu'à la campagne, les conditions spéciales de la période reconstructive, tout cela

(1) L'organe du Commissariat de l'Instruction publique en Ukraine, 1924, N° 70, cité par le Comte W. N. KOKOVZOFF, *Le bolchevisme à l'œuvre*, p. 217.

(2) Citations prises dans *Le Mois*, avril 1931, p. 121.

demande à la littérature qu'elle se secoue, qu'elle se mette enfin d'accord avec l'état de choses nouveau, et qu'elle s'engage sur la voie nouvelle du socialisme intégral. Cette demande justifiée doit être exécutée le plus tôt possible, et coûte que coûte, sinon un gouffre infranchissable se creusera entre la réalité et la littérature » ¹. A son tour, Zinovy Lvovsky ajoute : « Les pouvoirs bolchevistes font de leur mieux pour transformer une petite unité en un « colhoz ». A leur suite et à leur exemple, le monde des écrivains, de son côté, doit tâcher de se transformer en un « colhoz » littéraire » ¹.

Superindustrialisation et collectivisation. — Au point de vue idéologique, la transformation économique bolchevique est toujours guidée par la même idée marxiste, suivant laquelle les changements de la technique des moyens de production et d'échange déterminent des changements dans la vie spirituelle de la société : le droit, les mœurs, les croyances religieuses, etc.

Mais le côté pratique, politique, de cette transformation est au premier plan; puisqu'en augmentant l'industrie et en collectivisant les campagnes, on augmente parallèlement la force combattive de l'armée et de l'Etat soviétique; on gagne par cela la liberté et l'indépendance, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; à l'intérieur en supprimant la propriété privée qui, à côté de l'église et de la famille, est le pire ennemi du régime communiste; à l'extérieur, en se constituant en économie fermée, pour aboutir

(1) *Le Mois*, mai 1931, *La collectivisation des lettres en U.R.S.S.*, p. 163.

à un moment donné, grâce au travail forcé, à la possibilité d'exporter non seulement des matières premières, mais aussi des produits industriels à bas prix en désorganisant le monde capitaliste.

Le spectre de la guerre, soit qu'il fasse partie intégrante de l'idéologie bolchevique, ou qu'il soit employé comme moyen pour intensifier les efforts du peuple mobilisé, est rappelé chaque jour.

« Il faut y être prêts, disait Lénine, et pour cela reconstituer avant tout l'économie nationale et la mettre solidement sur pied... La question se pose ainsi : Une série de longues guerres a résolu, jusqu'à présent, le destin de toutes les révolutions, de toutes les grandes révolutions. Nous avons terminé une série de guerres, nous devons nous préparer à la seconde. — Il faut que cette vérité évidente soit comprise par chaque paysan » ¹.

Les successeurs de Lénine ont poussé son idée jusqu'à une limite inconnue jusqu'alors; le point culminant en est le fameux plan quinquennal, dont « le but consiste à atteindre d'abord, pour dépasser ensuite, le niveau du développement industriel des pays capitalistes les plus avancés ». « Quand nous aurons installé, dit Staline, l'Union soviétique sur une automobile et le moujik sur un tracteur, que les honorables capitalistes si fiers de leur « civilisation » essayent de nous rattraper ».

On peut affirmer qu'à l'heure actuelle le culte du machinisme en U. R. S. S. est plus grand qu'aux Etats-Unis, il est presque devenu une religion d'Etat. « La

(1) LÉNINE, *Rapport au VIII^e congrès des Soviets*, cité par H. ROLIN, *Ibid.*, t. II, p. 113.

soudaine découverte des immenses ressources inexploitées du pays a donné naissance à la mystique de l'industrialisation, au culte de la technique » ¹.

Cet état d'esprit est habilement manié par les dirigeants bolcheviks pour maintenir et imposer une discipline de fer dans tous les domaines d'activité.

Observations critiques. — Ce qui frappe note attention en examinant le régime communiste russe, c'est une flagrante contradiction sur beaucoup de points entre la théorie et la pratique. « La théorie annonce la disparition de l'Etat politique, au nom de la technique économique, tandis qu'en pratique, l'idée du pouvoir domine entièrement le vieux dogme de l'organisation économique » ². La théorie dit que « la coexistence de deux mondes, de deux systèmes politiques et économiques contradictoires, ne peut durer à l'infini », tandis qu'en pratique, on adopte les méthodes de production capitalistes et on reprend les relations économiques et politiques avec ces mêmes Etats capitalistes.

Ces faits prouvent que la réalité sociale ne veut pas se soumettre longtemps aux caprices des théories unilatérales et que le matérialisme historique, dans sa forme simpliste, orthodoxe, rudimentaire, tel qu'il est appliqué au pays des Soviets, est insuffisant, parfois utopique.

a) D'abord, le facteur économique n'est pas tout dans la vie de la société humaine; il faut tenir compte aussi d'autres facteurs et particulièrement

(1) André PIERRE, *U. R. S. S.*, Paris, Delagrave, 1932, p. 111.

(2) B. MIRKINE-GUETZEVITCH, *La théorie générale de l'Etat soviétique*, p. 6.

des facteurs psychologiques. « Chez Marx, comme chez Engels, apparaît maintes fois cette affirmation que si dans l'évolution historique, l'action des facteurs économiques est prépondérante, il faut tenir compte également de la réaction qu'exercent sur ceux-ci les facteurs juridiques, moraux ou politiques » ¹. Or, les bolcheviks se comportent envers l'organisme social, vivant comme envers un organisme inerte dépourvu de toute conscience et de vitalité propres. Sur ce point de vue, il faut rappeler en passant que le plus grand ennemi du communisme, c'est le paysan russe collectivisé, pour lequel, comme pour tout autre paysan du monde, le sens de la propriété terrienne restera toujours lié en son être. Il sera, croyons-nous, le grand obstacle au pouvoir bolchevik dans une prochaine guerre. .

b) On ne peut pas réduire l'évolution historique de la société à la lutte de classes seulement, ayant le seul fondement de l'intérêt économique. La lutte de classes n'est qu'une des multiples formes d'antagonisme, existant dans la société; de plus, on ne peut pas réduire même cette lutte à deux classes seulement : les prolétaires et les capitalistes. « Marx lui-même, à la fin du troisième volume du Capital constate qu'il n'y a pas deux, mais trois classes : les salariés, les capitalistes et les propriétaires fonciers (la classe des paysans propriétaires) » ². Mais le simplisme de la formule saute aux yeux alors qu'on idéalise un « manuelisme » excessif dans une époque où les progrès du machinisme et de la complexité

(1) Emile VANDERVELDE, *Etudes marxistes*, p. 21.

(2) Id. *Ibid.*, p. 22.

économique, ont précisément grandit le rôle de l'intelligence directrice, le rôle du savant, du chimiste, de l'ingénieur, des spécialistes de toutes espèces.

« Le matérialisme historique substitue à l'amour créateur et pacificateur la haine destructive »¹. S'il y a une idée vraiment féconde, morale et juste, c'est l'idée de l'avènement de l'individu producteur, créateur, et la disparition du paritisme dans tous les domaines d'activité; car la création — comme veut le dire le communisme — n'est pas l'apanage d'une seule classe. En face du monisme marxiste se dresse la réalité avec son pluralisme d'antagonismes².

c) Même en ce qui concerne le phénomène de concentration des capitaux, on ne peut pas assimiler l'agriculture à l'industrie. L'expérience nous montre que la propriété foncière, au lieu de se concentrer, se morcèle. Si en Russie, la concentration est réalisée sous la forme de la collectivisation, ce fait n'est pas un phénomène d'évolution — mais d'une contrainte de la part de l'Etat soviétique.

c) En Russie, c'est la dictature d'une minorité qui ne peut se maintenir que par la force et la terreur.

(1) Gustave GAUTHEROT, *Le monde communiste*, Paris, édit. Spes, 1927, p. 19. — « Il n'est pas de crime plus grand que celui qu'on commet en excitant les haines sociales, nationales et surtout religieuses ». John DRAPER, *Histoire du développement intellectuel de l'Europe*, cité par Jean de BLOCH, *La guerre future*, trad. Paris, Guillaumin et Cie, 1898, t. V, p. 70.

(2) « Cette idée que la lutte des classes peut être utile au prolétariat est certes une des plus colossales aberrations qui aient jamais hanté le cerveau humain... Cette idée que la prospérité générale peut provenir de la désunion est la négation des phénomènes vitaux les plus élémentaires ». J. Novicow, *Le problème de la misère et les phénomènes économiques naturels*, Paris, Alcan, 1908, p. 249.

CHAPITRE II.

Le syndicalisme révolutionnaire.

Georges Sorel. — La grève générale, phénomène de guerre.
— Le mythe prolétarien. — La violence. — Le sorellianisme.

Edouard Berth. — La vertu souveraine de la guerre. — Le mythe prolétarien. — Observations critiques.

Le syndicalisme révolutionnaire — lui aussi — prêche la guerre sociale, comme source de progrès social et moral. Mais il diffère du bolchevisme, en ce que son moyen de lutte est la grève générale des prolétaires organisés en syndicats. Il s'en rapproche en ce qu'il trouve, comme lui, que la guerre sous la forme de grève générale ennoblie au point de vue moral, tandis qu'elle est un moyen de progrès au point de vue social.

*
**

Georges SOREL (1847-1922).

« Nulle part, dit M. Gaétan Pirou, Georges Sorel n'a daigné donner un exposé coordonné et synthétique de ses doctrines, pas même dans le plus réussi de ses livres, *Les Réflexions sur la violence*, qui ré-

vélèrent son nom au grand public. Il semble qu'au contraire il ait tenu à ne livrer ses idées que par bribes et sous une forme volontairement dispersée et opaque. L'obscurité lui paraissait plutôt une qualité et il notait non sans ironie, que les auteurs les plus obscurs sont parfois ceux que l'on croit les plus profonds. De plus, il faut observer chez lui des contradictions brutales dans ses attitudes successives. C'est ainsi que dans sa vie d'écrivain, nous le trouvons vers 1898 socialiste, défenseur de Dreyfus, admirateur de Jaurès. Dix ans après, il est le plus farouche adversaire du socialisme politique et théoricien intransigeant du syndicalisme révolutionnaire. En 1912, il sympathise avec les doctrinaires du traditionalisme et sa signature voisine avec celle des protagonistes avérés des idées conservatrices et nationalistes. Enfin, au lendemain de la guerre, c'est au premier rang des défenseurs du bolchevisme qu'il se place; c'est à Lénine que vont ses préférences et ses vœux. Et quand il meurt, en 1922, on peut voir spectacle paradoxal et, sans doute, unique — M. Georges Valois — dans l'*Action française*, et M. Robert Louzon dans la *Vie ouvrière*, saluer sa figure avec une égale sympathie respectueuse »¹.

Les inspirateurs de sa doctrine sont particulièrement Marx et surtout Proudhon.

« Les *Réflexions sur la violence* de Sorel, dit M. Berth, sont un traité d'éthique prolétarienne, dont on peut dire qu'il constitue une synthèse admirable de l'esprit marxiste, et de l'esprit proudhonien... On y trouvera appliquées à la lutte de classe de Marx,

(1) Gaëtan PIROU, *Georges Sorel*, Paris, Rivière 1927, p. 7.

les idées de Proudhon sur la guerre et sur la génération, par la guerre, la la morale prolétarienne » ¹.

De même, M. Gaétan Pirou trouve que les deux éléments essentiels de l'interprétation de la vie et du monde, pour Sorel, sont la philosophie de la technique et le souci de la moralité ².

Donc on peut affirmer qu'à la base du sorrélianisme sont les idées suivantes : lutte de classe, facteur économique comme base de la lutte de classes, le moralisme supérieur des prolétaires, qui, organisés en syndicats, remplaceront l'Etat capitaliste ³.

Mais il faut rappeler encore une fois que la préoccupation essentielle dans sa philosophie est toujours le progrès de la moralité individuelle et sociale; car, se demande-t-il, si le monde contemporain ne renferme des racines pour une nouvelle morale, que deviendra-t-il ? La bourgeoisie ne peut le sauver, car elle a perdu ses vertus morales. Ce n'est que dans la classe ouvrière que l'on peut trouver l'énergie virtuelle nécessaire au progrès de la moralité individuelle et sociale; à une seule condition cependant, c'est qu'elle cultive l'esprit de lutte et l'ardeur combattive. Or cet esprit de lutte et cette ardeur combattive ne peuvent être cultivées sans une apologie de la violence, car, dit-il, « aujourd'hui (mai 1908) je n'hésite pas à déclarer que le socialisme ne saurait

(1) Edouard BERTH, *Guerre des Etats ou guerre des classes*, Paris, Rivière, 1924, p. 181.

(2) Gaétan PIROU, *Ibid.*, p. 18.

(3) « Un marxisme sans Etat, un blanquisme sans politique, un idéalisme volontariste et pragmatiste, voilà quelle est l'idée de la révolution chez les syndicalistes révolutionnaires ». Michel RALEA, *L'idée de Révolution dans les doctrines socialistes*, Paris-Rivière, 1923, p. 388.

subsister sans une apologie de la violence » ¹. Le moyen d'entretenir et de conserver ces sentiments de violence est dans la propagande en faveur de la grève générale.

La grève générale, dit Sorel, est un phénomène de guerre par lequel le prolétariat affirme son existence. La guerre sociale, à laquelle le prolétariat ne cesse de se préparer dans les syndicats, peut engendrer les éléments d'une civilisation nouvelle, propre à un peuple de producteurs. On peut comprendre mieux le rôle des grèves en les comparant à la guerre, comme source d'héroïsme. Or la guerre en général est susceptible de donner naissance à deux systèmes opposés :

On peut la considérer du côté noble, c'est-à-dire comme l'ont considérée les poètes, célébrant les armées particulièrement illustres; en procédant de cette manière, nous y trouvons les idées suivantes :

a) La profession des armes ne peut être comparée à aucune autre; elle place l'homme qui s'y livre dans une catégorie supérieure aux conditions communes de la vie;

b) Le sentiment de la gloire, que Renan a si justement regardé comme une des créations les plus singulières et les plus puissantes du génie humain, eut une valeur incomparable dans l'histoire.

c) Le désir ardent de se mesurer dans les grandes batailles, de subir l'épreuve en raison de laquelle le métier des armes revendique sa supériorité, et de conquérir la gloire au péril de ses jours.

(1) Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, Paris, Rivière, 1920, p. 433.

Toute l'histoire classique est dominée par la guerre conçue héroïquement. De notre temps, les guerres de la liberté n'ont guère été moins fécondes en idées que celles des anciens Grecs.

Il y a un autre aspect de la guerre, qui n'a plus aucun caractère de noblesse et sur lequel insistent toujours les pacifistes (la distinction des deux aspects de la guerre est à la base du livre de Proudhon sur la guerre et la paix) :

La guerre n'a plus ses fins en elle-même; elle a pour objet de permettre aux hommes politiques de satisfaire leurs ambitions : il faut conquérir sur l'étranger pour se procurer des avantages matériels et immédiats, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Or la grève générale syndicaliste, dit Sorel, offre les plus grandes analogies avec le premier système de guerre : le prolétariat s'organise pour la bataille, en se séparant des autres parties de la nation, en se regardant comme le grand moteur de l'histoire, en subordonnant toute considération sociale et matérielle à celle du combat; il a le sentiment très net de la gloire qui doit s'attacher à son rôle historique et de l'héroïsme de son attitude militaire; il aspire à l'épreuve décisive dans laquelle il donnera toute la mesure de sa valeur. Ne poursuivant point une conquête, il n'a point à faire des plans pour utiliser ses victoires. Le seul but sera d'expulser les capitalistes du domaine productif et de reprendre ensuite la place dans l'atelier créé par le capitalisme.

« Cette grève générale marque d'une manière très claire, dit Sorel, son indifférence pour les profits matériels de la conquête, en affirmant qu'elle se pro-

pose de supprimer l'Etat; l'Etat a été, en effet, l'organisateur de la guerre de conquête, le dispensateur de ses fruits, et la raison d'être des groupes dominateurs qui profitent de toutes les entreprises dont l'ensemble de la société supporte les charges » ¹.

Sorel sent la faiblesse de son système, basé seulement sur l'analogie entre la guerre héroïque, noble, et la grève générale; si le soldat sacrifie sa vie et est capable d'actes héroïsme, c'est parce qu'il a clairement dans son esprit l'image, le mythe, de sa patrie; pendant que le travailleur n'a rien qui puisse l'élever jusqu'à l'enthousiasme du soldat. Il faut donc d'après Sorel attacher à l'idée de lutte et de grève générale, l'idée du mythe prolétarien ², capable d'enthousiasmer l'âme combative des travailleurs. C'est dans l'apologie de la violence qu'il trouve le moyen d'entretenir et de cultiver cet état d'esprit.

La violence. — Sorel donne à la notion de violence un contenu idéologique, psychologique et symbolique, bien plus que réaliste. La violence n'est pas la force, puisqu'elle exprime la révolte alors que la force traduit la contrainte. La force, dit-il, a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne, tandis que la violence tend à la destruction de cet ordre. La bourgeoisie a employé la force depuis le début des

(1) *Réflexions sur la violence*, p. 250.

(2) « Qu'entend Sorel par un mythe ? Une idée d'action, une grande et brillante idée, assez belle, assez sublime pour trouver des enthousiasmes et pour susciter l'héroïsme au cœur des hommes qu'elle aura séduit. C'est le sentiment d'aller au nouveau et à l'inconnu qui charme et qui soulève; il faut le vertige d'une inspiration sans précédents comme sans calcul... ». Pierre LASSERRE, *Georges Sorel théoricien de l'impérialisme. Ses idées. Son action*, Paris, L'Artisan du livre, 1922, p. 45.

temps modernes, tandis que le prolétariat réagit maintenant contre elle et contre l'Etat par la violence. L'emploi de la force donc implique une adaptation de l'homme aux conditions du capitalisme et de l'autorité, tandis que la violence veut briser cette autorité; mais cette violence n'implique pas nécessairement la brutalité. L'effort révolutionnaire tend à créer des hommes libres en dehors de la contrainte de l'Etat.

La guerre sociale, donc préparée dans les syndicats ouvriers, animée et entretenue par le sentiment de la violence — psychologique — ou de la révolte contre la bourgeoisie, faisant appel plus à l'honneur qu'à la haine et la brutalité, pratiquée par la grève générale intransigeante, est la source de la moralité et de la société prolétarienne.

Les influences du sorellianisme. — D'après M. Gaétan Pirou, les deux mouvements politiques et sociaux les plus importants de ces dernières années, le bolchevisme et le fascisme peuvent se réclamer de lui...

Sorel fut tout d'abord un grand admirateur du bolchevisme et de Lénine; ce dernier passait à ces yeux pour être le plus grand théoricien que le socialisme ait eu depuis Marx et un chef d'Etat dont le génie rappelle celui de Pierre le Grand. En revanche, M. Maletski rapporte que, dans le *Matérialisme et l'empiro-criticisme*, Lénine parlant « des gens capables de penser uniquement l'absurde » classe dans cette catégorie, « l'esprit brouillon bien connu Georges Sorel »¹. Donc, il ne peut être question

(1) MALETSKY, « Georges Sorel », *L'internationale communiste*, n° 24, p. 87 cité par Gaétan PIROU, *Ibid.*, p. 49.

d'une influence de Sorel sur Lénine, mais d'une conformité, sur beaucoup de points, entre les thèses des *Réflexions sur la violence* et les conditions dans lesquelles s'est faite la révolution russe. Le mouvement bolcheviste s'est placé résolument sur un terrain antidémocratique, à l'opposé de la Révolution française qui a créé le citoyen. Mais il y a aussi des points inconciliables avec la thèse proudhonienne : la terreur rouge, la communauté des femmes, etc. Cependant Sorel compare la lutte entre la Russie et l'Entente aux combats de jadis entre Rome et Carthage ; Rome ici, c'est la Russie apportant au monde une civilisation nouvelle destinée finalement à triompher ; il assimile encore les révolutionnaires russes aux premiers chrétiens pensant que le sang de ces nouveaux martyrs « cette fois encore sera fécond » ¹.

Le fascisme a des rapports plus étroits que le bolchevisme avec les idées de G. Sorel ². Le lien direct de filiation, douteux pour le bolchevisme, est certain pour le fascisme. Mussolini et Sorel avaient été en relations avant 1914, et il semble que Sorel ait eu une véritable divination du rôle que Mussolini devait jouer. M. Jean Variot rapporte, en effet, que Sorel, vers 1912, lui aurait dit : « Notre Mussolini n'est pas un socialiste ordinaire. Croyez-moi : vous le verrez peut-être un jour à la tête d'un bataillon sacré, saluer de l'épée la bannière italienne. C'est un Italien du XV^e siècle, un condottiere. On ne le sait pas encore, mais c'est le seul homme énergique capable de redresser les faiblesses du gouvernement » ³.

(1) Gaétan PIROU, *Georges Sorel*, p. 52, 53, 59.

(2) Gaétan PIROU, *Ibid.*, p. 52, 53, 59.

(3) Article de l'*Eclair*, N^o du 11 sept. 1922, cité par Gaétan PIROU, *Ibid.*, p. 53.

De son côté, M. Mussolini a reconnu expressément ce qu'il doit à G. Sorel. A un rédacteur de l'A. B. C. de Madrid, qui lui avait posé cette question : « Laquelle des trois influences de Nietzsche, de Jaurès ou de Sorel, fut la plus décisive sur votre formation ? » Mussolini répondit : « ...Celle de Sorel. Pour moi l'essentiel était : agir. Mais je répète que c'est à Sorel que je dois le plus. C'est ce maître du syndicalisme qui, par ses rudes théories sur la tactique révolutionnaire, a contribué le plus à former la discipline, l'énergie et la puissance des cohortes fascistes » ¹.

« Tous les commentateurs autorisés de la doctrine fasciste signalent d'ailleurs qu'elle est, pour une part, d'inspiration sorellienne : cela est visible dans le mépris qu'elle affiche pour le socialisme politique, dans le dédain qu'elle montre pour le parlementarisme ^{2,3} dans l'attention qu'elle porte au syndicalisme. Ces thèmes, il est vrai, dit M. Pirou, rendent,

(1) Cf. Extrait d'un discours de Mussolini au congrès fasciste, le 22 juin 1925 : « Vous savez ce que je pense de la violence. Pour moi, elle est morale, parfaitement morale, plus morale que les compromis et les transactions ; mais pour qu'elle ait en soi-même la justification de sa haute moralité, il est nécessaire qu'elle soit toujours guidée par une idée, jamais par un calcul bas ou un intérêt mesquin ». Cité par L. HAUTECŒUR, *Le fascisme, Année politique*, octobre-décembre 1925, p. 149, dans *Georges Sorel*, par Gaétan PIROU, p. 54.

(2) CURZIO SUCKERT, *L'Europe vivante, théorie historique du syndicalisme national*, 1923 : « La nouvelle morale fasciste naît de la morale sorellienne, mais elle s'en détache à temps en transformant le concept de classe sociale en concept de classe nationale et le fondement économique en fondement historique ».

(3) LUDOVIC NAUDEAU, « Le fascisme est une application, dans un cadre d'intense nationalisme, des *Réflexions sur la violence* ». (*Illustration*, 3 juillet 1926, p. 2).

chez Mussolini, un autre son que chez Sorel, car il le met au service d'une cause différente. L'idéal poursuivi, ce n'est plus l'affranchissement du prolétariat, c'est la grandeur de la patrie italienne. Et Mussolini rejette comme périmée l'idée de lutte de classes, en même temps qu'il étend le syndicalisme à toutes les catégories sociales » ¹.

Dans le domaine des idées, l'influence de Sorel fut assez profonde et diverse. Il suffit de citer deux noms seulement : Edouard Berth et Georges Valois.

Edouard Berth, peut-on dire, est le seul interprète fidèle et le continuateur de la pensée sorellienne. « *Les Réflexions sur la violence* ², dit-il, sont un traité d'éthique prolétarienne, dont on peut dire qu'il constitue une synthèse admirable de l'esprit marxiste et de l'esprit proudhonien; la théorie de la lutte de classe y prend une forme extrêmement nette et dégagée de tout scientisme; et elle apparaît comme le mécanisme social grâce auquel la sublime morale de Proudhon, qui restait suspendue dans le vide, pourrait prendre corps dans la société et se réaliser; on y trouvera, appliquées à la lutte des classes de Marx, les idées de Proudhon sur la guerre et sur la génération, par la guerre, de la morale prolétarienne. Sorel appliquant cette théorie de la guerre source du droit et génératrice du sublime, nous présente dans les *Réflexions* un essai d'éthique prolétarienne, éthique engendrée par la guerre des classes, substitution historique de la guerre des Etats et destinée à

(1) Gaétan PIROU, *Georges Sorel*, p. 55.

(2) Edouard BERTH, *Guerre des Etats ou guerre des classes*, p. 182.

donner à la cité du Travail en gestation les forces morales qui en assureront non seulement la victoire, mais la durée. Sorel assimile l'ouvrier-grève-généraliste au soldat des guerres de la liberté » ¹.

M. Berth, beaucoup plus que Sorel, est le partisan intransigeant de la guerre de classes, que seule, d'après lui, possède la vertu civilisatrice. « Nous sommes, dit-il, à tout jamais dégoûtés de cette philosophie optimiste, et loin de croire à l'atténuation des antagonismes dans le monde, bien mieux, loin de penser que cette atténuation, si elle était possible, serait un bien, nous proclamons la vertu souveraine de la guerre, dont l'intervention dans les choses humaines est toujours pareille à celle d'un vent fort, âpre et salubre venant renouveler les eaux putrides des marécages » ². Il croit de plus que la destruction engendrée par la guerre est une nécessité pour des créations nouvelles. Dans ce sens — en commentant la destruction de la Cathédrale de Reims, il dit : « L'histoire resterait une énorme accumulation de choses mortes et une immense *mare stagnante*, si des destructions n'étaient pas de temps en temps opérées, constituant le nécessaire déblaiement, préface aux créations nouvelles : *destruam et aedificabo*... Nietzsche avait déjà dit : « ce qui mérite de tomber, il faut encore le précipiter » ; l'histoire pratique couramment cet aphorisme du moraliste : devenez durs... La première indignation passée, il apparaît que toutes ces destructions revêtent un caractère de nécessité impérieuse et inéluctable : il fallait que les Ecritures s'accomplissent » ².

(1) Id. *Ibid.*, p. 182.

(2) Id. *Ibid.*, p. 333, 334.

Cette manière de concevoir la guerre de classes le rattache plutôt au communisme qu'au syndicalisme de Sorel. D'ailleurs ses préférences pour le communisme et pour la guerre de classes sont précisées dans son livre *Guerre des Etats ou guerre des classes*, où après avoir mis en opposition les deux systèmes politiques le fascisme ou la guerre des Etats et le communisme ou la guerre de classes, il trouve que la seconde forme — la guerre de classes seule — possède toute la vertu civilisatrice et une vraie valeur sociale.

Le mythe prolétarien. — A la notion de lutte de classes, Berth, comme Sorel, rattache le concept de mythe prolétarien qui consiste dans la mission attribuée au prolétariat révolutionnaire moderne, pour incarner « *l'Esprit du monde* », et régler « le nouvel ordre européen »¹; c'est la croyance dans le passage de la notion de race à la notion de classe, de l'impérialisme nationaliste à l'impérialisme prolétarien, de la guerre des Etats à la guerre des classes. « Pour avoir la conviction invincible qu'on porte l'esprit du monde, dit Berth, il faut être animé de l'orgueil impérialiste prolétarien, de maintenir le caractère d'intransigeance absolue envers la bourgeoisie et par la violence de marquer la scission, couper les ponts, mettre en un relief saisissant et cru l'opposition qui dresse le prolétariat révolutionnaire contre la civilisation moderne »².

Ce sera évidemment une Europe barbare, dit-il, où les intellectuels seront assimilés à des jongleurs

(1) *Id. Guerre des Etats ou guerre des classes*, p. 238.

(2) *Id. Ibid.*, p. 160.

tout juste bons à amuser les compagnies qui auront assez d'argent pour payer leurs drôleries et où des myriades de travailleurs, en accomplissant avec conscience des besognes obscures, produiront de la grandeur morale en même temps que des moyens d'existence ¹.

Observations critiques.

a) *La notion de producteur.* — Ed. Berth comme Sorel, dans leur élan d'idéaliser le prolétariat, donnent au terme de producteur un sens limité et rétréci, en le réservant aux travailleurs manuels qui participent à la vie de l'atelier. Or beaucoup d'économistes, comme dit M. Gaétan Pirou, admettent l'extension du concept de production à toute création d'utilité ou de valeur, qu'elle se fasse dans l'industrie ou en dehors d'elle ². Même M. Georges Valois, un des disciples de Sorel, apporte des compléments heureux à la notion de producteur en lui réservant une sphère beaucoup plus étendue : « Il se forme, dit-il, une sorte de classe nouvelle, formée d'hommes issus de la bourgeoisie et du prolétariat, où les hommes d'origine prolétarienne dominent considérablement, classe qui n'est ni bourgeoise ni prolétarienne et qui est dès aujourd'hui le noyau de la société de producteurs en formation » ³.

b) *Fatalisme historique.* — Ayant comme base de ses idées la lutte de classes du marxisme, M. Berth est entraîné à croire que la substitution de l'impérialisme prolétarien à l'impérialisme capitaliste s'ac-

(1) *Guerre des Etats ou guerre des classes*, p. 301.

(2) Gaétan PIROU, *Georges Sorel*, p. 34.

(3) Georges VALOIS, *Guerre ou révolution*, p. 164.

complira fatalement, car, d'it-il, « la première indignation passée, il apparaît que toutes ces destructions revêtent un caractère de nécessité impérieuse et inéluctable : il fallait que les Ecritures s'accomplissent ». Parler ainsi, pourquoi alors tant de soin pour éduquer et cultiver les masses prolétariennes ?

c) *La grève générale* des travailleurs, déclanchée instantanément dans tous les pays, est pratiquement impossible. La force morale de l'ainsi dit mythe prolétarien ne peut avoir qu'une faible influence sur la conscience si diverse des travailleurs des divers pays. Même les syndicats nationaux, avec l'organisation actuelle, ne peuvent avoir qu'une « force d'intimidation » à l'égard du gouvernement du pays respectif. « L'idée classique qu'on se fait du prolétariat, dit M. J. Delevsky, en l'imaginant comme un organisme uni, doué d'une conscience, d'une volonté et d'un intérêt unique, doit être rangée parmi les légendes et devrait être définitivement abandonnée » car « le vrai prolétariat est une classe de composition très complexe et tout à fait hétérogène, c'est un conglomerat varié de groupes et de couches d'ouvriers ayant une psychologie, des tendances, un niveau de vie et des intérêts fort différents » ¹.

*
**

Observations générales sur les apologies de la guerre sociale. — La guerre sociale, dans l'esprit de ses apologistes, est un moyen provisoire en attendant l'avènement de la nouvelle société prolétarienne,

(1) *Antagonismes sociaux et antagonismes prolétaires*, p. 543.

appelée à remplacer inévitablement la société capitaliste. La société prolétarienne, une fois réalisée, sera forcément pacifique; elle n'aura plus besoin de faire la guerre, les autres classes n'existant plus.

Mais cette époque pacifique, entrevue par les révolutionnaires apologistes de la guerre sociale, sera-t-elle possible d'après la manière simpliste dont ils conçoivent la prochaine société prolétarienne ? Nous ne le croyons pas.

Nous ne croyons pas à l'avènement de cette époque pacifique, qui ne saurait être réalisée et maintenue que par la force, opposée à toute idée de droit et de liberté, donc source de nouveaux conflits sociaux, de révolutions et de guerres. La paix prolétarienne sociale et internationale ne peut signifier que l'asservissement des individus et des peuples; en ce sens, l'impérialisme prolétarien ne diffère de l'impérialisme nationaliste, que par le fait qu'il passe de la notion de race ou de celle de nation à la notion de classe; l'impérialisme prolétarien, nourri lui aussi d'un troublant mysticisme révolutionnaire mondial, d'un darwinisme violent de la lutte des classes, d'une idéalisation malade de la classe prolétarienne, d'une haine farouche envers la classe bourgeoise : idées, sentiments, buts et méthodes qui contredisent entièrement l'esprit démocratique de nos jours, traduit particulièrement par la conscience de la liberté et de la dignité personnelle, aussi bien de la part des individus que de celles des nations.

Une paix durable suppose, au contraire, un esprit tout à fait opposé à celui des apologistes de la guerre des classes : idée de travail dans tous les domaines

excluant le parasitisme et l'exploitation, et non point l'idée vague de classe; idée de producteur manuel ou intellectuel, et non point notion confuse de prolétaire; idée de collaboration, d'association et de solidarité des différentes fonctions sociales hiérarchisées, et non point lutte de classes; sentiment de sympathie et d'amour à l'égard des hommes et des collectivités ou nations, élevés seulement par le travail et le mérite, et non point haine farouche pour des ennemis imaginaires; culte du droit et non point pratique de la force brutale.

Croire que le progrès vient de la lutte destructive, de la désunion et de la haine, est de l'aberration.

Paix et progrès signifient entente des esprits, coordination des intérêts dans un cadre de justice équitable, sociale et internationale.

CONCLUSIONS

De l'exposé des apologies de la guerre, soit entre Etats, soit entre les classes sociales, nous pouvons tirer deux caractères essentiels de ces apologies : d'abord leur simplisme ou dogmatisme, ensuite leur fatalisme.

Soit par impuissance d'explications, soit dominés par quelques concepts abstraits, soit trop enchaînés par la causalité mécanique ou le déterminisme biologique, la plupart des apologistes défigurent la réalité du phénomène de la guerre en la simplifiant et forcent l'esprit et la volonté humaine à capituler en face de la fatalité. Le simplisme, le dogmatisme et le fatalisme soit séparés, soit ensemble, nous les rencontrons presque dans toutes les apologies que nous avons exposées.

Simplisme. Dogmatisme. — Dans l'explication et la justification de la guerre, phénomène entièrement social, nous observons la même faute que celle des philosophes qui ont voulu expliquer la réalité, en général, en s'appuyant, tantôt sur le côté matériel, tantôt sur le côté spirituel des phénomènes¹. Ils ont

(1) « Ce qui frappe, lorsqu'on considère la succession des doctrines philosophiques qui ont abordé la question du rapport entre l'âme et le corps, c'est le caractère incertain, désespérément ambigu du point même de départ ». — BRUNSCHVIG, *Le problème philosophique des relations internationales*, dans *L'Esprit International*, janvier 1932, p. 39.

ignoré la réalité, parce qu'ils ont cherché à l'expliquer dans une de ses parties seulement ou par une habile dialectique. La même chose se passe dans l'explication de la guerre : au lieu d'une explication totale fondée sur des faits, on en donne des explications conceptuelles, partielles, incomplètes, etc.

En effet, pour les apologistes mystico-sentimentaux la cause primordiale de la guerre est surnaturelle, aussi bien expliquée sous la forme religieuse comme chez Joseph de Maistre que sous la forme métaphysique comme chez Fichte et surtout Hegel ; cause unique, surnaturelle, qui est en dehors de toute explication sociologique.

Ainsi Joseph de Maistre explique la guerre par la loi de la destruction violente des êtres vivants, instrument de vengeance de Dieu pour punir l'iniquité des habitants du monde contre lui. Proudhon, dans son explication théologico-métaphysique, trouve que la guerre est le sommet de l'humanité vertueuse, une justice divine évoquée par la conscience des nations. Pour Kant même, la guerre est un essai involontaire et mystérieux, mais cependant voulu peut-être par la Providence. Fichte, par le « Moi absolu » croit expliquer la réalité et justifier la supériorité de la nation allemande. Pour Hegel, la guerre découle inéluctablement de la nature de l'Etat, incarnation de l'Esprit absolu sur terre. Moltke voit dans la guerre un des éléments de l'ordre établi par Dieu dans le monde. Pour le Comte Portalis, c'est un instrument de dommage et un moyen réparateur dans les desseins de la Providence. Les mêmes assertions simplistes ou dogmatiques chez Cousin, Feuerbach, Ancillon, Treitschke, etc.

Chez les apologistes bio-sociologiques, le principe unique qui explique et justifie la guerre, est la lutte pour l'existence, lutte qui gouverne la vie de tous les êtres vivants depuis les plus simples et inférieurs jusqu'aux sociétés humaines les plus complexes et les plus civilisées. Au fond toujours la même lutte, sous des formes diverses, soit qu'il s'agisse d'individus, de groupements sociaux, de nations ou de races.

Les formules qui revêtent cette loi, alors que le fond demeure le même, varient d'un auteur à l'autre.

Ainsi Darwin formule le premier l'idée de « lutte pour l'existence » et de « sélection naturelle ». Chez Nietzsche, « l'égoïsme » et la « volonté de puissance ». Chez Quinton « l'instinct de servir », c'est-à-dire de lutter et de mourir au service de l'espèce humaine. « L'agressivité », le droit « du plus fort » et la « sélection collective » sont à la base des théories de Bernhardi et de Steinmetz. L'idée de création par destruction, nous la trouvons en particulier chez Dragominof et même Félix le Dantec. Pour Xénopol, la vie des sociétés est soumise à la même loi que celle des individus : naissance, jeunesse, vieillesse et mort. Chez Gumpłowicz et Ratzenhoffer, l'explication se résume dans l'idée « d'exploitation d'autrui » et d'« hostilité absolue » entre les races humaines. Les explications donc se rapportent toujours à la nature biologique de l'homme et de la société; le côté spirituel reste pour eux sur un plan secondaire. Même les auteurs positivo-évolutionnistes et particulièrement ceux qui affirment que l'industrialisme se substituera incontestablement au militarisme, présentent ce processus d'évolution

sous un point de vue rétréci, parfois simpliste, sans le mettre en rapport avec tous les facteurs qui déterminent l'état de guerre ou de paix, d'abord à l'intérieur de chaque groupement social et puis entre les différents groupements.

Ainsi, pour Saint-Simon, l'industrie est l'ennemie de la guerre et à la différence des rêveurs de paix universelle et artificielle, l'état de paix sera amené nécessairement par l'évolution historique de fait. Comte dit que dans la troisième période (positiviste), il n'y aura plus de guerre, l'industrie la supprimera. De même Spencer, moins idéaliste, mais plus déterministe que Comte, affirme que dans le processus évolutif de la société, l'industrialisme se substituera nécessairement au militarisme, en remplaçant graduellement la coopération forcée par la coopération volontaire. Même Proudhon réduit la complexité des causes de guerre à une seule : le paupérisme qui est à l'origine, d'après lui, de toutes les guerres civiles et nationale, comme de toutes les révolutions. Clausewitz — même, s'il met en évidence l'importance des forces morales, la liaison entre la politique et la guerre —, reste quand même obsédé par l'idée de la force, car le progrès, d'après lui, ne rend pas moins fréquent le recours à la force, d'où procède la guerre.

Les apologistes de la guerre sociale sont contre la guerre entre Etats, mais ils la prêchent sous la forme de la lutte des classes, le seul moyen, d'après eux, pour remplacer la société capitaliste par une société nouvelle, prolétarienne.

Partant de la formule du matérialisme historique

de Marx et Engels qui mettent le facteur économique et la lutte de classes à la base de l'évolution de la société humaine, ils tombent eux-mêmes, dans des explications, justifications et prévisions unilatérales, dogmatiques, utopiques même pour quelques-unes d'entre elles. Endoctrinés par un économisme excessif, ils font abstraction du côté spirituel de l'homme et de la société : les idées de liberté, de dignité, de mérite comme conséquence de l'inégalité naturelle, de propriété liée au travail et au progrès, de l'amour des parents, de toute pitié, etc., sont combattues théoriquement et pratiquement par eux.

Les communistes se comportent envers l'individu et envers l'organisme social vivant, comme envers un organisme inerte dépourvu de toute conscience ou de vitalité propre. Les notions de « luttes de classes », de « prolétarisme », de « facteur économique » de « concentration des capitaux » sont des créations conceptuelles qui sur beaucoup de points sont contredites par la réalité.

Les syndicalistes révolutionnaires, comme Sorel et Berth, eux aussi prêcheurs de la lutte des classes, conçoivent les notions de « producteur », de « mythe prolétarien » et de « grève générale » tantôt sous une forme trop rétrécie, tantôt avec un romantisme exagéré¹.

Donc, chez presque tous les apologistes de la guerre est un défaut de conformité entre leurs idées et la complexité des causes menant à la guerre. Les

(1) L'optimisme de la doctrine syndicaliste qui consiste dans « la possibilité de vivre sans Etat et sans police, s'approche de naïveté et d'utopie ». — P. ANDREI, *Probleme de sociologie*, Jasi, Viata Româneasca, 1926, p. 232.

vues sur la guerre sont exposées ordinairement avec simplicité et dogmatisme. « Placées côte à côte, elles s'avèrent inconsistantes et contradictoires. Elles n'ont qu'un trait commun : il leur manque des faits à la base » ¹.

Le Fatalisme, plus ou moins nuancé, domine lui aussi l'esprit même des apologistes qui ont cherché à donner à la guerre une explication et une justification scientifiques. Cet état d'esprit fataliste consiste dans la croyance que la volonté et l'intelligence humaines sont impuissantes à diriger le cours des événements; en sorte que la destinée de chacun, individu ou Etat, est fixée d'avance, quoiqu'ils fassent; que les individus, soit isolés, soit même associés, n'ont aucune puissance sur le développement et les transformations des faits sociaux y compris la guerre, qui dépendent uniquement de causes générales ou même surnaturelles échappant à l'action volontaire des hommes et même au moins provisoirement à leur connaissance ².

Nous croyons trouver un fatalisme théologique — ou d'En-Haut — dans les apologies mystico-sentimentales, un fatalisme bio-sociologique ou d'en bas dans les apologies bio-sociologiques, et un fatalisme économique en quelque sorte dans les apologies de la guerre, soit entre Etats, soit entre les classes sociales, apologies qui mettent le facteur économique à la base de l'évolution sociale.

Ainsi parmi les apologistes mystico-sentimentaux,

(1) Maurice R. DAVIE, *La guerre dans les sociétés primitives. Son rôle et son évolution*, p. 9.

(2) André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 243.

Joseph de Maistre affirme que la guerre est « d'essence divine » et que l'individu n'est qu'un « instrument passif qui se plonge tête baissée dans l'abîme ». Proudhon, dans sa première explication, trouve que la guerre « est un phénomène d'ordre divin, même miraculeux, qu'elle s'élève à la hauteur d'une religion ». Pour Kant, « la guerre est un essai involontaire et mystérieux, mais cependant voulu peut-être par la Providence ». De même Fichte, avec sa théorie de la prédestination du Normalvolk, affirme que « la nation allemande n'a pas été mise sans intention au milieu des peuples ». Hegel trouve que « la guerre est un phénomène inéluctable et nécessaire ». Victor Cousin, l'élève de Hegel, affirme que « tout est parfaitement juste en ce monde; l'histoire est fatale, c'est une géométrie inflexible, tout y est bien, car tout mène au but marqué par la Providence ».

Pour le Comte Portalis, la guerre est un « instrument de dommage » et un « moyen réparateur » dans les desseins de la Providence. Anselme von Feuerbach dit que la Providence emploie les conquérants pour « fortifier l'humanité ». Frédéric Ancillon voit dans la guerre « la force d'impulsion qui crée, invente, découvre ». Pour le Comte de Moltke, la guerre « est un élément de l'ordre du monde établi par Dieu; une nécessité, un destin; sans elle, le monde croupirait et se perdrait dans le matérialisme ». Pour Henric von Treitschke, elle est une « nécessité pratique et théorique », un bienfait de l'humanité. Gottlieb H. Tzschirner affirme aussi que la guerre est « la condition de la formation et de l'évolution du genre humain, véritable ange de la

mort qui accomplit les arrêts du destin, moyen de contact, de transmission des idées et des inventions ».

Bref, tout est prédestiné à l'avance. La volonté humaine ne compte pour rien. Le cours des événements et l'évolution sont fatals.

Le même caractère fataliste chez les apologistes bio-sociologiques, pour lesquels le déterminisme biologique chez les individus, comme dans les sociétés, est inévitable.

Pour Darwin, le théoricien de la « sélection naturelle », la concurrence vitale ou la lutte pour l'existence résulte inévitablement de la progression rapide selon laquelle tous les êtres organisés tendant à se multiplier; les plus forts l'emportent.

Dragomirow dit : « la guerre a un caractère indépendant de la volonté humaine »; « elle est fatale et inévitable et sa disparition serait contraire à la loi de la nature, qui crée en détruisant ». Steinmetz trouve que « la guerre est un moyen de sélection individuelle et surtout collective; la conservation personnelle, les besoins d'extension, l'agressivité et l'égoïsme sont à la base de la nature humaine..... Ceux qui espèrent convaincre l'humanité, dit-il, de ne plus recourir à elle, raisonnent avec la même naïveté qu'un homme bon et doux qui entreprendrait de chasser de la terre l'égoïsme et la concupiscence, uniquement en donnant de bons exemples et en prononçant des sermons empoignants ». Ludwig Gumplowicz, le théoricien de la lutte des races, considère la guerre un procédé normal, par lequel on se sert de l'ennemi comme d'un moyen pour satisfaire ses propres besoins. Les guerres des nations civilisées poursuivent

les mêmes buts que celles des peuples à l'état de nature : l'exploitation d'autrui. La liberté, les idées civilisatrices, l'humanité, la nationalité, la foi, l'équilibre, ne seraient que des hypocrites prétextes. Toujours la même lutte avec les mêmes motifs, pour les mêmes buts... ni progrès, ni recul, c'est toujours la même chose.... Pour Gustave Ratzenhoffer, à la base des relations entre individus et peuples, réside la loi « d'hostilité absolue ».

Le G¹ Bernhardi, sous l'influence de Fichte, de Hegel et de Darwin, en rattachant au messianisme politique allemand un darwinisme social excessif, trouve dans la guerre « une nécessité inéluctable, une loi de la nature, la loi fondamentale de l'évolution. Partout règne la loi du plus fort ».

A. D. Xénopol affirme que « la fatalité sociologique est tout aussi contraignante que la fatalité biologique ».

Pour Americo Namias, la guerre correspond à une « fatalité biologique non moins qu'historique, contre laquelle la volonté et la raison humaine ne peuvent opposer que des digues plus ou moins efficaces, mais toujours temporaires et contingentes » ¹.

Le même état d'esprit fataliste chez Nietzsche, Hameluis, Quinton, pour lesquels la nature humaine est gouvernée toujours par les instincts.

Chez les apologistes de la guerre sociale, on ob-

(1) *L'âme des peuples et la guerre*, mémoire dans la « *Sociol. de la guerre et de la paix* », p. 143, de l'Inst. Int. Soc. « La guerre est inhérente à la nature des choses, elle obéit en quelque sorte à une nécessité supra-consciente de l'Univers. Cette fatalité ou plutôt ce déterminisme inflexible suscite notre inquiétude... », — Henri SÉROUYA, *Le problème philosophique de la guerre et de la paix*, Paris, Rivière, 1932, p. 55.

serve aussi un mélange de déterminisme et de fatalisme. Boukharine, le théoricien soviétique du matérialisme historique, dans son livre *Matérialisme historique*, dit que la sociologie marxiste est une science prolétarienne bien supérieure à la science bourgeoise, parce qu'à l'aide de cette sociologie, on a pu prévoir sans difficulté : la concentration du capitalisme, l'accroissement du prolétariat, le conflit entre la bourgeoisie et le prolétariat, la révolution de la classe prolétarienne, etc., etc. Ainsi met-il un déterminisme infailible à la base des phénomènes sociaux. « Il nous dit avec la plus imperturbable assurance ce que seront le droit, la morale, l'art, la religion, ou plutôt l'irréligion dans la société communiste qui succédera au régime transitoire de la dictature prolétarienne » ¹. A l'objection de Stammer qui stipule qu'à ce déterminisme, qui n'est autre chose que du fatalisme, il est inutile de faire des efforts, de lutter, d'organiser un parti de la classe ouvrière, il répond purement et simplement : « Le socialisme se réalisera *inévitablement*, parce que les hommes, les classes déterminées de la société humaine agiront *infailliblement* de façon à le réaliser et dans les conditions déterminées pour leur victoire. Le Marxisme ne nie pas la volonté; il l'explique. Lorsque les Marxistes organisent et conduisent à la bataille le parti communiste, ce n'est encore qu'une expression de la nécessité historique déterminée par la volonté et par les actes des hommes » ¹.

M. Berth, un des représentants du syndicalisme

(1) Emile VANDERVELDE, *Etudes Marxistes*, Bruxelles, 1930, p. 64-65.

révolutionnaire croit aussi que la substitution de l'impérialisme prolétarien à l'impérialisme capitaliste s'accomplira fatalement car, dit-il, « la première indignation passée, il apparaît que toutes les destructions revêtent un caractère de nécessité impérieuse et inéluctable : il fallait que les Ecritures s'accomplissent ».

En somme, la plupart des apologistes affirment l'impossibilité de supprimer la guerre, puisque la volonté et la raison humaines ne peuvent rien ou peu de chose à l'égard de la fatalité théologique, biologique ou sociologique¹; c'est le deuxième caractère des apologies de la guerre.

*
**

L'esprit simpliste, dogmatique et fataliste, comme nous l'avons vu ressortir des apologies de la guerre, enlève à l'être humain deux de ses qualités les plus importantes : d'abord, le pouvoir de connaître et de coordonner les phénomènes naturels ou sociaux, en second lieu, la croyance dans le progrès. L'idée maîtresse est que l'effort humain, pour empêcher ou pour diminuer la fréquence de la guerre, reste inutile, parce que le phénomène est impénétrable

(1) « Les partisans du libre arbitre protestent contre le déterminisme au nom du devoir : il est sain, il est obligatoire de se sentir libre; la croyance à la liberté a quelque chose de sacré; l'ébranler c'est ébranler la moralité elle-même tout entière; car la moralité suppose l'effort, la lutte; or la lutte serait absurde, si la victoire était impossible, et l'effort inutile, si le résultat était prédéterminé. Quelque réponse que le déterminisme philosophique puisse faire à ces critiques, on ne contestera pas qu'il y ait un certain déterminisme pratique, fataliste et paresseux, auquel s'oppose l'ardeur morale de l'homme qui croit à la possibilité constante de se renouveler et de se relever par l'effort ». — Paul FAUCONNET, *La responsabilité*, Paris, Alcan, 1928, p. 386.

pour la raison et indépendant de la volonté humaine. « Ce qui a existé une fois existera toujours »¹; donc « toujours il y eut des guerres et toujours il y en aura »².

Quelle doit être notre attitude à l'égard de ces conclusions pessimistes ?

Nous affirmons tout de suite que les conclusions des apologistes de la guerre, pour nous, ne sont pas justifiées; dépourvues de l'esprit scientifique, elles ne peuvent être l'explication sociologique de la guerre. Or, l'esprit scientifique exige que la guerre — phénomène entièrement social, soit analysée et expliquée avec objectivité à la fois dans l'espace et dans le temps; en l'étudiant dans l'espace, nous observons que les facteurs qui le déterminent sont extrêmement complexes; dans le temps, nous nous apercevons que ces facteurs sont liés à l'évolution de la société humaine.

Mais les apologistes de la guerre, dans leurs explications et conclusions, n'ont pas tenu compte de ce double caractère : complexe et évolutif de la guerre. Les uns ont préféré l'explication instinctive, soit religieuse, comme Joseph de Maistre et Ancillon, soit biologique comme Nietzsche, Hameluis, Bernhardt, Quinton. Les autres ont formulé les explications d'après les intérêts des Etats auxquels ils appartenaient, comme Fichte, Hegel, Bernhardt, Gumpłowicz et Ratzenhoffer. D'autres encore ont lié leurs explications dans une seule formule ou principe comme

(1) Citations chez P. LACOMBE, *La guerre et l'homme*, Paris, Bellais, 1900, p. 361.

(2) Cité par Jean de BLOCH, *La guerre future*, trad. Paris, Guillaumin, 1898, t. VI, p. 204.

Darwin, Dragomirof, Steinmetz, Xénopol, etc.; ou comme Marx, Engels, Lénine, Sorel, Berth, avec leur « lutte de classes ».

Voilà ainsi des vues extrêmement variées, incomplètes, unilatérales, qui sont loin d'être une explication sociologique de la guerre.

D'ailleurs, cette diversité de vues, à l'égard de la guerre, s'observe même chez la plupart des sociologues de nos jours. Sous ce rapport, nous croyons utile de signaler ici l'intéressante communication faite par M. le professeur L. L. Bernard au X^e Congrès (1930) de l'Institut international de Sociologie, concernant les opinions assez variées des sociologues américains ¹.

(1) Nos sociologues, dit M. BERNARD, ont exprimé des opinions fort variées sur ce sujet dans leurs divers écrits. Récemment, j'ai fait des recherches pour un comité de notre « Social Science Research Council » sur cette activité et je me borne à résumer les résultats sans commentaire et sans autre développement. Les Professeurs E. W. Burgess, Groves et Park, ont admis que la guerre est fondée essentiellement sur la nature humaine. D'autre part, les professeurs Dawson, Folsom, Gettys, Keller, Sumner et Todd ont soutenu que la guerre ne résulte pas nécessairement de la nature humaine.

Les Professeurs Blackmar, Dealey, Giddings, Gillin et Ward estiment que la guerre est ou a été un facteur appréciable d'intégration et de sélection sociales. Blackmar, Bushee, Dealey, Ellwood, Gillin, Groves, Todd et Weatherly, prétendent que si la guerre a été utile à la société aux premiers stades de son développement, elle a cessé d'être avantageuse.

Plusieurs sociologues déclarent que la guerre est un mal. Les Professeurs Bushee, Duncan et Kelsey, la qualifient de « dysgénique » et « contre-sélective ». Maclver et W. D. Wallis la considèrent comme un anachronisme. Beach, Bogardus et C. C. Taylor affirment qu'elle est un obstacle au progrès. Gillin l'accuse de contribuer au chômage et Parmelee d'accroître le paupérisme.

Un grand nombre de nos sociologues ont examiné les causes de la guerre. Bernard, Dealey, Dittmer, Ellwood, Giddings, Gillin, Keller, Kelsey, Parmelee, Ross et Sumner ont rattaché le processus causal au principe malthusien de l'excès de population par rapport aux moyens de subsistance. Beach, Bogardus, Bushee, Odum et J. M. Williams ont insisté sur la compétition économique comme cause de guerre. Beach, Bogardus et Bushee estiment que

Complexité. Diversité. Pluralisme d'antagonismes.

— La guerre donc, comme phénomène social doit être étudiée dans sa complexité et dans son évolution. Comme tout phénomène social, elle est l'expression de la volonté collective. Une action sociale comme celle de la guerre, qui exige tant d'énergie, de persévérance et surtout de sacrifices, ne peut être expliquée sans la conscience et la volonté collectives.

Le grand défaut des apologistes est qu'ils ont présenté ce phénomène comme imposé à l'homme, et non comme le produit de sa conscience et de sa volonté. Or, la guerre exige une préparation sérieuse : un but bien déterminé, le calcul des moyens matériels et spirituels, les adversaires probables, ses conséquences, etc., etc.; tout est étudié, préparé, coordonné. Cela veut dire que la volonté consciente précède toujours le déclenchement de la guerre. Partielle ou générale, réelle ou infiltrée aux peuples par leurs chefs, la volonté se trouve à la base de toutes

les différences ethniques sont aussi des facteurs de guerre. Ellwood a mis en lumière le conflit des traditions et des aspirations. Keller et Sumner mentionnent le « désir d'une place au soleil » et le « yellow journalism » comme contribuant aux guerres. Bushee et Groves pensent que le besoin d'épouses fut un facteur primitif. Bogardus, Bushee et Hertzler font entrer en jeu la crainte; Keller et Sumner le désir de gloire; Groves le besoin de prestige et la dignité; Blackmar, Bogardus, Ellwood et Maelver, les préjugés, l'ignorance, l'égoïsme, la combativité.

Plusieurs sociologues ont cherché des « substituts sociaux » de la guerre. Blackmar propose la concurrence pour le perfectionnement moral. Bogardus suggère la compétition productive. Bushee et Todd indiquent l'émulation dans le domaine scientifique, artistique et athlétique. Delley suggère la recherche de la maîtrise des forces naturelles et sociales. Jane Addams substituerait l'idéal du travail. Barnes et Bernard ont proposé la limitation de la population dans les pays à natalité trop promptement accrue et la limitation de l'activité impérialiste ». *Intérêt des relations internationales pour les sociologues de l'Amérique du Nord*, mémoire dans la *Sociologie de la guerre et de la paix*, p. 100, publiée par l'Inst. Int. Sociologie, Paris, Giard, 1932.

les guerres; puisque la guerre est « la suprême affirmation de la conscience et de la volonté collective de persister en face des obstacles et des dangers, réels ou imaginaires » ¹; elle est donc voulue et préméditée.

Cette volonté collective est étroitement liée à la structure de chaque groupement social ou de chaque nation. Les facteurs qui la déterminent sont extrêmement complexes : les mœurs, les coutumes, les usages, les traditions, les croyances, les institutions religieuses, les théories philosophiques, les conceptions scientifiques, les modes variés d'éducation : familiale, scolaire, générale ou spéciale, l'organisation politique, juridique, économique, morale et sociale, les conditions géographiques et ethniques, le degré de civilisation, etc., etc., facteurs qui diffèrent aussi comme qualitatif ou quantitatif d'un peuple à l'autre. Pour le sociologue, donc, la réalité sociale se présente comme un pluralisme de forces antagoniques qui peuvent déterminer la guerre. Son rôle est de les connaître pour démasquer les prétextes et améliorer les vraies causes des conflits armés; « si nous voulons modifier le jeu des forces, commençons par en connaître les rapports et les dispositions » ².

Trois groupes de facteurs, d'après nous, restent encore une source de guerres pour l'avenir : c'est d'abord la structure idéologique, spirituelle si diverse; en second lieu, la structure économique si variée et multiple, et ensuite la structure démographique

(1) M. CORNEJO, *La guerre au point de vue sociologique*, Paris, Giard, 1930, p. 15.

(2) C. BOUGLÉ, *Le solidarisme*, Paris, Giard, 1924, p. 59.

progressive¹; facteurs idéologiques, économiques et démographiques en mouvement continu de croissance ou de décroissance qui, modifiant les rapports des forces, pourraient déterminer de nouvelles guerres.

Evolution. — Mais, comme nous l'avons déjà dit, la guerre doit être envisagée aussi dans son évolution. Or, dans le temps, les facteurs qui ont déterminé ce phénomène ont varié selon l'évolution ou le degré de civilisation et d'intégration des sociétés humaines. Les sociétés actuelles, les plus civilisées, ont connu, au cours de leur histoire, des guerres éthiques (religieuses, juridiques, morales) des guerres économiques (agricoles, industrielles, commerciales), des guerres politiques concernant les familles, les classes sociales, ou les nations.

Notre époque a connu de guerres économiques et nationales. Une guerre pour des motifs religieux ne peut être imaginée aujourd'hui que dans les sociétés arriérées. De ces considérations, il résulte que les méthodes ou les mœurs d'autrefois peuvent être périmées ou même dangereuses de nos jours; « tout change d'une époque à une autre : les moyens employés et les buts poursuivis »².

(1) « Le grave problème est de savoir si les pays atteints par la crise de natalité finiront par ouvrir leurs frontières à des éléments plus jeunes, devenant ainsi solidaires avec eux dans l'évolution démographique, ou bien s'ils persévéreront dans leur politique d'isolement, jusqu'au moment où la différence de pression démographique s'accroissant continuellement, elle finira par déclencher un nouveau cyclone effroyable, en lançant les populations de l'Europe orientale et méridionale sur les pays de moindre pression démographique ». CORRADO GINI, *Nascita, evoluzione et morte delle nazioni*, cité dans *Le Mois*, octobre 1931, p. 129.

« De tous les périls qui menacent l'humanité civilisée, celui de la surpopulation est le plus net, le plus sûr et non le plus lointain ». — GUSTAVE LE BON, *L'Evolution actuelle du monde*, Paris, Flammarion, 1927, p. 92.

(2) TARDE, *L'opposition universelle*, p. 479, cité par LAGORGETTE, *Le rôle de la guerre*, p. 47.

Le changement des motifs, des causes, prouve, par conséquent, que la guerre est seulement un moyen et non pas « un but en soi » ¹, comme le prétendent la plupart des apologistes de la guerre. La guerre est une mode « d'adaptation » ².

Au moment où la société humaine saura trouver un autre moyen pour réaliser ses aspirations matérielles ou spirituelles, la fonction de la guerre disparaîtra. La guerre, donc, ne peut être considérée comme une loi générale; elle n'est qu'une des formes de l'antagonisme social. L'antagonisme ou la lutte persistera aussi longtemps que l'humanité; mais la guerre est sur une voie d'évolution et elle deviendra de plus en plus rare. « Son évolution et le cours général de l'évolution sociale, obligent à penser que le conflit entre les Etats ne pourra pas manquer de suivre le même chemin que les luttes individuelles ou collectives à l'intérieur des groupes, et changera leur caractère de violence et de destruction pour devenir une procédure exclusivement juridique ou politique » ³.

A l'appui de cette idée, est le phénomène d'intégration et d'interdépendance des sociétés humaines, processus lent, mais qui fait son chemin peu à peu; on peut l'observer dans tous les domaines de l'activité : économique, intellectuelle, morale, politique, etc.; il est encore incomplet pour la mentalité et les mœurs de nos jours, mais, dans un impressionnant

(1) Novicow, cité par Maurice R. DAVIE, *La guerre dans les sociétés primitives*, p. 350.

(2) Maurice R. DAVIE, *Ibid.*, p. 350.

(3) M. H. CORNEJO, *La guerre au point de vue sociologique*, p. 25.

progrès à l'égard des sociétés primitives de l'humanité.

Le problème de la guerre ou de la paix est fonction de la lenteur ou de la rapidité du processus d'intégration politique, économique et surtout spirituelle. C'est l'œuvre du temps, mais principalement de la conscience juridique et morale des hommes.

Vu, le 24 avril 1933.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

TITRE I

CHAPITRE PREMIER

TEXTES.

- JOSEPH DE MAISTRE. — *Les Soirées de St-Petersbourg*, entretiens VII-XI, Paris, impr. Paul Féron-Vrau, 1924, t. II, in-16, 234 p.
- PROUDHON. — *La guerre et la paix*, 1 vol. des Œuvres complètes de Proudhon. Nouvelle Edition Bouglé et Moysset. Introd. et notes par H. Moysset, Paris, Rivière, 1927, in-8°, XLIV, 514 p.

ETUDES.

- VICTOR BASCH. — *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne*, Paris, Alcan, 1927, in-8°, IX, 336 p.
- J. LAGORGETTE. — *Le rôle de la guerre*, thèse, Paris, Giard, 1906, in-8°, 700 p.
- D. RIAZANOV. — *Marx et Engels*, Paris, Editions Sociales Internationales, 1923, in-8°, 226 p.
- A. CHARPENTIER. — *La guerre et la patrie*, Paris, Delpeuch, 1926, in-8°, XII-340 p.
- RAOUL ALLIER. — *La mystique de la guerre*, conférence, Paris, libr. de foi et de vie, 1915, in-16°, 18 p.
- MAURICE DE WULF. — *Guerre et philosophie*, Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16°, 46 p.
- ALFRED FOUILLÉE. — *Esquisse psychologique des peuples européens*, Paris, Alcan, 1927, in-8°, 552 p.

CHAPITRE II

TEXTES.

- G¹ VON BERNHARDI. — *La guerre d'aujourd'hui*, traduit de l'allemand par M. Etard sous la direction du Lieutenant-Colonel J. Colin, Paris, M. Imhaus et R. Chapelot, 1913, 2 vol., in-8°, t. I, XXIV, 401 p., t. II, 467 p.
- Capit. A. CONSTANTIN. — *Le rôle sociologique de la guerre*, Paris, Alcan, 1907, in-8°, 288 p.
- G¹ DRAGOMIROF. — *La guerre est un mal inévitable*, Paris, Lavauzelle, 1897, in-8°, 20 p.
- A. D. XENOPOL. — *Le rôle de la guerre dans l'histoire de la civilisation*, Paris, Giard, 1907, in-8°, 19 p.
- RENÉ QUINTON. — *Maximes sur la guerre*, Paris, Grasset, 1930, in-16°, 227 p.

ETUDES.

- RENÉ GONNARD. — *Histoire des doctrines de la population*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1923, in-16°, 352 p.
- P. CHALMERS-MITCHELL. — *Le darwinisme et la guerre*, Paris, Alcan, 1916, in-8°, 168 p.
- H. HÖFFDING. — *Philosophes contemporains*, Paris, Alcan, 1924, in-8°, 208 p.
- JULES SAGERET. — *Philosophie de la guerre et de la paix*, Paris, Alcan, 1919, in-8°, 431 p.
- MAURICE R. DAVIE. — *La guerre dans les sociétés primitives; son rôle et son évolution*, traduit de l'anglais par Maurice Gerin, Paris, Payot, 1931, in-8°, 440 p.
- JEAN DE BLOCH. — *La guerre future*, trad. de l'ouvrage russe, *La guerre future aux points de vue technique, économique et politique*, Paris, Guillaumin et Cie, 1898, in-8°, t. V, VI, 388 p., 400 p.
- GEORG. FR. NICOLAÏ. — *Biologie războiului*, traduit en roumain par Eugen Relgis, Iași Viața Românească, 1926, in-16°, XIII, 246 p.
- TH. RUYSEN. — *De la guerre au droit*, Paris, Alcan, 1920, in-8°, XII, 304 p.
- D. GUSTI. — *Sociologia războiului*, București, Sfetea, 1915, in-8°, 108 p.
- M. CORNEJO. — *La guerre au point de vue sociologique*, Paris, Giard, in-8°, 47 p.

- GASTON RICHARD. — *Les doctrines sociologiques et le postulat du droit international*, mémoire dans la *Sociologie de la guerre et de la paix*, Paris, Giard, 1932, in-8°, 318 p., publiée par les Annales de l'Institut International de Sociologie.
- M. HEYKING. — *La contrainte du nationalisme raciste*, mémoire dans la *Sociologie de la guerre et de la paix*, ibidem.
- H. E. BARNES. — *L'élimination des causes profondes de la guerre*, mémoire dans la *Sociologie de la guerre et de la paix*, ibid.

CHAPITRE III

TEXTES.

- PROUDHON. — *La guerre et la paix*, 1 vol. des Œuvres complètes de Proudhon. Nouvelle Edition Bouglé et Moysset. Introd. et notes par H. Moysset, Paris, Rivière, 1927, in-8°, XLIV, 514 p.
- J. JAURÈS. — *L'armée nouvelle*, Paris, l'Humanité, 1915, in-8°, 557 p.

ETUDES.

- J. LAGORGETTE. — *Le rôle de la guerre*, thèse, Paris, Giard, 1906, in-8°, 700 p.
- A. FOUILLÉE. — *Extraits des grands philosophes*, 6^e éd. Paris, Delagrave, in-8°, 600 p.
- G¹ PALAT. — *La philosophie de la guerre d'après Clausewitz*, Paris, Lavauzelle, 1921, in-8°, 386 p.
- C. BOUGLÉ. — *La Sociologie de Proudhon*, Paris, Colin, 1911, in-16°, 333 p.
- *Le Solidarisme*, Paris, Giard, 1924, in-16°, 204 p.
- TH. RUYSSSEN. — *De la guerre au droit*, Paris, Alcan, 1920, in-8°, XII, 304 p.
- P. LACOMBE. — *La guerre et l'homme*, Paris, Bellais, 1900, in-12°, 411 p.
- CHARLES ANDLER. — *Les usages de la guerre et la doctrine de l'Etat-major allemand*, Paris, Alcan, 1915, in-16°, 117 p.
- H. ROLIN. — *La révolution russe*, Paris, Delagrave, 1931, t. II, in-16°, 400 p.

- ANNALES DE L'INSTITUT INTERNATIONAL DE SOCIOLOGIE. — *Sociologie de la guerre et de la paix*, Paris, Giard, 1932, tome XVI (contenant les travaux du dixième Congrès, tenu à Genève en octobre 1930), in-8°, 318 p.
- G¹ FREYTAG-LORINGHOFEN. — *Etudes d'après Clausewitz*, Paris, Lavauzelle, 1913, in-8°, 219 p.
- G. L. DUPRAT. — *La psycho-sociologie de la guerre*, Paris, Giard et Brière, 1916, in-8°, 24 p.
- A. LALANDE. — *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Alcan, 1926, 2 vol. in-8°, 1064 p.
- G¹ BAZAINE-HAYTER, C. BOUGLÉ. — *La nation armée*, Paris, Alcan, 1909, in-8°, 278 p.
- CHARLES COSTE. — *La psychologie sociale de la guerre*, Paris, Berger-Levrault, 1929, in-8°, 109 p.
- A. LALANDE. — *Les illusions évolutionnistes*, Paris, Alcan, 1930, in-8°, 464 p.
- J. L. PUECH. — *La tradition socialiste en France et la Société des Nations*, Paris, Garnier, 1921, in-16°, X-233 p.

TITRE II

CHAPITRE PREMIER

ETUDES.

- D. RIAZANOV. — *Marx et Engels*, Paris, Editions Sociales Internationales, 1923, in-8°, 226 p.
- H. ROLIN. — *La révolution russe*, Paris, Delagrave, 1931, 2 vol. in-16°, 300 p. et 400 p.
- EMILE VANDERVELDE. — *Etudes marxistes*, Bruxelles, l'Eglantine, 1930, in-8°, 237 p.
- I. STALINE. — *Le léninisme théorique et pratique*, Paris, St-Denis, in-16°, 88 p.
- ZIVOVIEV. — *L'armée et le peuple*, Petrograd, édit. de l'Internat. Communiste, 1920, in-8°, 39 p.
- J. DELEVSKY. — *Antagonismes sociaux et antagonismes prolétaires*, Paris, Giard, 1924, in-8°, 574 p.
- LÉOPOLD LESEINE. — *Influence de Hegel sur Marx*, Paris, Bonvalot-Jouve, 1907, in-8°.
- VADE MECUM ANTEBOLCHEVIQUE, Genève, 1926, in-8°.

- B. MIRKINE GUETZEVITCH. — *La théorie générale de l'Etat soviétique*, avec préface de Gaston Jèze, Paris, Giard, 1928, in-8°, 203 p.
- COMTE W. N. KOKOVZOFF. — *Le bolchevisme à l'œuvre*, Paris, Giard, 1931, in-8°, 378 p.
- ANDRÉ PIERRE. — U. R. S. S. *La fédération soviétique et ses républiques*. Paris, Delagrave, 1932, in-16°, 134 p.
- GUSTAVE GAUTHEROT. — *Le monde communiste*, Paris, édit. Spes, 1927, in-16°, 302 p.
- LE MOIS. — Revue de synthèse de l'activité mondiale. Avril, mai 1931, Paris, Maulde et Renou, in-16°, 340 p., 330 p.

CHAPITRE II

TEXTES.

- GEORGES SOREL. — *Réflexions sur la violence*, Paris, Rivière, 1920, in-16°.
- EDOUARD BERTH. — *Guerre des Etats ou guerre des classes*, Paris, Rivière, 1924, in-16°, 440 p.

ETUDES.

- PIERRE LASSERRE. — *Georges Sorel, théoricien de l'impérialisme. Ses idées. Son action*, Paris, L'Artisan du livre, 1928, in-16°, 271 p.
- GAÉTAN PIROU. — *Georges Sorel*, Paris, Rivière, 1927, in-16°, 67 p.
- GEORGES VALOIS. — *Guerre ou révolution*, Paris, libr. Valois, 1931, in-16°, 239 p.
- J. DELEVSKY. — *Antagonismes sociaux et antagonismes prolétaires*, Paris, Giard, 1924, in-8°, 574 p.

INDEX DES NOMS CITES

- Addams (J.), 264.
 Aggassiz, 112.
 Allier, 17, 269.
 Ancillon, 32, 41, 252, 257, 262.
 Andler, 189, 190, 195, 271.
 Andrei (P.), 255.
 Arndt (E. M.), 87.
 Bakounine, 218.
 Barnes, 139, 264, 271.
 Barrès (M.), 87.
 Basch, 61, 65, 67, 70, 72, 74, 77, 81, 269.
 Bayet (A.), 206.
 Beach, 263.
 Bernard, 263, 264.
 Bernhardi, 100, 121, 139, 146, 253, 259, 262, 270.
 Berth (E.), 184, 237, 244, 255, 260, 263, 273.
 Blackmar, 263, 264.
 Bloch (J. de), 234, 262, 270.
 Blumenbach, 112.
 Bogardus, 263, 264.
 Boguslawski, 89.
 Bouglé, 21, 125, 184, 186, 188, 265, 271, 272.
 Boukharine, 260.
 Bourget (P.), 109.
 Bourgogne (G¹), 86.
 Bourjade, 81.
 Boutroux, 72, 139, 148.
 Brunschvicg, 251.
 Buffon, 112.
 Burgess, 263.
 Burke, 112.
 Burlamaqui, 39.
 Bushee, 263, 264.
 Chamberlain, 109.
 Charpentier (A.), 17, 20, 21, 86, 87, 269.
 Chaudey, 184.
 Cherfils (G¹), 86.
 Cicéron, 40.
 Clausewitz, 150, 189, 197, 202, 206, 220, 221, 223, 254.
 Comte (A.), 150, 152, 159, 204, 254.
 Constantin (A.), 125, 270.
 Cornejo (M.), 187, 265, 267, 270.
 Cousin (V.), 81, 84, 98, 252, 257.
 Crawford, 112.
 Danton, 225.
 Darwin, 100, 101, 112, 113, 123, 141, 253, 258, 263.
 Davie, 140, 150, 256, 267, 270.
 Dawson, 263.
 Dealey, 263.
 Delevsky, 213, 248, 272.
 Deniker, 109.
 Desmoulins, 112.
 Dittmer, 263.
 Dragomirof, 100, 115, 144, 253, 258, 263, 270.
 Draper (J.), 234.
 Droz, 184.
 Duncan, 263.
 Duprat (G. L.), 103, 272.
 Elwood, 263, 264.
 Engels, 81, 208, 218, 233, 255, 263.
 Ermenonville, 87.

- Fauconnet, 261.
 Ferrero (G.), 186.
 Feuerbach, 83, 210, 252, 257.
 Fichte, 66, 73, 83, 97, 208, 252, 262.
 Folsom, 263.
 Fouillée, 65, 84, 90, 109, 153, 269, 270.
 Fourier, 174, 208.
 Frunze, 221, 225.
 Garaude, 18.
 Gast (P.), 108.
 Gautherot, 234, 273.
 Gettys, 263.
 Giddings, 263.
 Gilbert, 201.
 Gillin, 263.
 Gini (Cor.), 102, 266.
 Gobineau, 109.
 Gonnard, 102, 270.
 Grotius, 39, 40, 44, 56.
 Groves, 263, 264.
 Gumpłowicz, 100, 109, 141, 253, 258, 262.
 Gusti, 121, 270.
 Guy Grand, 184.
 Hamelius, 100, 108, 259, 262.
 Hautecour (L.), 243.
 Hautefeuille, 41.
 Hegel, 32, 44, 73, 74, 83, 98, 185, 208, 219, 252, 257, 262.
 Hertzler, 264.
 Herzen, 218.
 Heyking, 112, 271.
 Hobbes, 39, 45, 185.
 Höffding, 105, 109, 270.
 Humboldt, 87.
 Hunter, 112.
 Huxley, 104.
 Ihering, 90, 98, 127.
 Jacquinet, 112.
 Jähns, 92.
 Jaurès, 150, 196, 206, 236, 243, 271.
 Jèze, 224.
 Kant, 39, 41, 44, 60, 96, 112, 182, 185, 208, 252, 257.
 Keller, 263, 264.
 Kesley, 263.
 Kokovtsoff, 226, 228, 229, 273.
 Lacombe, 262, 271.
 Lagorgette, 74, 83, 85, 87, 89, 92, 107, 109, 110, 152, 157, 162, 168, 266, 269.
 Lalande, 152, 160, 214, 256, 272.
 Langlois (G¹), 197.
 Lapouge, 109, 137.
 Lasserre (P.), 240, 273.
 Le Bon (G.), 109, 266.
 Le Dantec, 100, 119, 145, 253.
 Le Fur, 84.
 Lénine, 217, 236, 241, 263.
 Léon (Xavier), 72.
 Leseine (L.), 213.
 Lévy-Bruhl, 188.
 Littré, 169.
 Lounatcharski, 227.
 Louzon, 236.
 Lvovsky, 230.
 MacIver, 263, 264.
 Maistre (J. de), 11, 25, 87, 94, 185, 252, 257, 262, 269.
 Maletsky, 241.
 Malthus, 101.
 Martens, 39, 41.
 Marx, 81, 208, 218, 233, 236, 241, 244, 255, 263.
 Mirkine-Guetzevitch, 224, 273.
 Mitchell (Chalmers), 103, 112, 123, 139, 148, 270.
 Moltke, 88, 98, 190, 252, 257.
 Morton, 112.
 Moysset, 21, 185.
 Mussolini, 242, 243.
 Namias (A.), 259.
 Napoléon, 31, 58, 191, 192, 198, 202.
 Naquet, 86.
 Naudeau (L.), 243.
 Nicolai (G. Fr.), 112, 270.

- Nietzsche, 100, 105, 141, 243.
 245, 253, 259, 262.
 Novicow, 150, 234, 267.
 Odum, 263.
 Owen, 208.
 Palat (G^l), 191, 271.
 Park, 263.
 Parmelee, 263.
 Pickering, 112.
 Pierre (A.), 232, 273.
 Pirou, 273, 241, 242, 243, 247,
 273.
 Pokrovsky, 224.
 Portalis, 33, 252, 257.
 Prévost Paradol, 184.
 Proudhon, 21, 81, 95, 150,
 170, 205, 236, 244, 252, 254,
 257, 269.
 Puech (J. L.), 152, 184, 272.
 Puffendorf, 39.
 Quinton, 100, 113, 143, 252,
 259, 262, 270.
 Rădulescu-Motru, 112.
 Ralea (M.), 237.
 Rathenau (W.), 109.
 Ratzenhoffer, 100, 111, 142,
 253, 259, 262.
 Renouvier, 167.
 Riazanov, 83, 208, 211, 216,
 269.
 Richard (G.), 111, 158, 169,
 271.
 Rolin (H.), 193, 195, 216, 219,
 221, 231, 271.
 Ross, 263.
 Rousseau, 185.
 Ruysen, 113, 186, 270.
 Rycow, 225.
 Sageret, 110, 119, 121, 270.
 Saint-Simon, 150, 151, 154,
 185, 204, 208.
 Saint-Vincent, 112.
 Samoilovitch, 229.
 Sand (George), 185.
 Scharnhorst, 189.
 Schelling, 73, 83.
 Schlieffen, 189.
 Schutzenberger, 41.
 Selvinsky, 229.
 Serouya, 259.
 Smith (A.), 185.
 Sorel, 235, 244, 247, 255, 263,
 273.
 Spencer, 150, 159, 204, 254.
 Staline, 218, 272.
 Stammmler, 260.
 Steinmetz, 100, 124, 147, 253,
 258, 263.
 Stendhal, 185.
 Stepanoff, 226.
 Suckert (C.), 243.
 Sumner, 263, 264.
 Tarde, 266.
 Taylor, 263.
 Todd, 263, 264.
 Treitschke, 89, 127, 252, 257.
 Triac, 17.
 Trotsky, 221, 224.
 Turgo, 154.
 Tzschirner, 91, 257.
 Valois (G.), 115, 236, 241, 247,
 273.
 Vandervelde, 214, 215, 216,
 233, 260, 272.
 Variot (J.), 242.
 Vatel, 39, 40, 44.
 Vico, 185.
 Vigny (A. de), 20.
 Virey, 112.
 Vorochilov, 221.
 Wallis, 263.
 Ward, 263.
 Weatherly, 263.
 Williams, 263.
 Windellsand, 83.
 Wolf, 39, 44.
 Wulf (M.), 66, 67, 70, 72, 83,
 121, 269.
 Xénopol, 100, 119, 145, 253,
 259, 263, 270.
 Zinoview, 220, 221, 227, 272.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION. — L'apologie de la guerre entre Etats : apologies mystico-sentimentales, bio-sociologiques; théories positivo-évolutionnistes. — L'apologie de la guerre sociale : marxisme orthodoxe ou bolchevisme, syndicalisme révolutionnaire	5
--	---

TITRE I

GUERRES D'ETATS OU NATIONALES

CHAPITRE PREMIER.

Les apologies mystico-sentimentales.

L'essence divine de la guerre	10
JOSEPH DE MAISTRE. — Humainement, la guerre est inexplicable. — La compassion. — La gloire et la noblesse du guerrier. — L'homme a passé de l'état de nature à l'état de civilisation, tandis que les nations sont restées toujours dans l'état de nature. — L'accord entre l'esprit religieux et l'esprit militaire. — La loi de la destruction violente. — La guerre divine. — Observations critiques	11-21
PROUDHON. — La guerre est un phénomène interne. — La guerre est un fait divin. — La guerre révélation religieuse. — La guerre révélation de la justice. — La guerre révélation de l'idéal. — La guerre discipline de l'humanité. — L'homme de guerre plus grand que nature. — La nature juridique de la guerre et du droit de la force. — Le droit de la force. — Le rapport entre le droit de la force et le droit de la guerre. — Le droit des gens. — La gamme de tous les droits. — Les formes de la guerre. — Critique des opérations militaires	21-60
KANT. — La volonté de puissance. — L'essence de l'Etat. — La guerre. — Observations critiques.	60-66

FICHTE. — Le Moi absolu. — Le Normalvolk. — La guerre. — Observations critiques	66-72
HEGEL. — L'Absolu. — L'évolution de l'Esprit Absolu objectivé. — L'Etat, incarnation de l'Esprit Absolu. — L'individu subordonné à l'Etat. — L'Etat, puissance absolue sur terre. — La guerre. — La classe des guerriers. — L'influence de Hegel. — Observations critiques ..	73-84
VICTOR COUSIN. — G ^l GESLIN DE BOURGOGNE. — G ^l CHERFILS. — MAURICE BARRÈS. — ERNEST M. ARNDT. — WILHELM HUMBOLDT. — MOLTKE. — A. VON BOGUSLAWSKI. — TREITSCHKE. — IHERING. — GOTTFRIED TZSCHIRNER. — MAX JAHNS.	84-92
Observations générales sur les apologies mystico-sentimentales	93-98

CHAPITRE II.

Les apologies bio-sociologiques.

L'essence de la guerre, c'est la lutte pour l'existence	100
DARWIN. — La sélection naturelle. — La lutte pour l'existence. — Observations critiques	101-104
FR. NIETZSCHE. — Le dualisme social. — Le surhomme. — La guerre. — PETER GAST. — ETIENNE HAMELIUS. — Observations critiques	105-109
LUDWIG GUMPLOWICZ. — La guerre, moyen d'exploitation d'autrui. — GUSTAVE RATZENHOFFER. — La loi naturelle d'hostilité absolue. — Observations critiques. — RENÉ QUINTON. — La guerre, chapitre de l'amour. — L'instinct de servir. — Observations critiques	109-115
G ^l DRAGOMIROF. — La guerre, loi fondamentale de la nature. — La guerre fatale. — FÉLIX LE DANTEC. — A. D. XÉNOPOL. — La fatalité sociologique. — Observations critiques	115-121
G ^l VON BERNHARDI. — La mission du peuple allemand. — La guerre, loi fondamentale de l'évolution.	121-124
Dr F. STEINMETZ. — L'agressivité. — L'utilité ou la fonction directe de la guerre dans le passé et le présent. — La guerre moyen de progrès. — La guerre moyen de lutte collective. — La guerre moyen d'isolement de l'Etat. — L'utilité ou la fonction indirecte de la guerre : moyen de sélection collective. — Les dommages résultant de la guerre. — Observations critiques	124-140
Observations générales sur les apologies bio-sociologiques	140-148

CHAPITRE III.

Les théories positivo-évolutionnistes.

La guerre est un phénomène social	149-151
SAINT-SIMON. — L'industrie est l'ennemie de la guerre	151
AUGUSTE COMTE. — L'évolution intellectuelle, principe de l'évolution de l'humanité. — La loi des trois états. — La connexité entre l'évolution des états spirituels et temporels. — Du militarisme à l'industrialisme. — Observations critiques.	151-159
HERBERT SPENCER. — L'évolution de la société humaine. — Les caractères de la société type militaire. — Les caractères de la société type industriel. — L'utilité primitive de la guerre : la sélection naturelle, la formation des vastes sociétés, l'habitude du travail. — Les maux de la guerre dans un stade plus avancé : les mieux constitués périssent, la guerre distrait les bras, la guerre détruit les sentiments sympathiques. — Observations critiques	159-169
PROUDHON. — La vraie cause de la guerre : le paupérisme. — Transformation de la guerre : <i>pacis imponere morem</i> . — Un droit nouveau, une nouvelle mission. — Observations critiques et interprétations	170-189
CLAUSEWITZ. — Les grandeurs morales. — La guerre chose du peuple. — La guerre absolue. — La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens	189-196
JEAN JAURÈS. — La force morale se puise dans la foi en une idée. — La nation armée. — La stratégie des masses organisées. — Critique des théories militaires allemande et française. De la nature à l'esprit	196-204
Observations générales sur les théories positivo-évolutionnistes	204-206

TITRE II

GUERRE DES CLASSES OU SOCIALE

CHAPITRE PREMIER

Le marxisme orthodoxe ou le bolchevisme.

La guerre de classes comme force motrice de l'humanité	207
MARX et ENGELS. — L'influence de Hegel et de Feuerbach. — Les idées essentielles du maté-	

rialisme historique : lutte de classes, le facteur économique à la base de la lutte de classes, la concentration progressive des capitaux, la révolution et la dictature du prolétariat. — La guerre d'après Marx et Engels	208-217
LÉNINE ET LE LÉNINISME. — L'application du marxisme en Russie. — Influences subies par Lénine : Bakounine, Hegel, Clausewitz. — L'armée et l'esprit guerrier révolutionnaire. — La transformation de la vie sociale et spirituelle : l'église, la famille, l'école. — Industrialisation et collectivisation. — Observations critiques ..	217-234

CHAPITRE II.

Le Syndicalisme révolutionnaire.

La grève générale comme moyen de progrès moral et social	235
GEORGES SOREL. — La grève générale, phénomène de guerre. — Comparaison entre la grève générale et la guerre. — Le mythe prolétarien. — La violence. — Les influences du sorellianisme	235-244
EDOUARD BERTH. — La vertu souveraine de la guerre. — Le mythe prolétarien. — Observations critiques	244-248
Observations générales sur les apologies de la guerre sociale	248-250
CONCLUSIONS. — Simplisme et dogmatisme des apologies. — Le fatalisme des apologies. — Complexité, diversité, pluralisme d'antagonismes. — L'évolution des causes de guerre	251-268

